59E ANNÉE AOUT 1952

★

LA REVUE DE PARIS

HONORÉ DE BALZAC : La République de 1848 (Lettres)

ANDRÉ SIEGFRIED : L'Auto, la Vitesse et l'Obstacle

HERVÉ BAZIN : Tête-de-Toile

LOUISE DE VILMORIN : L'Alphabet des Aveux

PIERRE DE BOISDEFFRE : En Allemagne Orientale

EMMANUEL ROBLÈS : Cela s'appelle l'Aurore (fin)

LOUIS BAUDIN : Pérou et Bolivie

MAURICE RAT : A la Recherche du Graal

PAUL GUTH : Monsieur et Madame Jouhandeau

YVAN CHRIST : Au Jardin du Luxembourg

MARCEL THIÉBAUT : Drieu La Rochelle

•

Le Mois à Paris par JACQUES CHASTENET, JEAN FAYARD, RENÉ LALOU, MARC CHADOURNE, GEORGES PILLEMENT, PIERRE DE BOISDEFFRE, CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, ANDRÉ LEUWEN

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
HONORÉ DE BALZAC	La République de 1848 (Lettres)	3
ANDRÉ SIEGFRIED	L'Auto, la Vitesse et l'Obstacle..	21
HERVÉ BAZIN	Tête-de-Toile..	30
LOUISE DE VILMORIN	L'Alphabet des Aveux	41
PIERRE DE BOISDEFFRE	En Allemagne Orientale..	53
EMMANUEL ROBLÈS	Cela s'appelle l'Aurore (fin)..	65
LOUIS BAUDIN	Pérou et Bolivie	108
MAURICE RAT	A la Recherche du Graal	123
PAUL GUTH	Monsieur et Madame Jouhandeau	133
YVAN CHRIST	Au Jardin du Luxembourg	141
MARCEL THIÉBAUT	Drieu La Rochelle	148
Le Mois à Paris	162 Chronique bibliographique.. ..	175

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS publiera prochainement

COMPAGNONS DE LA MAUVAISE CHANCE par FRANCIS CARCO

RATAPOIL par LA VARENDE

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros). **950**

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros) .. **1.150**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ **7**

Canada .. .. $ canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève. Fr.S. **28,70**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. **30**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. **340**

Italie .. .. Lires **4.360**

Angleterre.. .. .. £ **2/9**

Égypte.. .. .. Piastres. **290**

Hollande .. .. Florins. **26**

Portugal .. .. Escudos. **198**

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.

Prix de l'abonnement Unesco : Un an : **6 $ 57** — 6 mois : **3 $ 28.**

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, Buecheistrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à R. F. Besnard, Edificio Artigas 4º Piso Es. 409. Calle Rincón 487 Montevideo.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI.38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

INFORMATIONS FINANCIÈRES

ÉTABLISSEMENTS HUTCHINSON

L'Assemblée générale s'est tenue le 26 juin 1952. Elle a approuvé le bilan et les comptes de l'exercice 1951 et la répartition des bénéfices proposée par le Conseil d'administration. Elle a fixé le dividende à 376 francs net par action.

L'Assemblée générale renouvelle pour une période de six années les mandats d'administrateurs de MM. Raymond LANSOY et Gilbert PERIER.

Elle nomme M. François MARBEAU, commissaire aux comptes pour trois ans.

CRÉDIT NATIONAL

L'Assemblée générale annuelle du CRÉDIT NATIONAL s'est tenue le 27 juin 1952. Elle a approuvé les comptes de l'exercice 1951 et la répartition des bénéfices proposée par le Conseil d'administration; elle a fixé le dividende à 250 francs net par action.

RHONE-POULENC

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 27 juin sous la présidence de M. F. ALBERT-BUISSON.

Elle a approuvé le bilan et les comptes de l'exercice 1951 et fixé à 625 francs net par action regroupée de 2.500 francs nominal le dividende qui sera mis en paiement à dater du 16 juillet prochain, contre remise du coupon n° 2, et à 62 francs net par action de 250 francs (non regroupée), contre remise du coupon n° 35.

Toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité.

Dans une allocution, qui a vivement retenu l'attention, le Président a souligné l'importance de l'arrêt de l'inflation et a pris la défense de l'épargne.

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

GARNIER - ARNOUL

39, rue de Seine, PARIS (6e) - ODÉ 80.05

Histoire - Spectacles - Paris - Beaux Arts

LES ANNALES
· CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE D'AOUT

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française
COLONIALISME
ET ANTICOLONIALISME

JEAN DE LA VARENDE
NEZ DE CUIR

ANDRÉ LABARTHE
LA CITÉ ATOMIQUE

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE

LA RÉPUBLIQUE DE 1848

Après un séjour de cinq mois en Ukraine, du 6 septembre 1847 à février 1848, auprès de son amie la comtesse Hanska, au château de Wierzchownia[1], *Balzac, rappelé à Paris par le souci de ses affaires, toujours embrouillées, y débarque le 15 février à la veille de la Révolution. Le petit hôtel qu'il habite 14, rue Fortunée, ancienne Folie du financier Beaujon, n'est pas encore complètement payé ni entièrement aménagé. Dès son retour d'Ukraine, il écrit quotidiennement à la bien-aimée un véritable journal où il l'entretient dans le plus grand détail de sa vie, de ses projets de théâtre, de ses difficultés financières et aussi de ses craintes sur la politique du Gouvernement provisoire.*

A Madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris,] mercredi [8 mars 1848].

A Madame la Maréchale [de l'Ukraine][2].

Chère Comtesse bien-aimée, n'ayez aucune inquiétude sur moi. Je vous écrirai peu maintenant ; un seul mot tous les jours et une lettre tous les huit jours, voilà tout ce que je pourrai, car les circonstances sont graves et terribles pour moi. Il faut que je les domine par un travail

1. Voir *Revue de Paris* du 1er août 1950.
2. Allusion à la qualité du défunt mari de madame Hanska : maréchal de la Noblesse du Gouvernement de Kiew.

Copyright by Revue de Paris 1952

constant. J'ai toujours trouvé mon esprit le plus docile de tous les instruments, dans pareil cas.

Il faut que je fasse à *la scène*, les mêmes efforts que j'ai faits *en livres*, en 1830 [1]. Il s'agit de trouver, pour la Porte Saint-Martin, une *Peau de Chagrin ;* pour l'Ambigu, une *Eugénie Grandet ;* pour les Français, *les Treize ;* et, pour les Variétés, un *Père Goriot* [2]. Eh! bien, croyez-moi, je vais faire tout cela ; je vais fouiller dans mon esprit ; je vais passer les jours à travailler, et je payerai tout. Ma santé y suffira ; je dompterai tout, avec courage. Tous ceux qui vont me demander de l'argent seront réglés à fin décembre. Tout sera renvoyé à fin décembre, et je vais faire en sorte de solder Gossart [3] et Rostchild avant tout, car toute notre fortune est entre les mains de ces deux prêteurs.

Ce matin, en voyant la cote de la Bourse, la sécurité de faire fortune m'est venue, et, le courage, le talent, tout ce qui était abattu, s'est gigantesquement redressé en moi. Je ne doute plus, surtout si vous me venez en aide dans les limites suivantes : m'ôter l'inquiétude des versements, et m'aider d'une très petite somme, celle que je vais emprunter. Voilà tout ; et encore, je n'emprunte pas pour moi, mais pour sauver 136 000 francs compromis, ce qui me fend le cœur. Ah! Je suis digne de vous! Je ne m'intéresse pas à moi-même, mais à vous.

Décidément, je fais *les Parents pauvres* pour la Porte Saint-Martin ; *la Marâtre* [4] pour l'Ambigu, *le Père Goriot* pour Bouffé [5] [aux Variétés] et *l'Education d'un Prince* pour les Français. Si cela tombe, je recommencerai. Mais les finances seront perdues. *Orgon* [6] sera fini aussi.

Ah! Je vous aime avec rage! Je ne pense qu'à vous! Vous êtes tous trois [7] dans mon cabinet, je vous parle, je vous consulte, je vois le sourire fin et douteux de Zorzi, l'air inspiré d'Anucio, et votre sublime figure courageuse et calme. Vous êtes mes anges, mes conseils, ma consolation.

Si je fais au théâtre le chemin que j'ai fait en littérature, je suis sauvé, et riche! Poser le problème, c'est le résoudre.

1. Publication des *Scènes de la Vie privée*, des *Mémoires de Sanson*, de *la Physiologie du Mariage ;* collaboration assidue à de nombreux périodiques littéraires ou satiriques : *la Caricature*, *le Feuilleton des journaux politiques*, *la Mode*, la *Revue de Paris*, *la Revue des Deux-Mondes*, *la Silhouette*, *le Voleur*.

2. Sur ces pièces, restées à l'état de projets, voir : D. Milatchitch, *le Théâtre de Honoré de Balzac* et *le Théâtre inédit de Honoré de Balzac* (Paris, Hachette, 2 vol. in-8°). Il est à noter que Balzac avait été devancé dans ces projets par divers auteurs dramatiques, dont Scribe, qui avaient, de son vivant, porté à la scène, en les défigurant, *l'Histoire des Treize*, *Eugénie Grandet*, *le Père Goriot* et *la Peau de Chagrin*.

3. L'un des notaires de Balzac.

4. Seule de ces quatre pièces, *la Marâtre* fut écrite et jouée ; sa première représentation eut lieu au Théâtre historique, le 25 mai 1848.

5. Célèbre acteur comique dont Balzac appréciait particulièrement le jeu.

6. Qui devait être une suite, en vers, du *Tartuffe* de Molière. *Orgon* ne fut jamais représenté et n'existe d'ailleurs qu'à l'état d'un plan et de fragments publiés par D. Milatchitch, *le Théâtre inédit de Honoré de Balzac*, p. 162-190.

7. C'est-à-dire : madame Hanska, sa fille Anna et son gendre le comte Georges Mniszech.

Si je ne commence pas demain, c'est que demain, je vais chez ma sœur, et qu'il me faut ma mère pour *engager* tout au Mont de Piété. Je préfère y avoir mon argenterie et mes valeurs que de les avoir chez moi, et vous saurez quel emploi je ferai des fonds.

Cette fois, je grandirai, car en 1830, j'étais *seul* [1], fatigué d'une vieille femme exigeante, accablé d'ennuis, sans fortune ni bonheur en perspective, sans famille, poursuivi par ma mère, sans pain, inconnu, tous les malheurs ensemble ; en 1848, je me sens aimé de mes trois saltimbanques [2] en général, de ma bien adorée Atala en particulier, célèbre, une fortune [3] qui ne veut plus que quelques derniers travaux. Je vais, en ayant du succès, assurer un bonheur certain, et me trouver appuyé. J'aime à l'adoration! Je ne me sens pas seul, mais deux! Eh! bien, tout va réussir. Les applaudissements retentiront dans trois cœurs à Wierzchownia! Cela seul décuple mes forces, et, dans deux jours, je serai en travail. Mon public ne sera jamais au parterre ; il est en Ukraine!

Toutes les perfidies des personnes que vous savez [4] tomberont devant le succès radieux, et ma libération. J'ai une seconde couronne à vous apporter, celle de la scène, et vous l'aurez superbe! Soyez-en sûre. Ah! Quelle ivresse! Quel bonheur que celui de vous offrir ce difficile laurier.

Les Coignard [5] viennent dimanche pour traiter. Je traiterai samedi avec les Variétés. Les Français et l'Ambigu viendront plus tard.

Mille tendresses, mille caressantes espérances. Quelque amertume que j'aie au cœur par cette désolante absence, le travail refoulera tout, et, si j'éclate, eh bien! vous saurez que c'est d'une affection immortelle trop comprimée, et que le bonheur de nos trois années [6] suffit à un cœur ambitieux comme le mien. Mais la certitude d'être bien aimé par vous me préservera de tout malheur. Ainsi, mille bonnes choses. Demain matin, j'irai chez Fessart [7], ou samedi matin, car il faut tout mettre en ordre par là.

1. Balzac a-t-il donc oublié, en 1848, le charmant séjour qu'il fit à la Grenadière, près de Tours, pendant l'été 1830, avec Laure de Berny (la Dilecta) ?

2. *Les Saltimbanques*, parade fameuse de Dumersan et Varin dont les personnages avaient fourni les sobriquets adoptés, dans l'intimité, par Balzac et ses amis : Bilboquet (Balzac), Atala (madame Hanska), Zéphyrine (Anna Mniszech), et Gringalet (Georges Mniszech).

3. Sur les rêves de fortune de Balzac, voir René Bouvier et Edouard Maynial, *les Comptes dramatiques de Balzac* (Paris, Sorlot, 1938, in-8°) et *De quoi vivait Balzac*, Paris, Editions des Deux-Rives, 1949, in-16.

4. En particulier celles de son odieuse gouvernante Louise Breugniot (madame de Brugnol) qui lui avait volé les lettres de madame Hanska, et ne les lui rendit que sur une rançon de 10 000 francs.

5. Les frères Coignard, qui dirigeaient le théâtre de la Porte Saint-Martin.

6. Pendant lesquelles de 1845 à 1848, Balzac ne quitta guère madame Hanska, voyageant avec elle, quasi conjugalement, à travers l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Belgique, la Hollande et la France, la rejoignant, en octobre 1847, à son château de Wierzchownia, en Ukraine, pour y vivre auprès d'elle, en famille, jusqu'au milieu de février 1848, date de sa rentrée à Paris, à la veille de la Révolution.

7. Homme d'affaires de Balzac.

Allons, mille espérances. Vous les partagez, n'est-ce pas ? Et vous ne me parlerez pas des bêtises que vous me disiez, à propos des dangers de la scène. J'espère que vous me ferez crédit d'un peu de bon sens, sinon de croyance en moi.

A Madame la Comtesse Georges Mniszech,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 8 mars 1848.]

A la gracieuse et parfaite madame Georges, que je charge de me rappeler au souvenir des illustres demoiselles Vilinginska [1] dont tout le monde me parle, à cause de la *théorie du beau* [2].

Ma chère Annette, je suis fâché d'avoir à vous dire du mal d'un de vos écrivains favoris ; mais il se conduit bien mal. L [ouis] B [lanc] [3] se fait le Robespierre des ouvriers, et, pour vous donner une idée du touchant accord qui règne dans les délibérations de notre gouvernement provisoire, Pagnerre [4], l'ancien libraire, n'y assiste qu'avec une paire de pistolets, pour brûler la cervelle au *petit Blanc, mon bon frère*, à la première maison pillée, car cet écrivain féroce promet tant de choses aux ouvriers qu'il va en faire des séides, et il pourra dominer Paris par eux. Ces gens-là, depuis dix jours, sont devenus pour Paris, ce qu'étaient *les paysans* en Galicie [5]. La civilisation va être impossible, si cela continue, car l'exhaussement des salaires est la vraie révolution, et elle ne fait que commencer. Or, [Louis] B [lanc] est le Luther de cette croisade des prolétaires contre les bourgeois. Forcément, dans peu de temps, les bourgeois seront d'un côté, les prolétaires de l'autre, et, le problème ainsi posé, c'est la guerre civile.

A cette heure, une pièce de 5 francs vaut 10 francs. Dans six semaines 100 sous vaudront 20 francs. Votre cher Bilboquet va se réfugier dans le travail, il fait des drames, il commence après-demain, il s'enferme, il tâchera de se figurer qu'il est à Wierz [chownia] ; qu'à onze heures, Zuzi et les deux colombes [6] montent pour babiller, pour réchauffer son

1. Ou plus exactement Wylezynska (Denise et Séverine), nièces de feu Wenceslas Hanski, le mari de l'Etrangère.

2. S'agirait-il de l'ouvrage de Rodolphe Töpffer, paru en 1847 et intitulé : *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois ou Essais sur le beau dans les arts ?* Les œuvres de Töpffer et leur humour étaient familières à madame Hanska et à son entourage.

3. Les deux frères Blanc, Louis, l'écrivain et homme politique, ainsi que son frère Charles, le graveur et critique d'art, devinrent, par la suite, les familiers du salon de madame Ève de Balzac, à Paris.

4. Laurent-Antoine Pagnerre (1808-1854), éditeur, fondateur du Cercle de la Librairie, ardent républicain, devenu en 1848, représentant du peuple, secrétaire général du Gouvernement provisoire et maire du Xe arrondissement.

5. L'insurrection de 1846, cruellement réprimée par l'Autriche, en trois jours de massacres sanglants (19-21 février).

6. Lisez : madame Hanska et sa fille Anna.

cabinet. Il se rappellera, pour tout plaisir, le visage serein de Zéphirine ; l'épanouissement de son bonheur ; la douce gaieté d'il signor Zu ; ses railleries, son petit air narquois, et nos bonnes causeries sur les Rulik [oski] [1], sur les affaires, et, enfin, la majesté divine de la sublime Atala, sa rayonnante et foudroyante beauté, ses maux de tête... Et, après avoir évoqué tout cela, je me retrouverai seul avec mes personnages et mon papier. Ah! Chère Annette! Vous qui êtes tout amour et toute adoration, vous devez comprendre le pauvre Bilbo [quet], seul, loin des trois seuls êtres parfaits qu'il aime. Non, par moments, je suis comme les ours du Jardin des Plantes, je cours comme un fou d'un côté à l'autre de mon cabinet. Mais les intérêts de la société des Saltimbanques me cloue [nt] ici.

Savez-vous que l'hôtel Gudin [2] et les terrains adjacents, qui valaient 450 000 francs, il y a un mois, pourront être acquis pour 180 000 francs? Savez-vous que dans deux mois, on placera ses fonds à 10 p. 100 en rentes perpétuelles? Savez-vous que cent actions [du chemin de fer du Nord] [3] achetées par moi 47 000 francs, il y a deux ans (et qui coûtent aujourd'hui 59 000 francs avec les versements faits), valent 9 000 francs... et qu'elles baisseront encore! Dites cela à votre Zu, et conférez avec votre chère maman sur tout cela. Et dites-vous que vous avez en moi, non pas l'ami, mais le père le plus dévoué du monde. Je ne vous donne pas d'avis ; je vous pose les faits, à vous et à Zorzi, car je vous adresse cette lettre, connaissant votre amour pour *les lettres ;* elle est à vous deux et pour vous deux.

Je disais, et j'ai dit cent fois à Zorzi : « Une révolution aura lieu en France, (elle est venue) et, dans ces temps-là, l'on place à des intérêts énormes. » Ce que l'Empereur [4] a acheté 117 francs est à 89. Il perdrait 28, s'il était forcé de vendre, comme moi je perdrais 50 000 francs sur cent actions du Nord.

Eh! bien, selon moi, le Nord est dans une situation admirable, car on y a fait pour 12 millions de dégâts, et l'État, qui est responsable, s'en tirera en donnant dix ou quinze ans de plus de concession. Donc, l'affaire sera encore meilleure dans un an. Dans un an, ce que nous achèterions 9 000 francs, et ce qui coûtera, avec le versement, 16 000 francs, vaudra 30 000 francs.

Adieu, chers enfants bien-aimés. Travaillez bien à vos affaires et faites des *gabitaux* [5], car, dans deux ou trois mois, vous aurez la chance de les doubler par ici. Ne croyez rien de ce qu'on dit de l'enthousiasme. Il n'y

1 Avec lesquels madame Hanska était en procès.

2. Le peintre de marines dont la propriété était voisine de celle de Balzac.

3. Sur les tribulations de ces actions du Nord, voir René Bouvier, *op. cit.* Elles avaient été achetées en 1845, par l'entremise de Rothschild avec de l'argent prêté par madame Hanska.

4. L'empereur de Russie, Nicolas Ier.

5. Selon le jargon tudesque attribué par Balzac au baron de Nucingen.

en a pas. Paris est sombre ; il est morne, les gens qui ont pris le pouvoir sont effrayés, leur incapacité est démontrée, et il y aura une contre-révolution. J'ai peur que vous ne puissiez pas profiter de la baisse des valeurs, tant je crois à la rapidité de la contre-révolution.

Si vous étiez gentille, vous m'écririez, et Zu aussi. Rappelez-lui ma lettre sur ses affaires [1], et qu'il s'y tienne en fait d'histoire naturelle.

A madame Hanska,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 9-12 mars 1848.]
Jeudi [, 9 mars].

Le Nord a baissé à 347 francs. Perte : 153 francs. Ce n'est pas assez. Je ne vais acheter qu'à 300 francs, c'est-à-dire à 50 par action, et j'en aurai cent soixante-quinze pour 8 750 francs. Nous en avons payé cent quatre-vingt-cinq actions, 85 750 francs. Voyez quelle opération! Si cela baissait à 25 francs, j'en prendrais encore cent pour 2 500 francs. Alors, nous aurions cinq cents actions qui, intérêt des primes payées compris, n'auraient que 44 francs de prime. Ces 44 francs représentant l'intérêt desdites primes pendant trois ans, nous pouvons nous regarder comme ayant cinq cents actions sans primes, c'est-à-dire au pair, et nous aurions un grand bénéfice à vendre à 650 francs, car nous gagnerions 50 000 francs.

Mais il faut envoyer le versement pour cinq cents actions. Ce sera 37 500 francs. On donnera du temps pour le paiement.

Ainsi, je me résume. A 300 francs, j'achète cent soixante-quinze actions, et, à 275, j'en achète encore cent. Je ne vais pas plus loin, car, alors, ce serait une imprudence, puisque nous avons restreint l'achat des cinq cents actions à leur valeur intrinsèque de l'argent versé, *dont on sert l'intérêt* à 3 p. 100. Cela peut se supporter, comme placement.

Demain, ma mère ira mettre mon argenterie au Mont de Piété, car il faut porter l'argent d'avance chez l'agent de change. Je suis au désespoir que Zorzi ne puisse envoyer quelque chose. Voilà le 5 p. 100 à 75 francs! Le 3 p. 100 est à 47. Il sera à 40, à 30 peut-être, dans quinze jours. Et les actions de la Banque sont à 1 900 francs! A 1 500 francs, ce serait une fortune sûre que d'en acheter. Tâchez donc d'envoyer tout ce que vous pourrez, à mon ordre, à Francfort, par les Hausener, les Halp[érine] et les successeurs de Nathanson [2], quelle que soit la commission qu'ils prennent.

Vous aurez fini vos affaires à la fin de notre mois de mars ; quand cette lettre vous arrivera, vous avez juste le temps, car moi je crois les placements plus favorables en avril qu'en mars. La crise financière sera plus grande encore, par suite de la baisse de tous les papiers allemands, autrichiens, etc.

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.
2. Banquiers de madame Hanska, en Pologne et en Allemagne.

Le 3 p. 100 français à 30, est un placement à 10 p. 100, en rentes perpétuelles. *Si l'on fait banqueroute* d'un tiers, ce sera encore de l'argent placé à 7 p. 100. Voilà la plus mauvaise chance.

Mon parti est pris de garder 7 000 francs sur mon paiement, et de les remettre à deux mois. Ces 7 000 francs et les 4 000 de mon argenterie suffisent, comme vous le voyez, à l'achat de deux cent soixante-quinze actions. Réunissez tous vos efforts pour le paiement du versement de 75 francs par action. J'aurai fait, moi, un miracle, pour sauver le capital compromis, dont voici le compte :

185 actions, achetées à 832 fr. 50	Fr.	86 000
332 francs de prime et 125 francs de versés ; total, 457 francs. 40 actions, achetées à 690 francs		16 000
Intérêts de ces deux placements pour les primes dont on ne paie pas les intérêts, pour trois ans		9 000
Versements faits depuis l'acquisition		28 125
	Fr.	139 125

Ainsi, nos deux cent vingt-cinq actions coûtent (sans compter le versement de 16 000 francs à faire), 139 125 francs. En en achetant deux cent soixante-quinze pour 11 250 francs, nous ne grossirons la somme que de cela. Cela fait 150 000 francs [, en chiffres ronds], ce qui met l'action à 294 francs [, l'une dans l'autre]. L'argent versé est de 250 francs par action. C'est donc 50 francs de prime, qui représente les intérêts de 9 000 francs comptés ci-dessus, plus une prime insignifiante de 30 francs.

Ainsi, comme je vous l'écrivais hier, au lieu d'avoir à garder les actions jusqu'à ce qu'elles valent 950 francs, nous aurons 50 000 francs de bénéfice, quand elles seront remontées à 650 francs.

C'est tout juste le paiement de Rostchild et de la créance Gossart, et le recouvrement de 147 000, et des 37 500 francs ; en somme, des 184 500 francs, qui seront placés là pour tout au plus dix à douze mois.

Si vous ne pouvez rien, je tenterai de gagner tout par mon travail, car je serai entre la ruine totale ou toute cette petite fortune sauvée.

Aujourd'hui, je confère avec le directeur des Variétés.

Vendredi [, 10 mars].

Souverain [1] n'est pas venu ; mais, hier, rendez-vous a été pris avec le Directeur des Variétés pour nous entendre sur un traité. Il jouerait immédiatement un *Père Goriot*, pour Bouffé.

Tous les sujets russes quittent Paris et iront attendre sur les bords du Rhin les ordres de l'Empereur.

Le Nord a remonté de 5 francs hier ; mais je crois à une baisse plus forte lorsque les intérêts des prolétaires et ceux des manufacturiers seront en présence.

1. Editeur de Balzac.

Henri V [1] s'est déclaré inhabile, comme Louis XVIII, à jamais avoir de postérité, et a refusé, dans tout cas, de jamais s'asseoir sur le trône de France. Ceci est certain.

Vos intérêts me sont plus chers que la vie ; voilà pourquoi je reste, car je devrais être parti. Les cartes se brouillent de plus en plus, de jour en jour. L'Assemblée Nationale qui se prépare, fera regretter la Convention. Dieu seul sait où nous allons. Certes, dans trois mois, au plus tard, on se battra dans les rues de Paris [2]. Les souverains alliés feraient une bien grande faute de nous attaquer, car alors ils sauveraient la triste République actuelle, et l'état de paix la tuera.

Ceux qui s'appellent *les travailleurs* [3], veulent des prix insensés de leur travail, et, comme personne ne les emploiera, quand ils sentiront l'aiguillon de la famine, une crise affreuse aura lieu. Elle est inévitable. La société est en ce moment plus renversée qu'elle ne l'était en 1793.

Croiriez-vous que, dans leur dénuement, ils agissent comme des prodigues. Ils offrent 5 p. 100 aux caisses d'épargne pour garder l'argent, et l'argent a mieux que cela.

300 millions demandés par les caisses d'épargne et 300 millions de bons du trésor, en tout 600 millions à payer, et pas le sou, voilà la situation financière. Personne ne veut payer ; tout le monde se met au strict nécessaire, et la vie va manquer au commerce. Sans commerce, plus d'impôts indirects, et ils accroissent les dépenses!

Je ne vais plus sortir de chez moi, et me mettre à travailler. C'est la seule chose à faire.

A demain.

Samedi, 11 mars.

Hier, j'ai dîné chez Fessart ; j'y dîne mardi, pour retirer les dossiers acquittés, faire l'état des dettes à payer, y pourvoir et attendre. Mais il lui faut, je le vois, 6 000 francs. Où les prendre? Ces 6 000 francs, les 7 000 de Dablin [4] et le versement, il faut demander tout cela au théâtre!... *Vautrin* donnera-t-il 18 000 francs, et 2 000 francs pour vivre, 1 000 francs à ma mère et 3 500 francs à payer, en tout 24 500 francs? Là est la question, car, je ne puis, quelque célérité que j'y mette, être représenté avant trois mois. Et je suppose que vous pouvez refaire le versement des deux cent vingt-cinq actions, si Rostchild le prend, et il en a le droit. En effet, son gage est sans valeur ; il peut le vendre. Le vendre, c'est la ruine de Bilb[oquet]. Il vaut mieux s'appliquer les 16 000 francs, et obtenir du temps pour le versement.

1. Le comte de Chambord.
2. Et ce fut, en effet, l'insurrection, la guerre civile, pendant les journées des 23 au 26 juin.
3. Voir la *Profession de foi politique* de Balzac (éd. Conard, t. XL, p. 681).
4. Le premier ami de Balzac, auquel *les Chouans* sont dédiés. C'était un ancien quincaillier, amateur d'objets d'art qui légua sa collection au Musée du Louvre. Voir *les Chouans* (éd. Conard, t. XXII, p. 405).

Je passe cette nuit à travailler, pour pouvoir reprendre mes heures de sommeil et de travail.

Je pense que nos chers Gringalets bien-aimés seront en possession dans huit jours. Mais le procès Ruli[koski]... voilà l'ennuyeux.

Ce soir, je vais aux Français, voir *Cléopâtre* et une comédie [1], et je reviens travailler, à onze heures.

Quel carnaval nous avons eu! Et mon cher loup qui craignait ce carnaval pour moi!

Ne vous faites pas de souci; l'argenterie sera toute au Mont de Piété dans trois jours. Puis, ma maison est protégée par cinquante ouvriers enrégimentés, et sous le commandement de ce sergent-major qui m'a sauvé de la Garde nationale [2], et qui veille sur moi. Toutes les précautions sont prises.

Le Mont de Piété ne prête que la moitié de ce qu'il prêtait; l'argent devient très rare.

Si j'ai du loisir, je vous écrirai dans mon prochain courrier, l'histoire secrète du mouvement qui s'est fait le mercredi [3] et le jeudi et qui incendie l'Europe. C'est à souffleter la Providence.

Adieu pour aujourd'hui. A demain.

Dimanche, 12 [mars].

Hier, relâche aux Français, Rachel était au Jardin d'Hiver [4]. Cela m'a fait dîner pour *rien* chez Borel [5], c'est-à-dire dépenser 15 francs inutilement. Je suis allé au Gymnase, et me suis couché de bonne heure.

M. Paillard vient de venir. Il renouvellera 4 000 francs à fin avril. Je crois pouvoir renouveler ainsi les 2 500 autres francs. Mais j'aurai, en outre, [à payer] 1 000 francs à ma mère, 1 000 francs à Souverain, 500 francs à M. Bruel et 1 500 [6], c'est donc 11 500 francs environ [à payer] pour la fin d'avril, avec les intérêts Pelletereau [7]. Mais j'aurai en caisse, par ce moyen, avec l'emprunt du Mont de Piété, environ

1. *Cléopâtre*, tragédie en cinq actes et en vers de madame de Girardin, amie de Balzac. *Un Château de Cartes*, comédie en trois actes et en vers par J.-F.-A. Bayard.

2. Sur les démêlés de Balzac avec la Garde Nationale, et son incarcération en 1836, voir *Lettres à l'Etrangère*, t. I, p. 319.

3. Il s'agit, sans doute, des circulaires adressées, en vue des élections prochaines au suffrage universel, par Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur.

4. Le Jardin d'Hiver où Balzac signale la présence de l'illustre tragédienne, était situé au n° 25 actuel de l'avenue des Champs-Elysées. L'Hôtel de la Païva (Traveller's Club) fut édifié sur son emplacement, entre 1856 et 1866.

5. C'est-à-dire, 61, rue Montorgueil, au *Rocher de Cancale*, tenu par le fameux cuisinier Borrel, l'émule de Chevet. La semaine précédente Balzac y avait déjà dîné en notant qu'il n'avait dépensé que 3 fr 50.

Les héros de *la Comédie Humaine* sont les habitués du *Rocher de Cancale*.

6. La dette de Balzac dont il existe mention dans ses comptes s'élevait, en effet, au total de 2 000 francs et avait trait à des travaux exécutés à sa maison de la rue Fortunée.

7. Auquel Balzac avait acheté sa maison de la rue Fortunée. Voir P. Jarry, *Le dernier logis de Balzac*. Paris, S. Kra, 1924, in-8°, p. 10-11.

10 000 francs à disposer en actions, si la baisse du Chemin de fer du Nord devenait énorme, c'est-à-dire si cela baissait encore de 70 francs. J'y crois, et, alors, pour 7 750 francs, j'aurai deux cent soixante-quinze actions. Les premiers actes de l'Assemblée peuvent déterminer cette baisse. Dans ce cas, il faudrait m'envoyer les 11 500 francs à payer, et nous aurions cinq cents actions au pair. Nous parlerions du versement plus tard.

J'attends en ce moment, (deux heures), les Coignard. La reprise de *Vautrin* [1] est mon ancre de salut. Trois succès à la scène me sauveraient d'ennui de tout ce que je vous écris sur les choses de finances. Et, comme je le désire!...

M. Piquée [2] m'a écrit une lettre dans laquelle j'enveloppe celle-ci, et qui vous exprime l'état de tous les journaux. Vous voyez que j'y voyais clair. Il valait mieux faire *la Marâtre*, et vous m'avez prié d'écrire des romans. Et comme tout ce que je vous disais de l'état de la France et *des affaires à y faire* était juste! Vous pouvez mettre à la banque vos terres à 6 ½, et avoir 8, 9 et 10 à Paris.

Notre situation s'aggrave de jour en jour. *Le Parlement* des ouvriers est constitué au Luxembourg! Hein? Les *ouvriers de Paris* remplacent les *Pairs!* C'est la guerre civile dans trois mois. Chaque jour amène une faillite. Moi, je vois tout perdu ; j'ai peur que les théâtres ne fassent aucune recette, car c'est la première chose dont on se passe, et ils sont dans la consternation.

1830 n'avait pas formé de légion de *fanandels* [3], et, d'hier, elle est décrétée. C'est la guerre, et que devenons-nous, nous autres Saltimbanques? Séparés, c'est à mourir de chagrin. Je parle de moi. Au nom de nous, sauvez vos intérêts!

Allons, adieu. Sachez bien que mon cœur et mon âme, mon intelligence sont à Wierzch [ownia], car qui sait si nous pourrons toujours nous écrire! Ah! Je saurai trouver des voies. Il y aura toujours celle d'Amsterdam, et je saurai trouver un intermédiaire sûr. J'irais plutôt à Amsterdam! Mille tendresses à vous, et mille amitiés aux enfants chéris. Que Dieu vous conserve en bonne santé. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez. Voilà bien dix jours que j'ai reçu votre dernière lettre, et je suis déjà dans une inquiétude affreuse.

Adieu, car l'heure de la poste est arrivée, et pour que ceci parte aujourd'hui, il faut envoyer François [4] à la poste. Mille gentillesses à la prébende.

1. Deux ans plus tard, Balzac avait complètement changé d'avis.

2. Il s'agit de la réponse de Piquée, directeur du *Musée des Familles*, refusant « à cause des circonstances » *l'Initié*, qui joint à *Madame de la Chanterie* devait composer *l'Envers de l'Histoire contemporaine*.

3. En argot : des camarades, des frères c'est-à-dire, en ce cas particulier, des Polonais. Ce nom de fanandels cher à Balzac, se retrouve dans *Splendeurs et Misères des Courtisanes*.

4. François Munch, le domestique que Balzac retrouva fou, dans la maison illuminée, à son retour à Paris, en mai 1850.

Pour vous seule. — Chérie, vous voyez que j'étais prophète, et que, lorsque je trouvais inutile de travailler, sans savoir comment iraient les journaux, je sentais l'orage ; et vous me détourniez de faire des pièces, et moi je ne voulais qu'écrire des pièces. Qu'en dites-vous ?

Les journaux ne prendront plus de romans tant que les affaires iront ainsi, et ce sera long. Je ne dois plus rien attendre que du théâtre.

Maintenant je vous écris et vous mets cette lettre à la poste, à cause des événements.

La Bourse a ouvert hier ; le Nord *a* 166 *fr.* 50 *de perte sur le capital versé*, c'est-à-dire que pour 27 000 francs nous pouvons avoir ce qui nous a coûté 120 000 francs. Délibérez avec vous-même si vous voulez m'envoyer 27 000 francs. Mon avis est qu'il le faut à *tout prix* pour sauver les 120 000 francs, et que le sacrifice n'est pas énorme. Vous ferez ce que vous voudrez. Seulement, nous aurons, plus tard, à faire les versements pour cinq cent vingt-cinq actions [, si vous envoyez cet argent].

Tout ce que je vous dis ici est à l'état d'ordonnance de médecin, qui laisse le malade libre de suivre ou de ne pas suivre l'ordonnance...

J'ai la certitude que toutes les valeurs reprendront d'ici à un an, car la France, soyez-en sûre, ne veut pas de la République. Nous allons avoir une bataille que la République perdra.

Je vous voudrais voir prendre un passeport pour Berlin, et j'irais [vous y rejoindre] ; ce serait le mieux. Mais, en tous cas, si vous partagez mes idées, envoyez toujours à Francfort, à ma disposition, vous et les enfants, ce que vous voudrez ou pourrez. Le 5 p. 100 est à 90 francs.

Goudchaux [1] s'est retiré, parce qu'il est sûr que le Trésor ne peut pas payer les 200 millions de bons, en mai. C'est donc en avril et mai que la crise financière aura atteint à sa plus haute période de mal, et que les placements seront magnifiques à faire.

Selon moi, la bataille civile aura lieu en juin et juillet.

Gudin est perdu : il est en fuite. Il a laissé [là] sa mère. Je vais acheter sur lui la créance hypothéquée d'un maçon, et déterminer la vente. Je suis sûr, dans tous les cas, du morceau de terre qu'il me faut, à 30 francs le mètre, au lieu de 100...

Adieu, chère idole, plus chère après quinze ans passés que le premier jour ! Adieu, fleur de ma vie, espérance de bonheur, regret d'aujourd'hui, trésor de l'avenir, et le plus doux, le plus fraternel, le plus charmant esprit du monde, le seul qui soit toute sympathie, y compris les petites colères, les *grondes !* Adieu, en un mot, car je ne cesse de penser à tout. Ma vie est une concentration perpétuelle dans mes souvenirs et dans mes bonheurs. Avant tout, soyez heureuse comme vous voulez l'être,

1. Goudchaux (Michel) prédécesseur de Garnier-Pagès au Ministère des Finances du Gouvernement provisoire.

ne vous occupez ni de mes chagrins, ni de mes cris. Après tout, on ne meurt qu'une fois, et j'ai eu les cinq mois de W[ierzchownia].

Savez-vous que, dès que les affaires importantes seront réglées, je voudrais, si vous ne pouvez avoir de passep [ort] à l'étranger, je voudrais vous voir *tous* aller à [Saint-]Pétersb[ourg]. Dans l'orage qui s'apprête, et qui aura des éclaboussures de sang, d'incendie et de pillage, jusque sur les *frontières*, je ne vois que cet endroit-là de sain pour vous. Méditez bien sur mon conseil. Vous ne savez pas quelles folies vont faire tous ces gens-là, les *Fanandels surtout !*

Post scriptum — Vous me blâmerez peut-être, mais voici mon plan. J'ai payé 22 500 francs ; il me reste 7 500 francs, que je vais mettre en actions du Nord, au moment où je pourrai en avoir cent avec cette somme, et je vais mettre toute mon argenterie au Mont de Piété pour l'employer à acheter soixante-quinze [autres] actions du Nord. Ces cent soixante-quinze actions sont, à dix actions près, le nombre de celles achetées à 832 [francs]. Cet achat réduira le prix d'acquisition de presque toute la prime de 332 francs...

Mille tendresses.

Mardi [, 14 mars].

Je n'ai rien pu faire hier. Je me suis couché à neuf heures et je me lève. Il est neuf heures. Ces douze heures de sommeil m'étaient bien nécessaires. Je commençais à avoir des dérangements de santé. Mais ce n'est rien. C'était le résultat des irritations profondes que cause la marche des affaires. Cinq grandes institutions de banque ont arrêté : Gouin, Ganneron, Baudon, Ch. Laffitte, et l'on parle de Fould, qui, selon ses habitudes, liquidera certainement. Je ne désespère pas de voir les actions du chemin de fer du Nord ne plus valoir que 25 francs, c'est-à-dire 10 p. 100 du capital versé. C'est alors que j'en achèterais deux cent soixante-quinze pour 7 000 francs, et alors nos actions ne nous auraient coûté que 43 francs de prime, qui représente uniquement les intérêts des primes primitives, éteintes par cette opération ; 9 000 francs, pour trois ans d'intérêts de 60 000 francs, ce qui donne 19 francs par action, et les 24 francs qui restent seront, comme vous le voyez, une bien faible prime. Nous pourrons sortir de cette affaire au taux de 560 francs, ce qui peut se revoir d'ici à un an. Il ne faut plus que 65 francs de baisse pour arriver là, et l'on peut y arriver en cinq ou six jours. Alors, il faudra m'envoyer le versement de cinq cents actions Si, avec cela, vous pouviez placer 160 000 francs en 3 p. 100 ; au taux d'aujourd'hui seulement, cela ferait 12 000 francs de rentes, car le 3 p. 100 sera à 40 francs d'ici à un mois. Vous auriez donc le temps.

Le mal est si profond que j'ai foi dans la constitution prochaine d'un gouvernement régulier, et vous savez que je vois juste. Ceux qui peuvent avoir des capitaux, ont deux mois encore pour doubler, tripler ces capitaux.

D'ici à deux jours, j'aurai tout déposé au Mont de Piété. Je garderai l'argenterie de Dresde [1], qui, n'étant pas contrôlée, ne peut être engagée. Avec les 6 500 francs que je garde sur les 30 000, et le produit de cet engagement, j'aurai de quoi acheter les deux cent soixante-quinze actions à 30 francs, c'est-à-dire quand elles seront à 280 francs. Jugez si Rostchild se fera faute de garder les 16 000 francs. Son gage de cent cinquante actions ne vaudra plus que 4 500 francs, et il a le droit de les vendre! Voilà, chère Comtesse, un exemple de la dépréciation des valeurs dans ce moment. Quant vous recevrez cette lettre, le 3 p. 100 sera peut-être à 30 francs, et si vous aviez vos 160 000 francs, on aurait 15 000 francs de rentes pour 150 000 francs. Avec 15 000 francs de rentes, on peut vivre.

Aujourd'hui, je dîne chez Fessart, et je fais mes comptes avec lui; je reprends mes quittances, et je fais un nouvel aperçu, pour pouvoir tout terminer dès que j'aurai gagné de l'argent, je ne sais pas encore comment.

Adieu pour aujourd'hui.

Ah! Le directeur des Variétés est venu; nous [nous] sommes entendus. Je lui lis un *Père Goriot*, pour Bouffé, le 23 de ce mois-ci. Mais les affaires me distrayent beaucoup et me donnent un état fébrile. Dablin donnerait quittance pour 6 000 francs.

Je vais aller voir Bertin et Véron [2].

Mille tendresses.

Mercredi, 15 mars.

Bertin est entièrement ruiné, le *journal* [*des Débats*] étant sans subvention et perdant ses annonces. *Idem*, de Véron. Ceci vous donne la mesure des autres journaux. Ces entreprises-là [et] les théâtres, sont à bas. Me voilà sans ressources Bertin me disait : « J'ai pour toute fortune ma bibliothèque et mon mobilier. Cela *valait* 250 000 francs, et n'en vaut pas 18 000. » Il est dans une grande consternation.

J'ai dîné chez M. Fessart et n'ai rien pu faire. Il y avait du monde et nous avons remis [mes affaires] à jeudi cinq heures. Là, j'ai eu les nouvelles de la Banque. *Pas une maison de Banque ne tient;* elles liquident toutes. Il y aura cent mille ouvriers sans ouvrage à Rouen, à Lyon et dans le Nord, d'ici à dix jours. Enfin, les actions de la Banque [de France], *qui valent* 4.000 *francs*, sont à 1 400 francs! Quelle fortune que d'en acheter! La situation est affreuse; elle s'empire d'heure en heure. Les bourgeois arriveront à une exaspération telle, que je crains une autre catastrophe.

1. Dresde, où madame Hanska avait longuement séjourné.

2. Armand Bertin, directeur du *Journal des Débats*, où Balzac avait, en 1844, publié *Modeste Mignon*, et projetait de publier *les Petits Bourgeois*. Le docteur Véron, directeur du *Constitutionnel* où Balzac venait de publier *les Parents pauvres*.

Dans un mois, je serai sans aucune ressource, et j'aurai des obligations, celle de payer 800 francs à Pelletereau, par exemple, qui me prendra le reste de l'argent.

Neuf heures.

Je reçois votre chère lettre du 28. Bon Dieu, dans la situation où je suis, le gentil persiflage, à propos de ma continence chez Wolf [1], m'a semblé de la froideur, et cela m'a répandu un froid de glace au cœur. Puis la peinture de vos fleurs dans le joli cabinet est venue et m'a réchauffé l'âme. Merci!...

Bertin a été navré de l'article polonais [2]. Il déplore cette folie de la presse, qui va envahir la vie privée. Il m'a dit que j'avais bien fait de ne pas réclamer, que c'eût été plus dangereux. L'orage a couvert ce méfait du *Siècle*.

M. [de] Kiss [eleff] [3] est à son poste, et votre sœur m'a dit qu'aucun ordre n'avait renvoyé les sujets [russes], de Paris.

Votre lettre m'a rendu bien heureux, et je me complaisais à comparer votre situation ignorante à la mienne. Ce que c'est que la distance des postes! On s'égorge à Paris, et, à W [ierzchownia], l'on est d'une tranquillité charmante.

Oh! ne pensons plus aux *foyers!* Nous sommes dans un *foyer* qui peut emporter tous les *foyers*.

J'attends votre décision et celle de Zu pour les affaires. Mais l'état des théâtres m'a coupé bras et jambes. C'est une dernière ressource qui s'en va, pour quelque temps, je l'espère, mais combien de temps?

Songez donc que toutes les valeurs sont mortes! Créances hypothécaires, banque, industrie, rentes sur l'État, tout est à rien, même les propriétés foncières. En quinze jours, par suite des mesures du Gouvernement provisoire, tout a changé de face en France. Tous ceux qui n'ont pas des *espèces d'or et d'argent*, sont ruinés. *Peu d'argent*, en ce moment, sert à faire une *grande fortune*. Acheter des actions de la Banque [de France] en ce moment, à 1 200 francs (car on dit qu'elles descendront là), c'est avoir trois fois le capital dans six mois. La révolution est si terrible dans les intérêts, qu'elle nécessitera une contre-révolution. Nous ne sommes pas *sur* un volcan; nous sommes *dans* un volcan.

Je ne vous parlerai plus capitaux que pour vous raconter les événements.

Au moment où je vous écris, on m'annonce qu'une nouvelle révolution recommence. Vingt-cinq mille gardes nationaux sont en armes et protestent contre la désorganisation de la garde nationale. Que va-t-il arriver de cela? Peut-être un retour à des idées saines, et alors toutes les opérations financières seraient à vau-l'eau.

1. Antiquaire à Dresde.
2. Article dénigrant la famille de madame Hanska. On le trouvera *in extenso* dans *la Revue de Paris* de novembre 1949, p. 36, note 1.
3. Ambassadeur de Russie à Paris.

Jeudi [, 16 mars].

La baisse continue. Le Nord est à 337 francs, c'est-à-dire que l'action ne vaut plus que 87 francs. [L'action de] la Banque [de France] est à 1 300 francs ; elle baissera encore aujourd'hui. Hier, je suis allé tout voir dans Paris. L'agitation est remise ; elle est pour aujourd'hui. J'ai vu Lamartine sur la place de l'Hôtel de Ville et je lui ai parlé, mais pendant quelques secondes. Il m'a dit de le venir voir. Je lui ai parlé de mon passeport. Puis, je suis allé au rendez-vous de M. Nacquart, que j'avais prié de me répondre sur l'état de Zu, car je vous dirai que les antécédents génératifs de Georges, par son grand-père, est la clef de la situation, et qu'on n'a pas besoin de lui pour consulter, du moment où je puis décrire ses phénomènes et ses petites maladies. Vous lirez ma lettre à Annette, et, si vous ne la trouvez pas convenable à donner, vous la garderez pour vous et Zuzi. Vous en conférerez, si vous voulez avec le docteur [Knothé] [1].

J'ai dîné chez ma sœur ; j'ai vu une pièce nouvelle aux Variétés [2], et suis allé voir *un Caprice*, aux Français. Rentré chez moi à minuit et demi, je n'ai pu dormir, tant j'étais agité, et je me suis mis à écrire la lettre à Annette, et un petit mot à vous. Je me suis levé à neuf heures, après m'être couché à trois heures du matin. J'attends ma mère, qui m'apporte l'argent d'un engagement. Je vais encore voir avec elle si l'on peut encore placer quelque chose au Mont de Piété, car 500 francs de plus, c'est une affaire importante.

Si les actions de la Banque descendent à 1 000 francs, qui est *le pair* de la création des actions, j'en achète dix, car, alors, dans trois mois, j'aurai ou 20 000 ou 30 000 francs, et dans tous les cas, je pourrais emprunter dessus, à la Banque, pour acheter ce que je voudrais.

J'ai donné vos petits Collmann [3] à encadrer pour qu'ils ne s'abîment pas, et j'y ai joint deux vues de [Saint-] Pétersbourg, et une vue de la route, où court un kibitka. Ainsi, la petite antichambre verte du premier étage aura tous mes souvenirs de Russie. Sept cadres tout autour. Au-dessus de la porte du salon vert pomme, il y aura une esquisse de Vernet, qui représente une étude sur *la Méditerranée*, et il ne manquera plus qu'une autre étude de ce genre pour que la décoration de cette pièce soit complète. Il y aura une lampe carcel sur l'appui de la fenêtre, et la pendule d'Alibert [4], remontée sur un petit groupe de Saxe. Tout ceci ne coûtera rien que les encadrements, trois consoles et la lampe. Cette pièce qui sera votre parloir sera charmante. J'attends d'avoir un mètre pour vous envoyer la dimension de la portière et de *deux* foyers : celui

1. Le médecin du château de Wierzchownia.
2. *Madeleine et Madelinette*, par M. Alzay.
3. Il s'agit de Karl-Karlovitch Kolman (1831-1889) architecte et aquarelliste russe.
4. Antiquaire parisien, 23, rue Neuve-Saint-Augustin.

de mon cabinet et celui de la chambre à coucher. Ceux d'en bas viendront après.

Allons, à demain. Mille tendresses. Je dîne aujourd'hui chez madame de Castries [1], et dimanche chez M. Margone, et ce sera tout. Je rentre dans mon trou, et fais la solitude autour de moi.

Vendredi[, 17 mars].

Tout est au plus mal ; je ne sais pas si je pourrai vous envoyer ma lettre dans huit jours, car la guerre civile dans Paris commence peut-être aujourd'hui. Roths[child] est parti hier. On parle de mesures d'une violence révolutionnaire excessives, bien supérieures à celles de 1793. On a, hier, donné raison à la canaille contre la Garde nationale [2]. L'or vaut 2 francs 50 centimes la pièce [de prime]. La Banque ne rembourse plus ses billets. Les journaux sont tous menteurs. Enfin, tout est au pis. Il n'y a pas une seule maison de banque de Paris à laquelle on se puisse fier. Je vous supplie, si vous pouvez m'envoyer quelque chose, que ce soit par Francfort [3].

Je vous envoie cette lettre-ci aujourd'hui, car j'ai peur que demain ou après, il n'y ait une lutte qui empêche le départ des courriers.

En vous écrivant ces lignes, j'entends des masses qui descendent le faubourg en chantant *la Marseillaise* et le chœur des *Girondins*. Tout est en rumeur [4].

Mon nom est sur les listes de Paris pour la députation, et je ne puis m'empêcher d'écrire une lettre modérée, que vous verrez *aux Débats* [5]. J'espère ne pas être élu.

Allons, mille tendresses. Serrez la main à notre cher Zorzi et à Zéphirine pour moi. Ah! comme je vous aime! Comme dans ces moments solennels on se serre contre les siens! Le cœur franchit les espaces.

Attendez sans crainte, pour vos blés. Il manquera en France, car, dans la crainte de pillage, tous les fermiers ont envoyé leurs blés à Paris, et on dissipera le blé de Paris, dans les émeutes.

Pour vous donner une idée de la pénurie actuelle, j'ai envoyé deux fois plus au Mont de Piété, et on ne m'a donné que 2 460 francs, et autrefois, pour moitié de cela, j'aurais eu 3 600 francs. Nous entrons dans la période de l'absence totale de l'argent. Tous les changeurs ont fermé leurs boutiques.

1. La marquise de Castries, dont Balzac s'est inspiré pour *la Duchesse de Langeais*. *L'Illustre Gaudissart* lui est dédié. Voir *Etr.*, IV, 229, 272.

2. Manifestation des compagnies de grenadiers de la garde nationale qui eut lieu le 16 mars, et fut suivie le lendemain d'une contre-manifestation démocratique.

3. C'est-à-dire par le banquier de madame Hanska à Francfort.

4. La contre-manifestation démocratique mentionnée dans une précédente note.

5. Et au *Constitutionnel*. Voir plus, haut, p. 10, note 3.

Je vais faire acheter des provisions, car je crains que quatre à cinq cent mille ouvriers sans ouvrage n'arrivent à Paris. Et quelle crise!

Pour vous seule. — Je ne vous répèterai pas, chère, ce que vous savez si bien. Mais je vous dirai ce que vous ne savez pas ; c'est que je meurs d'ennui ; que la vie m'est insupportable, très sérieusement ; que je ne songe même pas à vous attirer dans le volcan où je suis, et que je ne crois que les affaires européennes me permettent de revenir [chez vous]. Cette double conviction me tue, et je ne serai plus longtemps dans de pareilles alternatives. Il n'y a rien de léger chez moi, croyez-le bien. Mon cœur saigne encore de la blessure que E[ugène] Guinot y a faite [1], et, depuis, les événements ont porté le coup mortel, le dernier. Il faut voir son malheur en face ; à moins de revirements inespérés, je suis entièrement ruiné, moi et cent mille autres familles. J'avais deux cordes à mon arc ; les voilà rompues. Aller à l'Assemblée, c'est une mort certaine. N'y pas aller?... Il faut servir ce gouvernement pour vivre, car les affaires d'intérêt ne me permettent pas d'aller vous retrouver! Pouvait-on imaginer un pareil renversement! Et, chaque jour, nous attendons pis que ce qui est. L'or vaut 120 francs [de prime] les cinquante pièces, et il manque totalement, aujourd'hui 17, dans Paris. Ce symptôme dit tout. Je vous ai écrit des folies, tant j'avais le désir de vous faire profiter de cette crise, vous et Zu. Mais on ne peut pas envoyer ni réaliser ce qu'il faudrait en six semaines. Aussi ne comptai-je que sur le peu que je pourrai faire. Me voici en présence de plus de difficultés que je n'en puis résoudre, et sans votre chère image adorée, je serais devenu quasi fou. (Cinq négociants de Rouen sont devenus fous hier, et n'avaient pas tant de raisons que moi de le devenir.) Vous êtes encore la seule force qui me retienne ; de même que l'atmosphère nous maintient et nous empêche de nous dissoudre, de même votre pensée, mon attachement, me donne de la vie et du courage. Mais, puis-je vivre seul? Je ne le crois pas. Je vous le jure, je vais me jeter dans un travail héroïque, et vous verrez, par les résultats, que je ne suis ni paresseux ni lâche. Mais, ces travaux suffiront-ils? Mais, vivrai-je, quand je me sens la mort dans l'âme? Pour mon malheur, le bon Dieu m'a créé pour être heureux, pour aimer, et il ne me fait que souffrir. Je souffre horriblement depuis vingt jours. Enfin, le travail va me distraire. Madame Allan m'a donné de l'espoir ; elle joue fort bien, et on peut l'employer au Théâtre Français. Je lui ai vu jouer *un Caprice*, de Musset. Cela m'a donné l'envie de faire *la Fausse Maîtresse* pour ce théâtre-là. Les Coignard ne sont pas venus. Je vais uniquement travailler à *Goriot*, *la Fausse Maîtresse* et *la Marâtre* [2].

Me dire à moi-même, comme un insensé, que l'on doit être bien

1. Le fameux « article polonais » dont il a été question plus haut, p. 16, note 2.
2. De ces trois pièces seule *la Marâtre* vit le jour.

heureux d'avoir un attachement tel que le vôtre, d'avoir deux amis comme Zu et Annette, regarder sans cesse votre Daffinger, et la petite fille, voilà ce qui m'occupe et me distrait. Je vais entrer demain dans une solitude absolue et ne faire que travailler. Ainsi, ne vous occupez pas de mes doléances ; dites-vous seulement que vous êtes la consolation unique et l'étoile de votre Noré. Quand j'ai crié comme cela, je me sens soulagé. Je me dis que vous me plaindrez, que vous me souhaiterez du bien, et que ce bien m'arrivera.

Mille tendresses, ô ma chère et tant regrettée prébende! Ah! voir s'écouler ces jours, si comptés maintenant! Quels regrets! quels désespoirs! Il y a des instants où je me défends d'y penser.

Allons, vous êtes plus désirée que jamais!

HONORÉ DE BALZAC

L'AUTO, LA VITESSE ET L'OBSTACLE

par André Siegfried

L'usage généralisé de l'automobile pose chaque jour aux automobile-clubs et aux touring-clubs de tous les pays des problèmes techniques et pratiques de plus en plus complexes. Les solutions de ces problèmes sont fonctions de conditions générales, relevant de la place que tient l'automobile dans nos sociétés modernes. Essayons donc de situer l'auto dans le développement général de notre temps.

I

Le transport automobile n'est qu'un des aspects de la révolution industrielle qui est en train de transformer le monde. Cette révolution, car c'en est une au plus haut point, marque une date fondamentale dans l'histoire de l'humanité. Elle résulte de la mise à la disposition de l'homme des énergies de la nature, la machine se susbtituant partout à l'outil. L'outil comporte nécessairement une limitation, car le bras de l'homme qui l'emploie se fatigue, mais la machine, elle, ne se fatigue pas, de sorte qu'avec elle les possibilités de production sont illimitées. L'observation reste vraie quel que soit le moteur envisagé : c'est avec la machine à vapeur de Watt qu'est née l'industrie moderne, mais qu'il s'agisse d'électricité, de pétrole, de l'énergie tirée des marées ou de la chaleur solaire, de la force atomique enfin, la conclusion reste toujours la même,

La photographie ci-dessus qui évoque les débuts de l'automobile, et, partant du règne de la vitesse, provient des archives Roger-Viollet.

et c'est l'invraisemblable, le merveilleux développement de la puissance de l'homme. L'âge de la machine peut donc, dans ces conditions, être considéré comme un âge nouveau de l'humanité, susceptible de devenir demain aussi différent de ses prédécesseurs que le néolithique l'avait été du paléolithique. Nous faisons généralement remonter l'âge de la machine à la date symbolique de 1768, qui marque l'apparition de la machine à vapeur, mais c'est au XIXe siècle qu'en apparaissent massivement les conséquences essentielles et c'est seulement au XXe siècle, en fait à partir de 1914 et surtout aux États-Unis, que l'on commence à en voir, pour la première fois, une application intégrale. Ce n'est pas fini du reste et chaque jour apporte de nouveaux développements aux conséquences logiques du principe initial de la machine et de la série. La route est à sens unique et, comme le disait Pascal, nous sommes « embarqués », sans pouvoir revenir en arrière, embarqués peut-être, selon l'expression de Paul Valéry, « dans une grande aventure » dont nous ne connaissons pas la fin. Du moins en voyons-nous, dès maintenant, les splendides avantages matériels, et notamment en ce qui concerne les transports humains.

La révolution industrielle a transformé du tout au tout les transports, mais avec quelque retardement. Jusqu'au début du XIXe siècle, les sociétés les plus civilisées dépendaient encore à cet égard, au moins sur terre, des animaux domestiques utilisés pour la traction. Les progrès, depuis deux millénaires restaient minimes. Napoléon, comme César, se déplaçait dans des voitures légères traînées par des chevaux, avec une efficace organisation de relais, mais Napoléon après tout n'allait pas plus vite que César. La révolution se produisit quand la vapeur, appliquée aux voitures, donna le chemin de fer. Le problème de la vitesse et des longs trajets se trouvait dès lors résolu. C'est l'œuvre du XIXe siècle, qui s'associe pour nous, dans ce domaine, au rail et à la locomotive à vapeur. Dans le cadre ferroviaire, les progrès assurés par l'électricité ou le pétrole n'ont rien apporté de spécifiquement nouveau, le chemin de fer restant essentiellement ce qu'il était, avec ses magnifiques possibilités mais aussi ses limitations. En quoi la solution était-elle donc encore incomplète ? C'est qu'avec la voie ferrée on va vite, très vite, en même temps que loin, très loin, mais dans un trajet se faisant forcément sans souplesse, c'est-à-dire de gare à gare et collectivement. On parlait au siècle dernier de millionnaires faisant chauffer des « trains spéciaux », mais c'étaient jeux de princes, car, en dehors de ces exceptions éclatantes, le voyageur dépend de l'horaire commun, dans les limites du réseau. Ce régime a duré jusqu'à l'apparition de l'automobile, c'est-à-dire jusqu'aux toutes dernières années du XIXe siècle, à vrai dire jusqu'aux premières du XXe. Je relisais récemment quelques pages fameuses de Proust sur les élégantes réceptions de l'aristocratie en déplacement aux environs de Balbeck : les invités arrivaient en chemin de fer, ne fût-ce que pour un trajet de quelques kilomètres, et quelque élégante victoria, avec un cocher

brandissant un fouet, les attendait à la gare. Je me rappelle, adolescent, avoir été invité à des week-ends anglais : le processus était le même, voiture à Londres jusqu'à Paddington ou Victoria, chemin de fer et puis voiture encore à la gare de campagne, jusqu'au château pourtant relativement bien proche. Sans doute n'était-ce plus le régime de madame de Sévigné, mais ce n'était nullement celui que nous connaissons aujourd'hui.

C'est ici qu'apparaît la transformation fondamentale apportée par l'automobile, à savoir l'individualisation du transport à longue distance. Le cheval était individuel, mais à courte distance ; le chemin de fer permettait les longs trajets, mais il était collectif : c'était, c'est forcément encore le régime des « transports en commun », comportant un certain degré de standardisation, dès l'instant que les wagons ne sont pas autonomes et ne peuvent sortir du rail. Ce qu'il y a de spécifiquement nouveau dans l'automobile, c'est que chaque voiture, possédant en elle-même sa source d'énergie, constitue une unité indépendante : le conducteur va à la fois où il veut et aussi loin qu'il veut aller ; il est en mesure d'atteindre, comme avec la voiture à chevaux, les points les plus isolés, mais il peut aussi, comme le chemin de fer, couvrir dans sa journée cinq cents ou mille kilomètres. Les conditions du transport bénéficient de ce fait d'une nouvelle révolution.

Cette révolution, c'est la découverte du moteur à explosion qui l'a rendue possible, comme c'est la machine à vapeur qui avait permis la naissance du steamer et de la locomotive. A vrai dire, une automobile est concevable avec la vapeur ou l'électricité, et le Serpollet de la fin du XIXe siècle était bien effectivement une automobile, mais la solution pratique était liée à la réalisation d'un moteur à essence. Quand il fut découvert et mis au point, l'auto devait virtuellement exister. Quels qu'aient été ses immenses progrès, ses traits essentiels existaient dès le début, consistant fondamentalement dans la vitesse et surtout dans l'adaptabilité du transport.

S'agissant de la voiture particulière, ces avantages sont évidents. Ils sont plus importants encore dans le cas du camion. On dispose en effet de la condition du « porte à porte », qui évite la rupture de charge, individualise et assouplit la livraison, réduit le prix de revient ; le producteur et le consommateur sont mis ainsi en contact direct et pour ainsi dire personnel par des moyens de liaison accrus et diversifiés : la même voiture, éventuellement massive, va directement de l'usine à la demeure de l'acheteur, ce qui constitue un énorme progrès, susceptible d'être développé pour ainsi dire indéfiniment. D'après une récente statistique des transports routiers aux États-Unis, deux tonnes sur trois sont actuellement transportées par camion.

La philosophie de cette transformation des transports par l'automobile apparaît maintenant dans toute sa portée. L'automobile est un produit de la machine et de la série, et sans elles il ne fût pas né, mais par contre il libère de la standardisation celui qui l'emploie, lui permettant

d'échapper aux gares, aux changements de trains, aux attentes nécessitées par la rigueur des horaires. A l'âge de la série et de la masse l'auto apparaît comme une correction de la série et de la masse, comme une victoire de l'individu. Nous avons généralement l'impression que le courant de notre époque est à sens unique, mais dans ce cas ce n'est pas vrai : la liberté a marqué un point!

II

Notre siècle a ceci de particulier que ses traits distinctifs sont contradictoires. Nous vivons à l'âge des communications rapides, mais c'est aussi l'âge des compartiments. Deux tendances travaillent en sens contraire. D'une part on va de plus en plus vite et même il n'y a plus de distance, mais de l'autre les barrières se multiplient et partout des obstacles se dressent devant la vitesse. Or la vitesse relève de la technique et, comme les techniciens sont aujourd'hui capables de résoudre tous les problèmes, ceux de la vitesse n'apparaissent jamais comme insolubles. L'obstacle, par contre, relève de la politique, et l'on sait assez que les progrès de la politique n'ont pas suivi ceux de la science. L'automobile étant un instrument de vitesse, mais un instrument humain, n'échappe pas à cette classification. Il a ses problèmes techniques que d'habitude il résout victorieusement, mais des problèmes résultant de l'âge des obstacles se posent aussi à lui, et ceux-là sont autrement malaisés à surmonter. On entre ainsi dans le domaine délicat, éventuellement dangereux, des relations humaines.

Si nous cherchons à faire une liste des obstacles qui se dressent devant la circulation automobile, nous rencontrons tout d'abord ceux résultant de la politique. A mesure que la vitesse se développe, et avec elle la facilité des communications, les divers nationalismes se défendent contre les menaces qui peuvent en résulter pour les intérêts acquis ou l'individualité de chacun d'eux. Il y a là presque une loi de nature, une réaction instinctive d'organismes se défendant contre les pressions ou les intrusions du dehors. On croit trop facilement que des relations accrues entre les hommes doivent faciliter leur compréhension mutuelle. En fait les hommes se défendent contre l'étranger, dans la crainte de perdre leur individualité par un contact excessif. Dans ces conditions, et par un processus en quelque sorte naturel, l'offensive crée mathématiquement la défense, la victoire restant au plus efficace. C'est la vieille histoire des péripéties de la lutte entre l'obus et la plaque de blindage. Il faut craindre qu'en l'espèce la plaque se révèle plus résistante. C'est qu'à mesure des progrès de l'auto, de l'avion, de la radio, de la télévision, les États se sont pourvus d'instruments de défense que le siècle précédent ne connaissait pas. Deux guerres mondiales ont concentré entre les mains des dirigeants un arsenal, sans cesse perfectionné, dont le rendement est devenu extraordinaire. Il ne s'agit plus seulement, pour empêcher gens

et produits de passer, des barrières douanières classiques d'autrefois : des réglementations policières, monétaires, sanitaires, singulièrement strictes, sont venues s'ajouter aux tarifs douaniers antérieurs, de telle sorte que ceux qui tiennent la clef de la maison peuvent en fermer hermétiquement la porte.

Dans un monde ainsi divisé en compartiments, quelquefois étanches, les relations commerciales deviennent si compliquées qu'elles découragent les moins braves. Les migrations humaines, si massives au siècle dernier, sont maintenant arrêtées par des digues souvent infranchissables. Le tourisme enfin voit se poser devant lui des questions que l'agence Cook à ses débuts ne devait guère connaître. Ces questions s'imposent directement à l'automobile, car, étant donné sa vitesse et la fantaisie qu'elle suscite, elle rencontre bien vite la barrière d'une frontière. Philéas Fogg, le héros de Jules Verne, faisait le tour du monde en quatre-vingts jours. Nous pourrions le faire en quatre-vingts heures, mais, attention, Philéas Fogg, ayant fait son pari au Reform Club à trois heures de l'après-midi, partait le soir même à la gare de Victoria pour Brindisi, Suez et Bombay. Est-ce chose que nous pourrions faire? Nous nous heurterions certainement aux objections de quelque office des changes, sans parler du veto qu'on nous opposerait pour absence de vaccinations. S'il ne faut aujourd'hui que quatre jours à peine pour faire le tour du monde, je crains qu'il ne faille beaucoup plus d'une semaine pour la préparation administrative, fiscale, policière, sanitaire du voyage, et sans doute l'énumération est-elle tristement incomplète? Il y a donc aujourd'hui toute une diplomatie touristique, comportant sa représentation, ses négociations, ses traités. Les clubs automobiles des différents pays en ont assumé la charge, fonction essentielle sans laquelle toute la vitesse du monde deviendrait rapidement inutile. Le franchissement d'une frontière a depuis assez longtemps été réglé et facilité par des accords bilatéraux. Afin de permettre le franchissement commode de plusieurs frontières, l'Association internationale des automobile-clubs reconnus, devenue ensuite la Fédération internationale de l'automobile, a fait adopter le document connu sous le nom de Carnet de passages en douanes, qui n'est autre qu'un carnet de triptyques. Les accords de ce fait, dont le dernier est celui qui a été signé à Genève le 16 juin 1949, sont dans ces conditions des accords multilatéraux. Des facilités analogues ont été obtenues pour le transit des marchandises circulant par la route. Sans entrer dans le détail technique de ces accords, il faut souligner à quel point les solutions qu'ils comportent sont complexes, mais aussi à quel point ils sont essentiels si notre civilisation ne veut pas détruire implacablement par la bureaucratie les avantages merveilleux qu'elle tire de son progrès scientifique. On peut dire, à propos de l'automobile, que la vitesse et l'obstacle sont en l'espèce face à face.

Une autre série de problèmes automobiles se posent au sujet de la route, car qu'est l'automobile sans la route? Je me rappelle, dans les

premières années du siècle, la paradoxale situation des États-Unis, riches en voies ferrées mais ne possédant que peu de chaussées utilisables : après avoir fait huit ou dix kilomètres, les belles voitures que nos amis américains possédaient déjà devaient s'arrêter devant une sorte de « frontière », qui était celle du réseau routier ; au-delà de cette limite il fallait circuler sur piste et c'était presque encore le régime des pionniers de l'âge héroïque. Depuis lors a été réalisé là-bas un des réseaux routiers les plus magnifiques du monde, mais, dans ces pays d'énormes distances et de faible densité démographique, le problème n'est pas ce qu'il est chez nous. Le chemin de fer y a souvent précédé la route. Aujourd'hui, en Amérique du Sud, le pionnier véritable est l'avion, qui, curieusement, rejoint directement les moyens de transports les plus anciens. Le maréchal Franchet d'Esperey, parlant de ces pays, disait qu'on y avait passé sans transition de la mule à l'avion. J'ai connu en effet, dans les Andes, des villes où l'on ne pouvait parvenir que par l'air ou par le chemin muletier ; on y voyait des automobiles, mais sans doute y étaient-elles arrivées par pièces détachées.

L'Europe ne connaît pas de problèmes routiers de cet ordre, du moins l'Europe centrale et Occidentale, car, dès qu'on arrive en Europe orientale, il en est autrement. Vue de l'air, la question se présente avec une parfaite simplicité, car, dès qu'on a passé l'ancienne frontière russo-allemande, il n'y a plus à proprement parler de réseau routier mais seulement de rares chaussées dans une immensité de forêts ou de plaines. La route apparaît ainsi comme une mesure de la civilisation, peut-être même comme une mesure de l'âge des peuples. Survoler la France est à cet égard bien instructif, car on voit à quel point les moindres agglomérations peuvent être atteintes par des chemins carrossables.

Il n'en reste pas moins qu'on ne peut, s'agissant de l'automobile, se reposer sur l'œuvre du passé, car chaque instrument de transport comporte une route s'appliquant spécialement à lui. Dans l'âge préindustriel, on s'était préoccupé surtout de la résistance au poids ; il faut maintenant répondre aux déprédations de la vitesse, car une voiture, même légère, marchant très vite use la route plus certainement que ne le ferait une voiture beaucoup plus lourde allant lentement. D'où une série de problèmes dont la solution dépend des matériaux dont on dispose et que le progrès technique améliore constamment. Je faisais observer tout à l'heure que les solutions techniques sont assurées, et c'est ici le cas, mais, si nous arrivons à la question du trafic, nous entrons dans un domaine qui déborde du technique sur l'économique, sur le social, sur le politique, et alors commencent d'insurmontables difficultés.

Voici d'abord les obstacles résultant de l'encombrement. Étant donné le nombre croissant des voitures en circulation et la concentration également croissante des villes, le problème se pose avec acuité dans toutes les grandes agglomérations. Il est particulièrement sérieux en Amérique, en raison de la hauteur des buildings qu'on a cru pouvoir exagérer

indéfiniment. A New-York, par exemple, l'espace étant limité par la nature, les buildings se sont développés en altitude, sans qu'on se soit préoccupé au début de les écarter les uns des autres. La question des dégagements s'est alors imposée, notamment aux heures où le flux des employés ou bien leur reflux se produit. C'est en effet une véritable marée humaine, ayant son flot et son jusant. Mais, la largeur des voies d'accès n'étant pas adaptée à cette masse, l'usage de l'automobile devient impossible : chacun sait qu'à Wall Street le plus riche banquier hésite à arriver en voiture. Aux heures plus équilibrées de la journée une autre difficulté se présente, celle de garer les voitures : de plus en plus elles sont sans domicile et, si j'ose m'exprimer ainsi, couchent dehors ; une file interminable occupe les deux côtés des rues, devenues si étroites de ce fait que les croisements y sont impossibles et que le sens unique s'y impose. Pareille impasse de la circulation ne semble pouvoir être corrigée par des mesures relevant de la seule circulation : c'est en réalité affaire d'urbanisme et de la conception même des villes de l'avenir. La concentration est l'essence même d'une cité, du moins dans sa vie sociale, dans sa vie d'affaires, mais, avec la rapidité des transports, il n'est plus nécessaire de demeurer au centre de l'agglomération, car la distance ne compte plus. Ce qui compte en l'espèce c'est l'obstacle ou l'absence d'obstacle et le problème est résolu si l'on peut aisément accéder à l'endroit que l'on veut atteindre. A cet effet on s'oriente de plus en plus vers la conception des villes à trois étages : sur le sol, au-dessous du sol, au-dessus du sol. Les métropolitains sont devenus des nécessités, de même que les passages souterrains pour les voitures. Le temps n'est pas loin sans doute où l'étage supérieur sera desservi par des hélicoptères. Mais en même temps les buildings de hauteur excessives devront sans doute être bannis, ce qui signifie qu'une proportion, hier négligée, devra s'imposer entre la surface et l'altitude. Barrès définissait la ville « chose bruissante et pliée sur les commodités de la vie ». Nous la voyons plutôt sous la forme d'un cœur hypertrophié et surmené.

Sur la route heureusement les remèdes sont plus faciles, soit qu'elles soient élargies pour répondre au volume grandissant du trafic, soit que les autostrades recueillent les voitures effectuant de longs trajets et les canalisent en courants nettement séparés. La route moderne, dans ces conditions, change de caractère. Elle était hier un centre d'attraction, attirant en bordure les hôtels, les cafés, les maisons. Dès l'instant qu'on lui demande maintenant surtout d'être dénuée d'obstacles, elle tend à n'être plus qu'une sorte de courant d'air créant le vide : on s'en éloigne, elle passe hors des agglomérations, il est plus grave d'y aller trop lentement que trop vite. A ce prix elle devient utile et efficace, au risque, avouons-le de devenir ennuyeuse. Pour celui qui n'en est pas l'usager elle est aussi dangereuse qu'une zone de tir traversée d'innombrables projectiles.

Ce qu'exprime en somme la position et la solution de ces problèmes,

c'est le changement singulier survenu dans notre conception même de la vitesse. L'expérience nous enseigne qu'il vaut mieux aller loin sans obstacles que près si l'on est arrêté constamment par des barrières. Étant donné les progrès de la vitesse, celle-ci ne se mesure plus par la distance, notion pratiquement périmée, mais par l'absence des obstacles que l'on rencontrera en se déplaçant : une chose sera près à condition qu'on puisse l'atteindre sans obstacle, même si elle est loin ; elle sera loin dans le cas contraire. Le temps compte dès lors plus que l'espace, puisqu'on a vaincu l'espace, du moins techniquement. On en vient à se demander si ce n'est pas la sagesse chinoise qui avait raison quand elle concluait qu'un kilomètre qui monte est plus long qu'un kilomètre qui descend.

III

Il faut que ces problèmes trouvent leur solution, car l'automobile est désormais indispensable au bon fonctionnement de nos sociétés modernes. Le nombre des voitures est fonction de la civilisation matérielle d'un pays, expressif également de son niveau de vie. D'après les dernières statistiques nous savons qu'il existe actuellement dans le monde 73 millions de voitures, avec une production de 9 à 10 millions d'unités par an. La répartition cependant est singulièrement inégale, et de ce fait fort instructive. Le continent américain contient 56 314 000 autos, soit 77 p. 100 de l'ensemble mondial ; et, dans ce chiffre, les seuls États-Unis figurent pour 51 426 000, soit 70 p. 100 du total mondial. L'Europe possède 12 375 000 autos, soit 17 p. 100 de l'ensemble. L'Océanie, 2 049 000, soit 2,6 p. 100. L'Afrique, 1 290 000, soit 1,8 p. 100. L'Asie, 1 121 000. soit 1,6 p. 100. Si l'on veut bien se rappeler que l'Amérique a seulement 309 millions d'habitants, l'Océanie 12 millions, l'Afrique 188 millions, mais l'Europe 524 millions et l'Asie 1 290 millions, on mesurera la différence de niveaux de vie que reflètent ces chiffres. Il y a aux États-Unis 1 auto par 3 habitants, en Europe 1 pour 43 habitants, en Océanie (Australie, Nouvelle-Zélande) 1 auto pour 6 habitants, en Afrique 1 auto pour 145 habitants, mais en Asie 1 auto pour 1 151 habitants.

Sous une autre forme, ces proportions sont confirmées par la consommation mondiale du pétrole, dans laquelle les États-Unis figurent pour 65 p. 100. En 1949 la consommation par tête d'habitants y atteint 2 000 litres, contre 400 en Angleterre, 380 en France et ... 9 litres aux Indes. On consomme autant d'essence aux États-Unis en un jour qu'en Europe en une semaine et en Asie en un mois. L'usage étendu de l'automobile est donc lié étroitement à la possibilité de se procurer du pétrole. Il faudrait ajouter le caoutchouc, sans oublier que les producteurs de caoutchouc naturel ne sont pas les consommateurs, sans oublier non plus que le synthétique tend de plus en plus à concurrencer, à supplanter la naturel. Mais en fin de compte les pays riches d'autos sont les pays bénéficiant d'une forte production métallurgique et mécanique, c'est-à-

dire les pays civilisés de l'Occident, et c'est dans ce sens qu'on peut dire que le développement automobile reflète le développement technique et économique de la civilisation occidentale toute entière.

C'est dans ces pays que s'est peu à peu constituée entre les modes de transport une répartition logique, sujette du reste à se modifier selon les temps et les progrès techniques. Au transport maritime revient normalement tout ce qui est lourd, encombrant, pas pressé et de prix relativement modeste. L'expérience des deux grands conflits internationaux du XXe siècle nous a enseigné qu'on ne gagne pas la guerre sans la mer et que les thalassocraties ont le dernier mot. Appartient par contre au chemin de fer tout ce qui, quoique éventuellement lourd, est pressé, relativement cher, sans être trop encombrant, et ceci quelle que soit la distance. L'avion peut revendiquer ce qui est relativement léger, cher et pressé, surtout dans les relations intercontinentales. L'auto par contre, irremplaçable pour le ramassage et la distribution, recueillera le transport des produits déjà individualisés qu'il s'agit de faire parvenir à tel ou tel endroit et ceci sans que le poids ou le prix apparaissent comme des facteurs essentiels. Il se fait de la sorte une répartition normale, en vertu d'une sorte d'équilibre, l'avion l'emportant au-dessus de mille kilomètres, et l'auto certainement au-dessous de trois cents, encore qu'en raison des progrès incessants de l'avion-cargo et du camion, ces chiffres soient sujets à revision, une revision qui tend à éliminer le chemin de fer des très grandes distances et, à l'extrême opposé, des petites ou même des moyennes. S'agissant des passagers, l'automobile ne connaît en effet plus de limites de distance et n'est guère plus arrêtée que par les frontières.

IV

En somme, le bienfait essentiel de l'auto, c'est qu'elle a développé merveilleusement la mobilité de l'homme, c'est-à-dire ses possibilités d'adaptation. De ce fait, pour l'individu, le choix des déplacements, celui des résidences a été rendu plus facile. Qu'importe, avec un bon moteur, d'aller vingt kilomètres plus loin, de demeurer vingt ou trente kilomètres plus loin? Contre les méfaits d'une civilisation trop organisée, trop standardisée, la voiture automobile permet au moins quelque fantaisie, quelque personnalité. C'est par là, dans un monde envahi par la standardisation, que l'auto figure comme un facteur de personnalité. Ce n'est pas à dire que chacun en use ainsi, mais du moins le pourrait-il.

Sur la route du progrès, la technique vient en tête victorieusement; l'organisation vient ensuite, avec de belles réalisations; la politique ne suit qu'avec peine, comme un Curiace alourdi. L'auto vient à son rang dans cette armée.

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française.

TÊTE-DE-TOILE

par Hervé Bazin

Le clairon, qui à Saint-Loup remplace le tocsin, sonnait, sonnait sur trois notes aiguës. Des attardés au sommeil lourd s'évadaient encore de leurs draps chauds, se glissaient sous les portes basses et se mettaient à courir, pieds nus dans ces bottes de caoutchouc qui tiennent maintenant lieu de sabots, la braguette mal boutonnée, la peau de mouton jetée par-dessus la chemise de nuit. Ils se hâtaient, pataugeant dans l'ombre et dans la boue intimement mélangées, vers cette clarté molle, insolite, qui faisait ressembler l'ouest à un levant et que minuit délayait dans la bruine, du côté de Chantagasse.

— C'est le troisième en deux mois! criait une voix.

— Qu'est-ce qui brûle, ce coup-ci? demandait une autre.

— La grange aux Binet! précisait un nouvelliste, inidentifiable, qui descendait la grande rue à contre-courant et qui précisa en s'enfonçant dans la nuit : Bertrand Tête-de-Toile est là. La part du feu est faite.

Les retardataires trottèrent un peu plus vite, déjà suants, déjà essoufflés, probablement inutiles, mais soucieux de faire au moins acte de présence. La solidarité millénaire des manieurs de paille devant le feu, ennemi commun, ils ne l'éprouvaient plus guère : Binet devait être assuré, n'est-ce pas? Mais on a son savoir-vivre, on sait qu'il faut être vu au feu comme à l'enterrement.

Pourtant, à cent mètres de Chantagasse, chacun ralentissait, considérait la ferme épargnée, les barges intactes et ces volutes pourpres, presque violets, que vomissaient encore les lucarnes de la grange. Petite affaire! Ç'avait été autre chose, chez les Daruelle, deux mois plus tôt, quand les flammes alimentées par trente tonnes de fourrage et de grain avaient rôti une vingtaine de bêtes, rasé les bâtiments et surpris dans sa mansarde la vieille Amélie, la grand-mère, dont on n'avait retrouvé que le dentier. Cet incendie-là, on le voyait de Saint-Dizier, il rivalisait de clarté avec les

lueurs lointaines et foudroyantes des hauts fourneaux, il parsemait la nuit de millions d'étoiles filantes qui menaçaient tous les fenils du hameau... Les retardataires s'approchaient de celui-ci, soulagés, un peu déçus. Un grand incendie, quand il ne brûle pas votre bien, c'est beau. C'est une date importante, dont la chaleur se prolonge longtemps dans les mémoires.

— Ça fait tout de même le troisième en deux mois, répéta quelqu'un. C'est trop.

Le feu avait dévoré le contenu de la grange, soufflé la plupart des tuiles et calciné les chevrons. Il cédait maintenant, faute d'aliment, ne parvenait plus à illuminer les alentours, n'expédiait plus que des paquets d'étincelles. Deux voisins avaient prêté leurs B-14 et la lueur crue des phares faisait ressembler la scène à un montage cinématographique sous des sunlights. La vapeur prenait le pas sur la fumée, dispersant une odeur d'orge grillée, de braise mouillée. La petite moto-pompe communale ronronnait sagement, avec un calme de machine à battre, et se contentait de protéger la ferme et les écuries, de noyer les cendres. Toute l'eau de la mare y passait, aspirée avec sa vase et sa canetille.

— On l'a eu, Bertrand, on l'a eu! cria l'épicier Ralingue, capitaine des pompiers, qui avait trouvé le temps d'enfiler son uniforme du 14 juillet et de la Sainte-Barbe — sans oublier la médaille — et commandait les manœuvres, très digne, très important, rutilant de cuivre et bien décidé à ne pas se mouiller un ongle.

Bertrand ne répondit pas. Il se tenait à califourchon sur le pignon commun de la grange et de l'étable, là où sa hache avait coupé la poutre pour faire la part du feu, l'écraser sous une avalanche de tuiles et l'empêcher de se propager par les combles. Il ne portait qu'un bleu de chauffe et, bien entendu, ce fameux passe-montagne de toile grise qui lui valait son surnom et lui enveloppait toute la tête (depuis ce coup de lance-flammes, reçu en 1940 et qui lui avait grillé toute la peau du crâne). Un buisson de poil roussi jaillissait de sa veste entrouverte et il tenait contre son ventre, avec une énorme inélégance de manneken-pis, la lance municipale emmanchée au bout d'un long tuyau, fort peu étanche, qui gargouillait, qui crachouillait par maigres rafales un reste d'eau sale. Soudain, l'eau manqua tout à fait ; la lance se mit à roter de l'air, impuissante et ridicule.

— La crépine est bouchée! Ça ne fait rien, décréta Ralingue. Tu peux descendre. C'est fini.

Les dernières fumerolles venaient de disparaître. La grange n'offrait plus que le spectacle classique de poutres noircies, de ferraille tordue, de sacs à demi consumés, de betteraves à moitié cuites, marinant dans une bouillie charbonneuse. Le clairon s'était tu. Les propriétaires des guimbardes, craignant pour leurs accus, éteignirent leurs phares. La nuit devint très noire, épaisse comme un rideau, à peine trouée par quelques étoiles anémiques, quelques points rouges de gauloises et par

la vieille lampe-tempête de Binet qui allait d'un coin à l'autre, soucieux d'empêcher certains sauveteurs d'empoigner sa volaille. Les gendarmes, tardivement arrivés, remirent au lendemain leurs constatations. Le fils calmait les bêtes hâtivement poussées dans le verger aux premières minutes du sinistre. Pompiers et voisins refluaient vers la grande salle, où la fermière, bougonne, mais sacrifiant aux usages, remplissait mécaniquement des files de petits verres en reniflant ses lamentations.

— Mes betteraves! Et mon toit! Et mon coupe-racines, qu'on a oublié dans l'appentis!

— Criez pas trop, la mère, fit Ralingue après avoir sifflé son verre de marc. Vous dormiez tous comme des loirs. Vous avez eu de la chance de n'y perdre qu'une grange. Sans Bertrand, toute la baraque y passait.

Toutes les têtes se tournèrent vers le héros du jour, immobile, planté devant la cuisinière où rougeoyaient encore quelques tisons, qu'il regardait avec hostilité.

— Tu ne prends rien, Bertrand? dit la Binet.

Bertrand secoua son crâne de toile.

— S'il y avait moins d'ivrognes, grogna-t-il, il y aurait moins d'incendies.

— C'est pourtant vrai! assura un gendarme, bien campé sur ses bottes et sur ses convictions.

— Heu, fit Célestin Carré, le maire, un petit chafouin frileux qui tenait l'unique café du bourg et était son meilleur client.

Son nez jaillit du col relevé de sa canadienne et sa main grêle sortit de sa poche pour tendre un paquet de gauloises. Bertrand le devança.

— Tu sais bien, Célestin, que je ne fume pas. Si les fumeurs étaient plus prudents...

— Heu, fit de nouveau le maire, dont le débit s'ornait aussi d'une belle carotte lumineuse et qui se flattait à la Régie d'avoir doublé la vente du gris dans son secteur.

Son paquet de gauloises circula. Célestin prit la dernière et se la glissa dans l'extrême coin de la bouche. Puis à grands coups de pouce rageurs il s'acharna sur son briquet en murmurant aigrement :

— Faut avouer qu'on brûle beaucoup, ces temps-ci... Beaucoup trop. Mais les ivrognes et les fumeurs ont bon dos. Moi, je commence à croire à la malveillance. La gendarmerie aura l'œil. Quant à toi, il n'y a pas à dire, chaque fois, tu nous donnes un sacré coup de main. Je te proposerai pour la médaille. Je sais bien que tu as un vieux compte à régler avec le feu...

— Je te crois! fit Bertrand, d'une voix stridente.

Il s'était retourné tout d'une pièce et d'un geste brusque venait d'arracher son passe-montagne, montrant à tous son crâne horrible, rouge et lisse par endroits comme un cul-de-singe, strié ailleurs de longues cicatrices blanchâtres ou parsemé de plaques grumeleuses, de boursouflures violacées. On distinguait à peine les oreilles, réduites à deux trous,

à deux cratères aux bords déchiquetés. Aucun cheveu ne subsistait : cette calvitie de cauchemar allait buter sur la barre des sourcils, partiellement conservés et à l'abri desquels survivaient — singulier contraste — deux prunelles d'un bleu exquis, noyées dans le regard comme des boules de lessive dans une eau trouble.

— Ça ne fait rien, acheva le maire, gêné. C'est bien ce que tu fais là.

— Tu crois? répéta Tête-de-Toile et sa voix, cette fois, prit une curieuse, une profonde inflexion.

Il hésita une seconde, considéra le maire qui venait d'allumer sa cigarette et restait songeur, le briquet encore enflammé au bout des doigts. Puis son souffle partit comme une balle, coucha la petite flamme jaune, l'emporta, l'anéantit. « Bonsoir! » cria-t-il aussitôt, en poussant le portillon. Et il s'enfonça dans la nuit.

La bruine avait cessé, le temps s'était découvert, la lune courait derrière les nuages. Ralingue, rentrant chez lui peu après, put distinguer une forme confuse qui le devançait et s'arrêtait sur le bord du chemin, tous les vingt ou trente mètres. C'était Bertrand qui, machinalement, écrasait les vers luisants, épars dans l'herbe. Il le rattrapa.

— Ni les vers luisants ni les feux follets ne peuvent mettre le feu, assura-t-il. Ce sont des contes de bonne femme qui prétendent le contraire...

Comme il achevait sa phrase, trois ou quatre notes rauques déchirèrent la nuit. Des couacs furieux sonnèrent une nouvelle alerte.

— Le clairon. Le feu reprend à Chantagasse!

— Non, dit Bertrand. Ça vient du côté des Roches-Rouges. Ce doit être le manoir qui brûle. Pas de doute, cette fois : il y a un salopard dans la commune. Ah, malheur! La pompe est encore à la ferme, les tuyaux ne sont même pas enroulés sur le dévidoir! J'y cours...

Il galopait déjà sur de longues jambes élastiques. Un trousseau de clefs, en cadence, tintait dans sa poche. Et Ralingue, le suivant avec peine, poussant, roulant derrière lui son gros ventre où brimbalait la médaille, l'entendait grommeler :

— Un salopard! On le trouvera! On le flambera à son tour, on le rôtira comme un cochon!

***

Le second sinistre de la nuit détruisit tout : le manoir des Roches-Rouges, ses communs, la fermette annexe et même la maison de garde, bâtie à plus de cent mètres. Le feu avait pris, simultanément, en cinq endroits différents. La démonstration était faite, la malveillance ne faisait plus aucun doute.

Tête-de-Toile s'était dépensé sans compter. Mais en pure perte. La plupart des sauveteurs, éreintés, dormaient dans leurs lits de plume. Il avait fallu perdre un temps considérable à récupérer la pompe, à remettre les tuyaux en état, à trouver de l'essence pour le moteur. Pour comble de

malchance le manoir n'avait pas de puits, mais était alimenté en eau par une conduite que l'incendiaire, prévoyant tout, avait coupée. Faute d'eau, les escouades et le matériel de secours expédié par les communes voisines n'avaient pu qu'encombrer les lieux et quand la citerne de la sous-préfecture était arrivée au manoir, au petit jour, une ondée ironique en noyait les cendres.

La nouvelle se répandit le lendemain dans la vallée, jetant la panique et la consternation. Toute la journée on entendit pétarader les motos de la gendarmerie qui sillonnaient les routes, ramassant tous les chemineaux, interrogeant avec une candeur féroce les valets renvoyés, les hurluberlus notoires, les romanichels et les habitués de leur chambre forte, pour la plupart de paisibles ivrognes qui y cuvaient régulièrement le vin des samedis soirs. Les paysans décrochaient leur fusil, bien décidés lors des prochaines nuits à sauter sur leurs pieds aux premiers abois, au premier craquement suspect. Le Conseil municipal siégea pendant quatre heures d'affilée, sous la pression de l'opinion publique représentée par deux douzaines de commères affolées qui hurlaient sous les fenêtres de la mairie : « Nous ne sommes pas défendus! Célestin nous laissera tous griller! » Enfin, malgré le maire qui défendait âprement son budget et sur la proposition de Ralingue, qui était aussi adjoint et soignait sa popularité, les conseillers votèrent l'achat d'une nouvelle moto-pompe, plus puissante, ressuscitèrent un ruineux projet de château d'eau qui sommeillait depuis huit ans dans un dossier, offrirent une prime de 50 000 francs à toute personne qui dénoncerait l'incendiaire. Lancé, débordant, Célestin Ralingue fit encore approuver la création d'une sorte de garde civique, composée de volontaires et chargée de veiller à la sécurité du village. Si la chose avait été dans les attributions du Conseil, il eût fait proclamer l'état de siège.

Ces mesures calmèrent l'opinion, qui se dispersa, pour aller éplucher ses patates. Mais elle n'écartait guère le danger. Tout fumant, flanqué de l'instituteur Calivelle, Ralingue se précipita dès la fin de la séance chez Bertrand Tête-de-Toile. Lui seul pouvait organiser la « garde ».

L'instituteur et l'épicier trouvèrent leur homme penché sur les polices des récents sinistrés. Dans la lutte contre le feu, Bertrand cumulait. Lieutenant des pompiers, il était encore agent local de la Séquanaise. Il représentait aussi deux firmes spécialisées dans les ignifuges, les extincteurs et le matériel de protection. Enfin il était le secrétaire — et l'unique adhérent — de la Ligue des Prudents et chargé comme tel de fulminer contre les campeurs, les jouets en celluloïd, les installations électriques volantes, en fil souple, interdites par l'Électricité de France.

— Pas drôle, grogna-t-il en apercevant les deux hommes. Ces histoires-là coûtent cher à la compagnie!

— Évidemment, soupira Ralingue. Mais ça incite les gens à s'assurer.

Ce disant, il considérait la pièce. Il la connaissait bien, mais elle l'étonnait toujours. Ni papier ni boiseries. Rien que de la chaux. Une

installation électrique modèle, sous tube. Des meubles métalliques. Seul élément combustible : une cinquantaine de livres, rangés toutefois sur des rayons faits de plaques d'amiante. Les titres de ces ouvrages proclamaient du reste l'unique préoccupation de leur propriétaire. On y trouvait pêle-mêle : *la Lutte contre le Feu, Manuel du Fumiste, Manuel du Pompier, les Pyrogènes, Petit Traité de Pyrométrie, les Falariques, la Théorie plutoniste, du Feu grégeois à la Bombe au Phosphore, les Supplices du Feu, Arts du Feu, Dieux du Feu (Vulcain, Svarojicht, Agni, Chen-noug, Nina), Corps réfractaires, Calories et Frigories, les Lampes de Sécurité, les Légendes de la Salamandre, Il Fuoco,* de Gabriele d'Annunzio, *le Feu,* de Barbusse, et même *la Rôtisserie de la Reine Pédauque,* sans doute pour prévenir les folies d'un nouveau Monsieur d'Astarac...

— Vous avez là une bibliothèque spécialisée, murmura l'instituteur avec une certaine déférence.

— Je connais mon affaire, répondit brièvement Bertrand. Tous les problèmes du feu...

— Et dire que le feu n'est qu'un mot, reprit l'instituteur, qui ne détestait pas étaler sa culture. Dire que le feu n'est qu'une apparence, une réaction chimique, une simple intensification du mouvement brownien des molécules... Le feu et Dieu se ressemblent. Ils sont partout et nulle part. On ne peut se passer d'eux et ils n'existent pas.

Tête-de-Toile sursauta.

— Hein, dit-il, que me chantez-vous là? Le feu n'existe pas! On voit que vous n'avez jamais eu affaire à lui. Si vous aviez comme moi...

Déjà, il touchait son passe-montagne. Ralingue intervint.

— Parlons de choses sérieuses, dit-il. Tu sais ce qu'il en est, Bertrand. La gendarmerie est sur les dents et ne trouve rien. Les gens gueulent. Ils ont une trouille abominable. Le conseil vient de voter l'achat d'une moto-pompe à grand rendement, capable d'inonder le sommet du clocher...

Bertrand l'interrompit :

— Si vous n'achetez pas aussi une rivière, ce ne sera guère autre chose qu'une belle mécanique peinte en rouge pour défiler le 14 juillet.

— Il est question d'un château d'eau. Mais c'est un travail de longue haleine. Pour l'immédiat, nous levons des volontaires qui feront des rondes toutes les nuits. Bien entendu il n'y a que toi qui sois capable de les commander.

— Pendant que tu seras au chaud. Je vois ça d'ici. On va me donner trois ou quatre endormis, qui veilleront sur le bourg en sirotant le marc de Célestin.

— Tu refuses?

— J'accepte. Mais je te prie de croire que je vais les faire trotter, tes zèbres!... Excusez-moi de ne rien vous offrir. Vous connaissez mes principes.

Il se levait déjà, à peine poli, écourtant l'entretien. « Décidément, ce

type est un ours, pensa l'épicier. Mais c'est un ours utile. Il faut le prendre comme il est. » Du mieux qu'il put, il tourna deux phrases pour exprimer la gratitude municipale. L'instituteur fit chorus et, passant devant la cheminée pour gagner la porte, remarqua aimablement :

— Vous avez là de beaux chandeliers anciens.

Ralingue leur jeta un coup d'œil indifférent : les « antiquailleries » ne l'intéressaient pas. Il remarqua seulement les bougies, qui n'étaient pas blanches, mais brunes et de toute évidence fabriquées sur place, à la mode ancienne, avec la cire du rucher. Il ne se souvenait pas d'en avoir vu de semblables.

***

Cinq semaines passèrent, pendant lesquelles aucun nouveau sinistre ne se déclara. Après avoir bafouillé, recensé tous les suspects, ranimé par sa curiosité quelques vieilles haines, épluché d'honorables brouilles, spéculé sur les moindres menaces, les coups de gueule imprudents, les opinions politiques et même les vieux délits de chasse à la lanterne, la gendarmerie avait finalement arrêté et questionnait fortement un pauvre bougre surpris en rase campagne en train de faire cuire trois œufs volés, dans une vieille boîte de conserve. Il protestait, assez mollement il est vrai, car l'hiver approchait et quelques jours passés au chaud lui semblaient une aubaine. L'opinion, qui n'aime pas les longues alertes et ne dédaigne pas les boucs émissaires, se rassurait peu à peu. Très vite, les rondes nocturnes, dont Tête-de-Toile faisait des marches forcées, lassèrent les volontaires qui se mirent à déserter. De huit, ils tombèrent à six. Le premier dimanche d'Avent, Bertrand n'en commandait plus que trois. Il ne lui en restait qu'un pour la Saint-Nicaise. La veille de Noël, il se retrouva seul.

— Et pourtant, clamait-il à tous les échos, s'il y a un moment dangereux à passer, c'est bien celui des fêtes! Le salopard pourrait bien vous faire réveillonner aux flambeaux.

Il n'avait que trop raison. Le salopard n'attendit même pas la fin de la messe de minuit. Les dindes commençaient à peine à rôtir sur les broches antiques ou dans les fours à butane, les dernières dévotes s'engouffraient sous le porche de l'Église, le sacristain venait d'allumer la première bougie du grand lustre et la flamme courait de fil en fil vers les vingt autres... quand une voix tonnante fit frémir les vitraux :

— Tous les hommes dehors! Ça brûle vers Blancmesnil!

Le sanctuaire se vida en un clin d'œil. Une foule endimanchée tourbillonna sur la place du marché, puis se lança une fois de plus dans la grande rue, la remonta au galop, se rua vers la lueur, comme les mages vers l'Étoile. Quelques-uns, qui avaient du sang-froid ou de solides habitudes d'économie, pensèrent à se changer. Ralingue, notamment, qui ne pouvait commander sans uniforme et sans médaille. Les autres restèrent comme ils étaient, au désespoir des ménagères qui, demeurées à l'église

pour la plupart, multipliaient les signes de croix en songeant : « Quelle misère! Mon homme va me gâcher ses beaux habits. » Comme toujours, Bertrand avait pris la direction effective des opérations, sorti lui-même la nouvelle moto-pompe, reçue de l'avant-veille et dont il expliquait le maniement en « montant au feu », comme un général de fortune à des recrues trop fraîches.

L'émoi se calma un peu quand on arriva sur place. Il s'agissait des quatre grandes meules de gerbes édifiées un peu à l'écart par la Coopérative et qui n'avaient pas encore été battues. La perte était lourde, mais collective — ce qui est toujours moins sensible. Les quatre meules avaient dû être allumées en même temps. Il ne pouvait être question de les éteindre, mais de limiter les dégâts en luttant contre l'envol des fétus enflammés qui se dispersaient dans toutes les directions. Encore une fois, il n'y avait pas d'eau à proximité, sauf une mare, dont il fallut d'abord casser la glace. Les manœuvres s'exécutèrent avec difficulté, les pompiers n'étant pas familiarisés avec leur nouveau matériel. Bertrand, cramponné à sa lance, criait des consignes et sa voix dominait le crépitement des flammes :

— Ce qu'il nous faudrait, dans ce bled, c'est un pulvérisateur à mousse! Ou des grenades extinctrices!

Tout à coup ses cris devinrent des rugissements.

— Regardez par là, hurla-t-il, regardez la lueur!

Au même instant, une série d'explosions sourdes retentirent vers le centre du village. Une sorte de fusée s'éleva toute droite, illuminant le clocher, puis se fragmenta, s'épanouit, comme la pièce maîtresse d'un feu d'artifice.

— Nous sommes roulés, dit froidement Ralingue, qui venait d'arriver, calme et rutilant. Nous sommes bien roulés. Il nous a attirés ici pour mieux travailler ailleurs.

— Il a fait sauter la mairie.

— Non, le dépôt de butagaz!

— Non, la distillerie!

— La Coopé! La Coopé!

Les exclamations les plus saugrenues s'entrecroisaient. Bertrand, lui, ne criait plus. Il faisait front, lançait des ordres brefs.

— On file. On verra sur place. Les meules sont foutues. Laissons-les. Arrêtez le moteur. Au dévidoir! Rembobinez!

Comme l'avait sans doute espéré le criminel, ces manœuvres prirent du temps. La cohue des sauveteurs, qui redescendaient la grande-rue, se heurta à une autre cohue, presque entièrement composée de femmes et d'enfants qui vociféraient :

— Qu'est-ce que vous foutez là-haut? Le garage brûle! On a mis le feu dans la réserve aux bidons.

— Joli, fit Ralingue. Nous sommes jolis! L'eau va étaler l'huile. Et ça, dans le plus vieux pâté de maisons, serré comme une couvée de

poulets et bâti sur croisillons de bois. Tout le quartier va y passer. Faut l'évacuer.

Facile à dire! Presque impossible à réaliser. La pagaïe était indescriptible. Chacun pour soi. Les gens couraient dans tous les sens, lançaient dans la rue des meubles, des matelas, des ballots, des cages à serins. Croyant bien faire, mais agissant en ordre dispersé, par petits groupes irresponsables ou même individuellement, ils se bousculaient, s'encombraient, se jetaient dans les jambes des uns des autres. Quatre voitures et un tracteur, poussés dehors, barraient la chaussée, que jonchaient les milliers d'éclats de la verrière, soufflée par l'explosion des fûts de gasoil. La moto-pompe eut toutes les peines du monde à se frayer un passage. Une fois mise en place — sur l'ordre de Ralingue — dans l'étroit passage qui faisait communiquer la rue et la cour intérieure du garage, elle dut battre en retraite devant un ruisseau de goudron qui s'échappait de trois gonnes crevées et s'avançait comme une coulée de lave, en dégageant d'épaisses, d'irrespirables fumées brunes. Au-dessus de cette agitation vaine et désespérée, le brasier poussait sa torche, avec une puissance de volcan.

— Du sable! amenez du sable! piaillait le maire.

— Dégagez, dégagez! répétait Ralingue d'une voix maigrelette.

— Dégagez vous-même! hurla Bertrand, le poussant aux épaules et reprenant le contrôle des opérations.

Il fit ranger la pompe un peu plus loin, à l'angle du pâté de maisons, à l'abri du vent qui couchait les flammes vers l'est. L'échelle dépliée, il empoigna la lance et se mit à grimper.

— Tu es fou, protesta Ralingue. Tu ne tiendras pas là-haut. Tu seras grillé en cinq minutes.

— Téléphonez partout, dit posément Tête-de-Toile en continuant de monter. Aux communes voisines. A la sous-préfecture. A la préfecture. Videz les maisons. Bottez le cul des curieux. Faites le cordon autour du pâté. Abattez la remise d'Arthur, si vous pouvez. Le feu y court. Il faut l'empêcher de traverser la ruelle... Allez-y, donnez-moi la flotte!

La première giclée fut pour lui. Il s'arrosa de la tête aux pieds avant de grimper les derniers échelons. Puis sa silhouette noire se détacha, burinée sur une plaque d'or rouge. A plein débit — et pourtant pratiquement impuissant — le jet se mit à fouiller les racines ardentes d'une irrésistible végétation de flammes, qui sortait de partout, tordait, secouait, enlaçait ses branches éclatantes, à peine tranchées, aussitôt reformées. Impassible, déjà fumant, Bertrand fauchait, fauchait, de droite à gauche, de gauche à droite. Un instant, le brasier se divisa, se laissa couper en deux flots de topaze séparés par une zone plus sombre, couleur de poix. Bertrand redescendit trois échelons, à moitié cuit. Mais la terrible fertilité de la flamme l'emporta. Une seconde explosion détruisit la moitié des toits. Une nappe de feu nouveau s'avança vers lui. Il descendit encore deux échelons... De l'autre côté de la rue, l'ancienne

pompe, remise en batterie, crachotait ce qu'elle pouvait, imbibait les façades et les toits voisins pour circonscrire le fléau. Ailleurs, deux chaînes de seaux expédiaient toutes les demi-minutes leurs dix litres d'eau... aussi ridicules et inutiles que dix larmes dans l'enfer. Des communes voisines, où l'on réveillonnait allègrement, les secours n'arrivaient pas. Le pâté de maisons était condamné. Bertrand se laissa glisser à terre.

— La part du feu, dit-il. Il n'y a plus qu'à lui donner sa part. Le moins possible. On doit sauver les maisons du coin.

Cramoisi, roussi, enduit d'une sueur visqueuse où s'était délayée une poussière charbonneuse, il était affreux à voir. Déjà il empoignait une hâche, faisait déplacer l'échelle.

— Chapeau! Quel type! dit tout haut Ralingue.

Mais comme des clameurs sortaient de la foule qui s'était reformée et resserrée, malgré les ordres, il ajouta aussitôt :

— Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il encore?

Un homme s'avançait, qu'il reconnut aussitôt : Botraux, le fermier du Magnon. Botraux criait :

— Méfiez-vous tous! On a essayé de mettre le feu chez moi.

— Si on a seulement essayé, répondit le capitaine en haussant les épaules, il n'y a pas grand mal. On verra ça demain.

Mais l'autre insistait, s'avançait, un curieux objet dans la main.

— Un miracle, braillait-il, que je sois passé dans ma grange. Regarde-moi ça : une bougie fichée dans une éponge imbibée de pétrole. Le tout posé sur ma paille. La bougie était aux trois quarts consumée. Dans une demi-heure la paille flambait...

— Mais alors, fit Ralingue, c'est un vrai système à retardement. Donc le type cherchait un alibi. Donc...

— Donc, il est parmi nous! conclut une voix coupante. Quel meilleur alibi que d'être au feu, cette nuit? Ah! le salopard!...

Ralingue leva les yeux. Bertrand était devant lui, sa hache sur l'épaule, menaçant. Puis soudain il lui tourna le dos en murmurant : « Tant pis! Le feu n'attend pas! On verra ça demain, comme tu dis » et il s'éloigna lentement, disparut dans un tourbillon de fumée, tandis que Ralingue bredouillait :

— La bougie! La bougie! Montrez-moi la bougie...

Et quand il l'eut dans la main :

— Ah! nom de Dieu! Mais ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible!

— Que fait-on? lui demandaient ses hommes.

Ralingue ne répondit pas. Il retournait la bougie dans ses doigts. Une bougie de cire brune, comme dans les temps. Il hésitait. Il s'épongeait. Il répétait :

— Ce n'est pas possible.

Et soudain, Bertrand reparut. Il n'avait plus sa hache. Il grondait :

— Ce n'est pas possible en effet. On ne peut plus faire la part. Les toits vont s'abattre. On ne peut que les noyer. Je remonte. Redonnez-moi la lance! Pompez!

Il s'élança, juste au moment où Ralingue se décidait à croire à « l'impossible » :

— Arrêtez-le! Arrêtez-le! C'est lui. C'est Bertrand. C'est Bertrand, l'incendiaire!

Mais Tête-de-Toile était déjà en haut de l'échelle et, profitant de la stupeur générale, sautait sur le pignon, puis se retournait, la lance en main, la braquait sur la foule en proclamant d'une voix forte, étrangement calme.

— Le baptême du feu, messieurs-dames!

***

Ralingue bondit, oubliant son précieux uniforme. Trop tard. L'atmosphère s'embrasa. Une pluie de diamant fondu tomba du ciel. Là-haut, sur le toit, un Dieu fou maniait une sorte de lance-flammes, arrosait de feu, consciencieusement, d'un grand geste circulaire, les maisons d'en face jusqu'alors épargnées et ses concitoyens qui détalaient en poussant d'effroyables clameurs. Il eut même la condescendance de s'expliquer :

— Ce n'est que de l'essence, messieurs-dames. La crépine est dans la citerne. Je viens de l'y jeter.

Ralingue, le premier, l'avait compris. Dieu merci, ça ne pouvait pas durer longtemps. Le tuyau s'enflamma, se transforma en un serpent fulgurant. Une seconde plus tard, la moto-pompe brûlait, les maisons d'en face brûlaient. Tout brûlait. Il n'y avait plus rien à tenter, rien à espérer. Personne ne songeait plus à se défendre. Dieu sait où s'arrêterait le sinistre! Là-haut, réfugié sur un pignon, apparemment incombustible, Bertrand faisait son petit Néron, se moquait des villageois qui reformaient — à grande distance — un cercle de terreur et de malédiction.

— C'est le cas de le dire, vous n'y avez vu que du feu!

— Une carabine! Qu'on l'abatte! gémit le maire, tapi derrière un tas de pierres.

— A quoi bon! Il a choisi l'autodafé! répondit Ralingue, haineux.

L'autre moitié du toit s'effondra, libérant une vague rouge qui atteignit Bertrand. On le vit se contracter, se recroqueviller, porter les mains à sa tête. Il lança une dernière bravade :

— Je rejoins feu mon père!...

Puis n'y tenant plus, il sauta. Presque aussitôt un pan de mur s'abattit à l'endroit où il venait de disparaître. Une immense gerbe d'étincelles jaillit du foyer, s'enfonça au plus profond de la nuit, comme si elles voulaient rejoindre les étoiles, ces autres étincelles, qui ne s'éteignent jamais et vont foutre le feu à l'infini.

HERVÉ BAZIN

POÈMES

par Louise de Vilmorin

Louise de Vilmorin, qui a publié dans cette revue Madame de, *des essais et maints poèmes, a repris, avec le sourire de ceux qui peuvent se jouer des obstacles par eux cherchés — les savantes recherches de nos poètes de la Renaissance. On trouvera ici dans une atmosphère d'authentique poésie les jeux les plus divers depuis la transcription d'un poème en lettres jusqu'aux palindromes, en passant par les strophes composées avec des notes.*

C'EST DES CHATS L'HEURE[1]

Mai chante encore et parle au tonnerre.
Les grelots des août tardent
Las, danse et chants voilés tremblent
Ô quelle âme en son aile évente,
Ô folie,
L'étoile d'aide aux mages?

Cédez chaleur!

Méchant en Corée par l'automne, erre
L'aigre lot des outardes.
Là, dans ces champs vois les trembles.
Au quai l'amant sonne et, laid, vante
Aux faux lits
Les toiles des dommages

C'est des chats l'heure.

1. Poème olorime. La seconde strophe reproduit musicalement la première.

L'ALPHABET DES AVEUX

Abbaye, Abbaye,
J'ai assez cédé, aimé, obéi
Et double vécu et rêvé et fui.

Ogive et émaux et miel et mer
Abbaye, Abbaye,
Hélène aima et fit grecs et la chair et l'été

J'ai assez aidé et fêté
Et les baisers d'hier
Et les ruelles d'été
Elégies éphémères
Au doux bleu végété

Abbaye, abbaye,
J'ai été au pays des héros,
Eve et des déesses y errent :
Et l'effigie des haines y est liée aux déités,
Et les fées huées et fixées au gibet des aides
Et l'épée des héros y gisait démodée!

Et là, et lassée
Abbaye, abbaye
Au doux bleu végété
Des pays, des héros, des baisers d'hier,
J'ai cassé et ma chaîne
Et ma cage et j'ai été achever
Et suaire
et
Ave

L'ALPHABET DES AVEUX

ABI, ABI
G AC CD MÉ OBI
É WQ RÉV FUI

OJV MO MIL MR
ABI, ABI
LN MA FY LHR LÉT

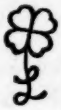
G AC ZÉ FÉT
LÉ BZ IR
L RUL DT
LÉJ FMR
OWGT

ABI, ABI
G ÉT O PI D RO
ÉV D DS IR
L FIJ D NE ILIÉ O DIT
LFÉ UÉ FXÉ OJBDZ
LÉP D RO I JZ MOD

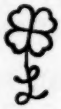
LA LAC
ABI, ABI
O WGT
D PI DRO D BZ IR
G KC MHN
MA KGG ÉT HEV
SUR
É
AV.

OLORIMES [1]

Étonnamment monotone et lasse
Est ton âme en mon automne, hélas!



Elle sort là-bas des menthes
La belle Eve à l'âme hantée,
Et le sort l'abat démente
L'abbé laid va lamenter.



AUTANT DESCENDRE

— Autant descendre
Maîtresse
Au temps des cendres.
Mais tresse,
Sensible,
Les roseaux livides
Des mois.
Sans cible
L'éros au lit vide
D'émoi
Ah! tendre t'aid'ra,
Maîtresse,
A tendre tes draps
— Maître
Est-ce décent?
— Descends.

1. Toutes les syllabes, dans chacun des vers de ces distiques, sont identiques.

LA FILLE EN SAIT

L'âme est moirée par mille émois sans torts,
La mémoire est parmi les mois Centaure.

Lit, monde et moi
La vie d'ans vit

Parmi le genêt au cent ors
Lys en cieux
Hélà! fiancée! file et cours, toi, sept ans!
Roseau d'opale, il en est temps!
Hélà! fiancée élancée,
Au beau cou élancé,
Centaure est là;
Sang d'or!

L'immonde émoi
L'avide envie
Par mille jeux naît au Centaure
Licencieux.
Et la fille en ses filets courtois s'étend
Rose au dos pâle, île en étang.
Et la fille en sait, elle en sait
Oh! beaucoup, elle en sait,
Sans tort, et lasse
En dort.

A CORDOUE

Accords doux
Décors d'août
C'est tôt beys zélés
A Cordoue.

Lâchant son silence
La chanson s'y lance :

« Cette eau baise, ailée,
A Cordoue,
Sept obèses et les
Accords d'août
Des corps doux.

Et le vent
Oscille en silence
Élevant,
Oh! si lent, six lances.

A Cordoue,
Bais et laids,
Beys zélés, maintenant,
Baisez les mains tenant
Baies et lait :
Accord doux.

S'EN VA L'HEURE

Au long des mois
Par la Savoie
Six reines, alors riant,
Paraissaient.
L'une saoule et nue et tard, osa ces mots :
« S'en va l'heure,
Oh! l'onde et moi »,
Parle sa voix,
« Sirènes à l'Orient
Paressaient
Lune sous les nuées, ta rose a ses maux
Sans valeur! »

PALINDROMES [1]

Lune de ma dame d'été
Été de ma dame de nul

— L'ami naturel?
— Le rut animal

Eh! ça va la vache?

Ému ce drôle de Lord écume

Un écho, un été retenu, oh! ce nu!

En ma dame Eve, rêvée m'a damné

Suce ses écus.

1. Vers qui peuvent être lus dans les deux sens.

SIMPLE POÈME

L'ŒIL ET L'ŒILLET

L'œillet grenat et l'œillet mauve,
Dans la chambre des jours heureux
De leur parfum font une alcôve
Pour mon amour dont l'œil est bleu.

L'œillet grenat et l'œillet rose
A l'heure où le baiser se prend,
Parfument la main que je pose
Sur mon amour dont l'œil est grand.

Si de mon amour l'œil est triste,
L'œillet mauve et l'œillet grenat
En leur parfum, qui tant insiste,

Raniment l'heure qui sonna
Et le geste qui vient se rendre
A mon amour dont l'œil est tendre.

MUSIQUE

FADO

L'ami docile a mis là,
Fade au sol ciré la sole
Ah! si facile à dorer

Récit d'eau
Récit las
Fado!
L'âme, île amie,
S'y mire effarée.

L'art est docile à l'ami :
La sole adorée dort et
L'ami l'a cirée, dorée.

Récit d'eau
Récit las
Fado!
L'âme, île amie,
S'y mire effarée.

Cire et fade au sol ciré,
L'adoré, dos raide aussi,
L'ami dort hélas! ici.

Récit d'eau
Récit las
Fado!
L'âme, île amie,
S'y mire effarée.

CALLIGRAMMES

CARAMBA !

Caramba! Trépas! Leçon! Marie est en larmes!
Aux larmes ce couteau l'aide,
(Tu perds ce vain chœur épars)

Car en bas, très pâle son mari étend l'arme
(Oh! l'arme secoue Tolède!)
Tue, perce vingt cœurs et part.

A BON CHATEAU, BON RATEAU

A bon château, bon rateau
Fait un tapis ras tissé.
Ce sera demain Dimanche.
Tout en récitant l'Ave
Le rateau sourit aux anges
Mais on ne l'a pas lavé
Et ses dents ne sont pas blanches.

Comme il se doit

Un amant, cela ment,
Une amante se lamente

Ménages marins

Là les pères vont en mer
Là les mères vont en paire

Expérience

Que la lumière soit! Et la lumière déçoit

A Gaston Gallimard

Je méditerai,
Tu m'éditeras

Hélas !

Je t'enlacerai
Tu t'en lasseras

ALLEMAGNE ORIENTALE

par Pierre de Boisdeffre

L'Allemagne orientale ressemble à ces mauvais lieux où l'on entre plus facilement qu'on n'en sort. Et pourtant, l'expérience nous montre qu'on la quitte plus volontiers qu'on n'y reste. Ce paradoxe explique toute la psychologie de l'Allemand de l'Est. Le plus facile pour pénétrer en Allemagne orientale (dans le jargon politique actuel : D.D.R., République *démocratique* allemande) est encore de passer par Berlin : il vous suffit (théoriquement) de prendre un billet dans une Ost-Bannhof pour Dresde, Weimar ou Magdebourg. Si vous parlez bien l'allemand, si votre mise et vos manières n'attirent pas l'attention sur vous, vous pouvez faire un périple complet sans encombre : des correspondants de presse, las d'attendre les laissez-passer officiels, usent de cette méthode. Dans ce cas, il est préférable d'avoir des amis en zone Est, et, si possible, en haut lieu : arrêté, vous pouvez aussi bien être libéré sans histoire que mettre des mois à revenir. Homme d'affaires, vous pouvez solliciter un permis spécial qui vous vaudra toutes les attentions, vous permettra de loger dans de somptueux hôtels, de vous approvisionner dans les H.O. (*Handel-Organisation*, magasins communautaires), et, au besoin, d'emprunter les voitures officielles.

BERLIN, VILLE FANTOME

Arrêtons-nous un instant devant la *Postdamer Platz* où commence le secteur soviétique. Imaginons qu'une bombe atomique soit tombée sur la place de la Concorde (Berlin, de janvier 1943 à avril 1945, a reçu l'équivalent de 2,7 bombes atomiques du type Hiroshima). Nous découvririons donc des Tuileries sans arbres (le *Tiergarten*), un Louvre rasé et remplacé par une place en béton (la nouvelle *Marx-Engels Platz* sur l'emplacement d'un Palais détruit), un Carrousel découronné de son quadrige (la *Brandenburger Tor* démantelée), des Champs-Élysées sans voitures, sans terrasses et sans cafés (*Unter den Linden* n'est plus qu'une allée de ruines). Aucun monument n'a échappé à la catastrophe, le

Reichstag est incendié, la coupole de la cathédrale a éclaté et une superficie égale à celle comprise entre Saint-Augustin, l'Étoile, les Invalides et la place Vendôme est pratiquement rasée.

Il faut encore compléter cette image par une autre : imaginer, par exemple, que la ligne de démarcation que nous avons connue sous l'occupation passe par la Seine, que la rive droite appartienne à nos libérateurs soviétiques, et la rive gauche à nos alliés anglo-saxons. Le Parisien qui se rendrait à son travail de Montparnasse à la gare Saint-Lazare changerait de monde en franchissant le pont de la Concorde. Il apercevrait, sur les deux palais de Gabriel, de vastes banderoles où il lirait l'inscription suivante : *Apprends de Staline et de l'Union Soviétique à combattre pour la paix et pour la liberté !* Sur la façade de la Madeleine, sourirait un gigantesque Staline, encadré de drapeaux rouges. Notre passant changerait, d'une rive à l'autre, de magasins (d'un côté, la libre entreprise, de l'autre les monopoles), de monnaie, d'État, de journaux, et, s'il est logique, de pensée : la vérité en deçà de la Seine deviendrait l'erreur au-delà...

Le passage dans le secteur « démocratique » (soviétique) est saisissant : on quitte une ville sinistrée, mais dont l'apparence n'est pas très différente des cités allemandes de l'Ouest, avec ses magasins abondamment garnis, ses restaurants ouverts, ses enseignes lumineuses le soir et ses lieux de plaisir, pour un étrange décor de théâtre qu'on croirait emprunté au Crépuscule des Dieux. Les boutiques deviennent plus tristes, la masse imposante des H.O. ne fait pas illusion à l'acheteur désargenté, et l'on ne peut entrer dans un restaurant sans tickets d'alimentation. Aux carrefours d'*Unter den Linden*, des haut-parleurs diffusent le communiqué officiel et des slogans « démocratiques » sur des airs de musique militaire. Partout, la même propagande obsédante, une débauche d'affiches, des panneaux violemment coloriés répètent que tout ennemi de l'Union soviétique est un ennemi du peuple allemand (*Wer gegen die Sowjetunion hetzet, ist ein Feind des deutschen Volks)* et exaltent la *deutsch-sowjetische freundschaft*. Émergent des ruines les sanctuaires nouveaux : la fastueuse Ambassade soviétique, surmontée d'un péristyle carré, l'ancienne demeure du baron de Staël, devenue Ministère des Finances, puis Maison de la Culture de l'Union Soviétique, où chaque pièce enferme une image de Staline et où les enfants des écoles viennent s'initier aux beautés du plan quinquennal, et les immeubles des différentes organisations « démocratiques » [1]. Chaque service public montre, en bonne place, ses deux icones : Staline et Wilhelm Pieck [2]. Chaque fête « nationale »

1. Syndicats, F.D.J. Fédérations mondiales des Syndicats, de la Jeunesse, des Femmes, etc.

2. Wilhelm Pieck : Président de la *République démocratique allemande* (D.D.R.), 18 millions d'habitants, anciennes provinces de Poméranie, Brandebourg, Saxe, Saxe-Anhalt, Hesse-Nassau, Madgebourg et Thuringe (un tiers de la superficie actuelle de l'Allemagne).

(« libération », le 8 mai ; naissance de Staline, le 21 décembre...) est d'obligation : celui qui ne défile pas doit présenter une excuse, celui qui ne pavoise pas compromet son chef d'immeuble.

Le plus hardi des romanciers d'anticipation aurait difficilement imaginé roman plus déconcertant que celui que vivent, à leur corps défendant, les Berlinois : des deux côtés la propagande transforme les faits en autant de valeurs fiduciaires. Au cimetière de Treptow, où reposent sept mille soldats russes, on lit une inscription en allemand : *La Patrie n'oublie pas ses Héros*. Les enfants de l'*Ost-Sektor* qu'on y conduit en pèlerinage doivent apprendre en effet à ne pas séparer la « démocratie » allemande de la grande « patrie » soviétique. Détail troublant : les drapeaux de l'Armée rouge ont été taillés dans le grès suédois que Hitler avait commandé pour célébrer la Wehrmacht. A l'Est, peu d'affiches publicitaires, mais des panneaux « éducatifs » illustrent la « solidarité des travailleurs dans la lutte pour la paix » : propagande. A l'Ouest, les magasins regorgent de marchandises, mais Washington paie le déficit commercial sous la forme d'une aide au Gouvernement de Bonn, et, sur les chantiers, des placards rappellent que « le Plan Marshall a rendu possible la reconstruction ». Propagande! En plein blocus de Berlin, quand on manquait de produits essentiels (le charbon arrivait par avion...), chocolat et bonbons étaient parachutés : propagande! Au Zoo (situé en secteur britannique), à moitié détruit, arrivent d'Amérique un ours et une girafe qu'on ne sait trop comment loger : propagande! Une subvention a permis de reconstruire en verre et béton le *Schiller Theater :* propagande! A l'Opéra, on a ajouté au *Consul* (de Gian-Carlo Menotti) une mise en scène macabre (un cimetière descend sur le plateau) que souligne le programme : « Ainsi vivent dix-huit millions d'Allemands. » *Propagande !* Mais à l'Opéra de l'Est, on joue *Lucullus* dont Bert Brecht a refait le livret (jugé « trop pacifiste »). Le 13 février 1952, une manifestation significative se déroule à Dresde pour le 7e anniversaire du bombardement de la ville par l'aviation américaine. M. Walter Ulbricht déclare que ce bombardement, injustifiable du point de vue militaire, montre que l'Amérique « a fait la guerre non au fascisme hitlérien, mais au peuple allemand » *(sic)*. En revanche, les destructions russes sont naturellement célébrées comme autant d'étapes de la « libération ». Le même mois, la presse annonce l'évacuation de la station thermale d'Oberschlema (dans l'*Erzgebirge*), appelée à disparaître en raison des galeries creusées sous la ville pour l'exploitation de l'uranium. « Attentat monstrueux », dit-on à l'Ouest. « Parade démocratique au fascisme et à la guerre », répond l'Est. *Propagande !*

Comment le Berlinois du secteur soviétique réagit-il devant le partage de la ville et la domestication croissante dont il est victime?

Malgré tout il garde l'espoir parce qu'il y a la présence de Berlin-Ouest. Sans doute devient-il difficile d'y aller fréquemment ; sans doute est-il impossible d'y envoyer ses enfants à l'école ; sans doute est-il

dangereux de lire sa presse. Mais la seule présence de Berlin-Ouest donne un sens à la résistance passive du Berlinois ; le seul fait d'écouter les virulentes émissions antisoviétiques de Radio-Rias est un réconfort. On sait qu'il n'y a qu'un pas à faire pour être de l'autre côté, que les placards rayés de noir, d'or et de sang qui vous avertissent de la « fin des secteurs démocratiques » annoncent qu'ici commence le pays de la liberté. On peut aller contempler le dimanche les magasins somptueux du *Kurfurstendamm*, on aperçoit les émissions lumineuses organisées, à la limite du secteur Est, par la propagande américaine. On sait qu'on n'est pas seul, qu'une porte reste ouverte.

QUAND LA DÉMOCRATIE DEVIENT POPULAIRE...

Il n'en est pas de même en zone orientale. Il est sinistre d'arriver à Wahnsee, à Oranienburg ou à Rüdnitz. La « République démocratique allemande » n'y fait plus d'efforts pour se faire accepter : elle règne, croit-elle, pour toujours. Les ruines, même lorsqu'elles bordent des chantiers, y ont un aspect définitif et figé qui crève le cœur. Qui chantera la complainte de Halle, dont l'Université fut célèbre, de Dresde rasée, où l'on reconstruit, à quelques kilomètres, une cité sans âme et sans histoire, d'Erfurt, où Napoléon reçut toute l'Europe, et qui n'est plus qu'un faubourg ouvrier ?

En zone Est, la grande affaire fut d'abord la réforme agraire : la grande propriété foncière occupait 61 p. 100 des terres en Mecklembourg, 54 p. 100 en Brandebourg, 38 p. 100 en Saxe, sur des domaines qui atteignaient parfois 20 000 hectares. On expropria d'abord (sans indemnité) les criminels de guerre, puis les nazis, puis les propriétaires de plus de 100 hectares (dont on devait excepter en principe les collectivités scientifiques, religieuses et locales ainsi que les coopératives). 11 400 propriétés furent ainsi expropriées groupant plus de 3 millions d'hectares (900 000 enlevés à d'anciens « nazis », et 2 200 000 aux « gros propriétaires ») qui devaient aller, en principe, aux exploitants paysans. En fait, par suite de l'augmentation progressive des impositions en espèces et en nature, beaucoup de ceux-ci se virent obligés de revendre une partie des terres qu'ils avaient achetées au moment de la réforme. D'autre part, la collectivisation des coopératives se heurta à l'esprit individualiste des fermiers, inquiets de voir le mouvement dépasser les limites qu'on lui avait officiellement fixées. Pour permettre aux « forces du progrès de prendre en main la direction de l'économie agricole », on décida, à la fin de 1950, la fusion des petites coopératives locales en un seul organisme centralisé. Mais les paysans répondirent en réduisant systématiquement leurs livraisons. Comme les parcs de machines créés par l'État et les établissements nationalisés n'étaient pas encore suffisamment rodés il fallut promettre solennellement qu'aucune mesure de collectivisation

ne serait prise à l'avenir à l'égard des petits propriétaires, et réduire de 50 p. 100 les dettes rurales. La résistance passive des paysans, étrangers aux méthodes de propagande du S.E.D. (auquel 6 à 8 p. 100 d'entre eux, seulement, ont adhéré et souvent par pur intérêt), avait eu raison de la pression de l'État.

Dans le secteur industriel la situation n'est pas meilleure. D'abord, les démantèlements systématiques opérés par les Russes, l'enlèvement des voies ferrées (il ne reste plus qu'une voie unique sur les principales lignes), la spoliation des entreprises privées, soit au profit des nouvelles entreprises nationalisées (V.E.B.), soit, plus souvent, à celui de véritables trusts capitalistes sous contrôle soviétique (S.A.G., sociétés soviétiques par actions) ont désorganisé la production. Des États limitrophes comme la Pologne et la Tchécoslovaquie qui avaient expulsé brutalement leurs minorités allemandes (12 millions et demi dans les territoires de l'est de l'Oder annexés par la Pologne, 2 millions dans le pourtour des Sudètes) ont fait machine arrière et demandé l'aide des techniciens allemands, indispensables à la remise en marche de leurs industries : 250 000 ouvriers de la zone orientale (D.D.R.) sont déjà repartis pour les combinats industriels de la Silésie polonaise. La pénurie des matières premières, l'insuffisance des biens de consommation, le manque de qualité technique (les dirigeants du S.E.D. disent : l'incivisme) de la main-d'œuvre, parfois sous-alimentée, sont autant d'obstacles au relèvement de la production. Seules les mines, et, depuis dix-huit mois, les usines d'armement commencent à remonter la pente. Au début de 1951 la production des aciéries était encore inférieure de 50 p. 100 aux prévisions, la grande usine d'automobiles d'Eisenach s'avérait incapable de satisfaire une importante commande de l'État roumain, il y avait au début de l'été 450 000 chômeurs en D.D.R., et l'on en escomptait près de 600 000 à l'automne. Pourtant, le rééquipement de la Saxe, des chantiers navals et des arsenaux se poursuit. Le 1er août, on allumait à Döhlen le premier four électrique de cinq tonnes de la D.D.R. à l'usage des aciers fins. Deux listes d'usines produisant du matériel de guerre ont été dressées, qui bénéficieront désormais d'un approvisionnement prioritaire en main-d'œuvre et en matières premières. Une usine souterraine d'avions à réaction (Mig 15) a été inaugurée à Chemnitz.

Que la D.D.R. vive plus pauvrement que l'Allemagne occidentale, cela n'est pas douteux. D'un côté, l'abondance, et de l'autre le rationnement ; la comparaison est d'autant plus cruelle à Berlin où les salaires sont pratiquement les mêmes, mais où le mark occidental vaut 3,5 fois le mark oriental (encore ce chiffre a-t-il diminué ; il y a deux ans, il atteignait le coefficient 6). Le marché noir d'une zone à l'autre est rendu plus difficile par les contrôles et par le rationnement. L'Allemand de l'Est, muni de sa carte d'alimentation *(Lebensmittelgrundkarte)* peut se procurer chaque jour 30 grammes de viande, 15 grammes de margarine, 25 grammes de sucre, 30 grammes de marmelade ; encore la ration de viande vient-

elle d'être réduite de 30 p. 100. Sans doute les *Hennecke-Aktivisten* (travailleurs de force, émules de Hennecke, le Stakhanov allemand) peuvent-ils se procurer dans les H.O. des marchandises interdites au conservateur normal. Mais c'est là une exception. Aussi le troc a-t-il reparu.

Par-dessus tout, l'occupant est haï. Un occupant presque invisible : il est rare d'apercevoir un soldat russe, et les 250 000 soldats soviétiques restent cantonnés dans leurs casernes ou campés à l'écart des villes. Depuis 1949, 140 000 Berlinois sont passés de l'Est à l'Ouest et ont demandé le statut de réfugiés politiques. 60 000 l'ont obtenu ; 300 à 400 seulement parviennent chaque mois à passer dans l'Allemagne de l'Ouest alors qu'au moins 3 000 se réfugient à Berlin-Ouest. Certains jours, on en a vu près d'un millier, et 150 Vopos (*Volkpolizei*, police populaire de l'Est) par mois s'échappent du secteur Est. Or, le problème de l'accueil des réfugiés est pratiquement insoluble, car Berlin-Ouest est déjà surpeuplé.

DE LA RÉVOLUTION A LA RÉSISTANCE

Mais c'est « l'éducation politique et culturelle » (*kulturpolitische*) du peuple allemand qui semble donner le plus de déboires aux dirigeants du S.E.D. Les liquidations successives d' « éléments fascistes et déclassés » ont abouti à l'emprisonnement d'au moins 25 000 personnes (sans parler des éléments « retransférés » d'activités intellectuelles à des fonctions productrices, dans l'industrie lourde ou les mines) ; ce ne sont pas les 600 remises de peines du 21 mars 1951 qui ont résolu le problème concentrationnaire (Buchenwald, Oranienburg-Sachsenhausen, de sinistre mémoire, abritent aujourd'hui des déportés).

On a cité des chiffres. Certains parlent de 100 000 déportés, et d'autant de morts en déportation, par famine ou épuisement. D'autres avancent des chiffres plus modestes, mais la proportion des morts reste imposante : sur 23 000 détenus à la fin de l'année 1945, 14 000 seraient déjà décédés. Wilhelm Pieck lui-même a pris la peine de démentir officiellement la « légende » des incarcérations « pour délit d'opinion » : « Je déclare publiquement et solennellement que, dans la zone orientale, aucun homme n'est actuellement en prison en raison de ses opinions politiques. Quand on parle de prisonniers, il faut savoir qu'*il s'agit exclusivement des éléments subversifs qui veulent mettre l'Allemagne dans l'esclavage du plan Marshall*, et également des espions et saboteurs acharnés à détruire l'œuvre de reconstruction dans la zone soviétique. » On ne saurait imaginer d'aveu à la fois plus cynique et plus ingénu.

C'est que *la résistance psychologique n'a cessé de croître depuis le blocus de Berlin* avec l'espoir (?) d'une nouvelle guerre mondiale qui se terminerait par l'écrasement de la Russie. Le slogan qui court en D.D.R.

est significatif : « Mieux vaut une fin terrible qu'une terreur sans fin. » En fait, parler de terreur est exagéré. La répression communiste est relativement plus modérée qu'elle ne l'est par exemple, en Chine, ou même dans les démocraties populaires. Mais l'impression d'étouffement, d'asphyxie est la même : le nœud de la corde se resserre sans cesse autour du cou de la victime. Des tentatives de révolte se font jour, des prisons se mutinent, des grèves se produisent malgré le double contrôle de la police et du parti. Le 13 mars dernier, en réponse au « sabotage passif », 30 p. 100 des employés des P.T.T. de la D.D.R. étaient « transférés » dans les mines et remplacés par des femmes. Les rédacteurs en chef des journaux gardaient le droit, sous certaines conditions très strictes, et à condition de ne les communiquer à personne, de consulter les journaux de l'Allemagne occidentale : cette faculté leur a été retirée au printemps sous les peines les plus sévères, et cette interdiction s'étend maintenant à toutes les revues occidentales.

Deux grandes organisations dirigent la lutte contre l'occupant. Le *groupe de combat contre l'inhumanité* prend en charge les réfugiés et dirige la résistance antisoviétique. C'est lui qui avait réussi à installer un microphone dans la salle des délibérations du Comité central du S.E.D., lui qui obligea l'administration de la D.D.R. à rétablir la gratification de Noël dont il avait annoncé, deux mois à l'avance, la suppression. L'autre est l'Association des *Victimes du Stalinisme* (en réponse à l'Association communisante des *Victimes du Nazisme*), qui a érigé un monument à ces victimes dans le secteur britannique de Berlin. Un troisième groupe, moins engagé, et moins dangereux (car les deux premiers, tout en condamnant le terrorisme individuel, risquent, chaque jour, de provoquer des incidents sanglants), se borne à relever les infractions de l'administration de la D.D.R. aux lois et aux principes du Droit allemand : c'est l'*Association des Juristes libéraux*.

L'Est répond, hélas, avec des moyens accrus qui risquent d'entraîner, si les Occidentaux n'interviennent, la guerre civile. Le *Westapparat Stahlmann* envoie dans la trizone des Allemands « sûrs » chargés d'espionner leurs concitoyens, et le *Berliner Pressedienst* établit un fichier de tous les Allemands ayant, de près ou de loin, collaboré avec les Occidentaux. Leurs agents sont recrutés, le plus souvent, parmi les Allemands arrêtés qui doivent leur libération à l'engagement écrit et solennel de lutter contre les éléments ennemis sous les ordres de la N.K.V.D., et ont dû fournir tous renseignements sur leurs parents proches ou éloignés se trouvant dans l'une ou l'autre zone. Les enlèvements sont peut-être l'aspect le plus navrant de cette guerre au couteau : il ne se passe pas de semaine qu'on n'en signale à Berlin-Ouest. La *Neue Zeitung* les chiffrait, voici un an, à plus de cinq mille depuis la capitulation. L'enlèvement s'opère à la suite d'un faux rendez-vous en taxi, ou parfois même en ambulance. La police de Berlin-Ouest est le plus souvent impuissante. On nous citait le cas de cet émigré chargé d'une émission à *Radio-Rias*

occidental, qui se trompa de bâtiment (le poste soviétique, situé en secteur britannique, avoisine le poste occidental) et fut ainsi séquestré sans même s'en apercevoir.

OU SONT LES COLLABORATEURS?

Rares sont les « collaborateurs » pro-soviétiques [1]. L'un d'entre eux nous avait tenu le discours suivant : « Je ne suis qu'un intellectuel. Ce sort n'est pas enviable : penser par soi-même est une gageure par le temps qui court. Sur le vide, se tenir en équilibre est un exercice qui demande de bons réflexes et une certaine confiance en soi. Mon opinion est simple : sur le plan local, l'Occident a perdu la partie et n'a plus rien à faire ici. Nous étions le seul rempart effectif contre le stalinisme et vous l'avez renversé de vos propres mains. En avril 1945, nos garnisons de l'Est tenaient dans l'espoir que les Américains arriveraient à temps pour se joindre à elles. Vous savez ce qui s'est passé : les Alliés aux portes de Vienne, de Prague, attendant, l'arme au poing, pour ne pas mécontenter Staline, et lui restituant bientôt la Thuringe. Alors, nous avons compris : le communisme était le plus fort. La présence soviétique est un fait, nous l'acceptons en tant que telle, voilà tout. Du reste, les Soviétiques sont « réguliers ». Au début, après l'inévitable orgie des huit premiers jours, ils se sont relativement bien conduits, n'hésitant pas à révoquer les tyranneaux communistes locaux. Et ce n'est pas eux, quoi qu'on en dise, qui ont engagé la guerre froide : le blocus de Berlin n'a été qu'une réplique à la création de la trizone. Aujourd'hui encore, ils sont prêts à évacuer la D.D.R. Si les Occidentaux avaient deux sous de bon sens, ils accepteraient les propositions russes. »

Les objections me venant en foule, je fis observer que les Russes ne me paraissaient pas avoir gagné la partie psychologique. Mon interlocuteur fit un geste de dénégation, comme s'il voulait chasser une mouche. « Sans doute, sans doute! Des élections libres en D.D.R. donneraient 15 p. 100 des voix aux communistes. Et puis après? Les communistes ne sont pas aimés. Mais ils sont craints. Ce qu'ils perdent avec les vieux, ils le rattrapent avec la jeunesse. Quand la presse occidentale affirme que les *Jeux de la Paix* ont été un échec parce que les jeunes Allemands ont découvert la liberté à Berlin-Ouest, il y a de quoi rire. Combien de garçons se sont promenés à l'Ouest, ont mangé les repas offerts par l'Amérique, vu ses films? Deux millions. Combien y sont restés? Quinze cents. On ne supprime pas une religion à coups de saucisses, de chewing-gum et de magazines pornographiques. Certes, les jeunes communistes trouveraient *théoriquement* à l'Ouest des conditions de travail plus libres

1. Plus d'un s'est déjà repenti comme le comte d'Einsiedel, dont Jacques de Ricaumont évoquait la passionnante odyssée dans *la Revue de Paris* de septembre 1949 (le *Journal d'une Tentation* vient d'être traduit chez Julliard).

et des salaires meilleurs. Mais, *en fait*, les jeunes de l'Est sont complètement pris en charge par leurs organisations — profession, syndicat, F.D.J. — *matériellement et moralement*. Ils n'éprouvent donc pas de sentiment d'insécurité. D'autre part, ils aiment se sentir encadrés, voire commandés. *Jeunes Pionniers*, ils sont entrés dans l'engrenage : ils passeront à la F.D.J. (*Freie deutsche Jugend*, Jeunesse libre allemande, en fait communiste), puis au Parti ou au syndicat. Ils seront *activistes, fonctionnaires de choc* ou *Vopos* (*Volkpolizei :* police populaire). Les banderoles, ça ne vous convainc pas ? Moi non plus. Mais eux n'ont pas connu autre chose. Lorsqu'ils hurlent : « *Freund-schaft ! Sta-lin ! Sta-lin !* » ils y croient. Ça ne les étonne pas de composer au concours général sur le sujet suivant : *Pourquoi nous devons être les amis de Staline*. Ils sont dans le moule.

Un jeune pionnier communiste de quinze ans nous avait dit, en effet, dans le métro : « Les vitrines de l'Ouest ? Elles seront à nous demain. Elles nous appartiennent et nous irons les prendre. Et si les capitalistes ne veulent pas nous les rendre, nous leur casserons la g... à eux et à leurs protecteurs américains. *Raus !* »

UNE JEUNESSE FANATISÉE

Ayant radicalement échoué avec la population adulte, le régime, comme tous les totalitarismes, s'est employé à fanatiser la jeunesse. La F.D.J. a été pratiquement fondée à Berlin, le 20 juin 1945, par le maréchal Joukov, avec les premiers *comités de jeunesse antifascistes*. En septembre 1945, l'ancien chef de la jeunesse communiste (K.J.V., *Kommunistischer Jugendverband*), Richard Gryptner, était « parachuté » de Moscou pour prendre la direction d'un groupement camouflé de façon à « coiffer » les partis politiques : le 7 mars 1946 était fondée la F.D.J. « unifiée » (toujours la tactique du « front national »), avec 21 000 membres. Elle en avait 175 000 un mois plus tard au moment de la fondation du S.E.D. (parti socialiste « unifié » par les communistes) ; il est inutile de souligner qu'aucun autre mouvement de jeunesse n'avait encore reçu d'autorisation soviétique. La F.D.J. gardait encore une apparence démocratique, mais lorsque le jeune leader catholique ouvrier, Manfreid Klein, lui demanda de condamner l'emploi de la force, on lui répondit sans rire que la force « progressiste » n'avait rien à voir avec la force réactionnaire ; en mars 1947, le malheureux fut arrêté et déporté sans que le conseil central de la F.D.J. dont il était membre fît un seul geste en sa faveur. En mai 1947, au deuxième « parlement » de la F.D.J., le style totalitaire apparaissait déjà dans la propagande, et les défilés au pas devant Wilhelm Pieck. En janvier 1948, les derniers éléments indépendants (démocrates-chrétiens et libéraux) quittèrent solennellement le conseil central ; en juillet l'*Union de la Jeunesse berlinoise* (indépendants et F.D.J.)

était rompue, tandis qu'avec le blocus de Berlin, la F.D.J., devenue une force paramilitaire, enlevait d'assaut la mairie centrale [1], située dans le secteur soviétique. En juin 1949, une nouvelle constitution fut votée, qui enlevait à la F.D.J. son vernis démocratique. Le recrutement fut accéléré par tous les moyens, et l'adhésion pratiquement imposée aux écoliers : au meeting de la Pentecôte 1950 où les jeunes reçurent l'ordre d' « enlever Berlin (Ouest) d'assaut » et durent y renoncer devant les réactions alliées ; ils étaient déjà 1 300 000 ; aujourd'hui : 3 millions et demi. Le festival d'août 1951 a montré qu'il s'agissait d'une force sur laquelle on pouvait compter.

Organisée sur le modèle des *Komsomols* soviétiques, la F.D.J. collabore étroitement avec le S.E.D. et elle est une des sections de l'*Agitprop* (Agitation et Propagande) selon le principe défini par Hitler : « Toute propagande doit établir son niveau sur celui du plus borné de ses auditeurs ». Il s'agit alors, comme le notait Winston Auden, de « l'emploi de la magie par ceux qui n'y croient plus au détriment de ceux qui y croient encore ». On l'a vu lorsque, le 1er mai 1952, tous les thèmes ressassés depuis cinq ans — mise hors la loi de la bombe atomique, lutte pour la paix, désarmement et neutralisation de l'Allemagne — ont fait place en quelques heures à l'exaltation du service militaire, de la défense de la patrie soviétique et de la lutte contre l'occupant de l'Ouest. Tous les F.D. jistes ont dû apprendre le maniement du pistolet 08 et du mousqueton 98K, participer aux manœuvres de la police populaire dans les rangs de laquelle on leur conseille « fortement » de s'engager. Ils forment en outre de « jeunes ouvriers de choc » (plus de 200 000 aujourd'hui), émules de Hennecke. L'ascension des jeunes dans la police, l'usine et l'administration a été spectaculaire : électeurs à 18 ans, éligibles à 21, 3 000 jeunes figurent dans les assemblées locales ; un ministre, le maire de Leipzig ont aujourd'hui vingt-cinq ans.

Naturellement, les études ont été « démocratisées » : l'entrée à l'Université est précédée d'une enquête sur la famille ; les fils de bourgeois, d'anciens officiers, d'industriels ou de koulaks sont systématiquement éliminés. Les manuels d'histoire sont traduits du russe. La littérature, les sciences naturelles (où règne Lyssenko), la physique elle-même sont épurées. « Le 20 mars 1951, un décret a réorganisé le régime des examens d'admission à l'Université (qui correspondent à notre année de propédeutique), ils portent *à titre éliminatoire* sur *la connaissance approfondie des écrits philologiques et des œuvres philosophiques de Staline*, les *théories de Lénine et de Staline sur la nation et sur l'Etat* et la *théorie marxiste-léniniste de la littérature et de l'art*. Comment s'étonnerait-on alors que les derniers maîtres « bourgeois » quittent l'Université sur la pointe des

1. Avant le blocus de Berlin, la majorité de la municipalité (élue par les habitants des quatre secteurs) était anticommuniste. Ne voulant pas la réduire trop visiblement par la force, les Russes l'ont fait attaquer « spontanément » par les jeunes.

pieds, que les six professeurs de la Faculté vétérinaire de l'Université Humboldt l'aient abandonnée en avril? Depuis l'automne 1951, les Facultés de la D.D.R. ont été alignées sur les Universités soviétiques. Les candidats « doivent, par leur origine et leur participation aux faits sociaux, permettre de supposer qu'ils... soutiendront les efforts du Front National ». Les « conseils étudiants » élus jusqu'en 1949, pour la plupart anticommunistes, ont été « mis au pas ». Les communautés religieuses, étroitement surveillées par la police, doivent s'abstenir de toute activité politique ou même culturelle. Le succès rencontré par l'*Université libre de Berlin*, fondée en secteur américain, pendant le blocus, par quelques étudiants échappés de l'Université Humboldt, montre assez les sentiments réels des étudiants, de ceux du moins dont l'enfance n'a pas été prise dans « l'engrenage » de la F.D.J. 21 000 jeunes se sont réfugiés à Berlin-Ouest dans la seule année 1951. Le jeune Hermann J. Flade qui avait abattu d'un coup de couteau le policier venu l'arrêter s'est rendu célèbre dans toute la zone pour avoir osé déclarer au Tribunal du Peuple : « Le marxisme-léninisme n'est pas la vérité, Dieu seul est la vérité » rendant muets les haut-parleurs qui devaient transmettre ses « aveux ».

DERNIERS SURSAUTS DU NEUTRALISME

C'est pourquoi, en zone Est, où l'on sait à quoi s'en tenir, si l'on excepte le petit groupe de l'Église confessante [1] (Nüschke, le pasteur Koch, etc.) la propagande neutraliste a peu d'échos, et Karl Barth ou Niemöller remuent plus de consciences dans la République de Bonn.

L'une des dernières manifestations du « neutralisme » allemand de l'Ouest a été en effet le voyage à Moscou à la fin de décembre 1951 du pasteur Niemöller, avec l'approbation du docteur Dibelius, président de l'Église évangélique. « Je me suis rendu à Moscou, a-t-il déclaré à son retour, pour savoir si la chrétienté en U.R.S.S. était un instrument du régime ou si elle était une communauté ayant le désir de reconstituer la chrétienté dans un monde entièrement transformé. Mon impression est que l'Église, en U.R.S.S., est bien celle de Jésus-Christ. Lorsque nous prononçons le mot *paix*, nous pensions qu'en dépit de toutes les divergences, nous devons nous réconcilier avec le monde oriental, et qu'il nous incombe de faire le premier pas. » En fait, le pasteur est revenu de Moscou les mains vides, sans avoir même obtenu de pouvoir s'entretenir avec des prisonniers allemands. De son côté, l'ex-chancelier Wirth, venu à Moscou en janvier 1952, a prononcé quelques bonnes paroles en faveur du rapprochement des deux blocs.

1. L'U.R.S.S. multiplie les attentions à l'égard des protestants. M. Pieck assistait en personne, à Berlin, le 16 janvier 1952, à la réception de l'Église protestante. Au contraire, en décembre 1951, l'entrée de la D.D.R. a été interdite aux prêtres et séminaristes catholiques venant de l'Ouest. (Il faut se souvenir que les séminaires catholiques sont interdits en zone Est).

Les plus lucides des « Combattants de la Paix » devaient bientôt s'apercevoir que l'U.R.S.S. avait renoncé à attendre de leur propagande la réalisation de ses buts politiques.

Tout en continuant à faire manifester pour la paix et l'unité, contre le réarmement allemand, elle adoptait une attitude plus « réaliste ». Dès le mois de février, elle commençait à créer un *no man's land* de vingt kilomètres de large à la frontière de la D.D.R., préface à la création d'une zone interdite, tandis que des renforts portaient l'Armée rouge à 30 divisions, dont 20 blindées (400 000 hommes) contre 22, et l'aviation à plus de 8 000 appareils. La D.D.R. se voyait condamnée à une amende de 84 millions de marks pour retard dans ses livraisons industrielles à l'U.R.S.S. Les notes soviétiques du 10 mars et du 9 avril 1952 ont marqué un renversement complet de la politique soviétique à l'égard de l'Allemagne et souligné le mépris dans lequel Moscou tient les communistes de la D.D.R. jugés tout juste bons à exécuter les consignes. Les propagandistes communistes se bornent donc à exploiter des « mythes » tels que : l'avenir appartient à l'Est et non à l'Ouest « dégénéré », au grand espace continental qui va de Berlin à Pékin, aux peuples « prolétaires » et non aux nations capitalistes pourries. *Tous ces thèmes sont typiquement nazis.* On peut se demander quels fruits portera l'accentuation de la guerre froide. En tout cas, beaucoup de jeunes commencent à s'inquiéter devant la perspective d'une conscription imminente, et s'enfuient à l'Ouest.

En attendant, on est en train d'évacuer la « zone interdite » [1]. La « petite guerre » a repris à Berlin sans toutefois que le blocus qu'on avait craint se soit réalisé : isolement des enclaves occidentales à Steinstückel et Eiskeller auquel les Alliés ont répondu en mettant le siège devant l'immeuble soviétique de la radio, situé en secteur britannique [2] ; contrôles sur l'autoroute Berlin-Helmstedt, interdite aux patrouilles occidentales ; détournement du métro ; coupures du téléphone entre les deux secteurs ; incidents aériens constants, dont le plus grave a été, jusqu'ici, le mitraillage d'un avion d'Air-France. Mettant peu d'espoir dans une éventuelle réunion des Quatre les habitants de la D.D.R., enfin devenue une démocratie populaire redoutent un hiver aggravé. Déjà, certains d'entre eux n'attendent plus que de la guerre leur libération. Pourtant, comme le déclarait récemment le docteur Heinemann, « les négociations les plus longues valent mieux que la guerre atomique la plus courte. » Les ruines de Berlin sont là pour nous l'apprendre.

PIERRE DE BOISDEFFRE

1. Les habitants de la zone (qui a cinq kilomètres de large) ont été évacués de force avec quarante-cinq kilos de bagages chacun. Des incidents ont eu lieu entre la police et la population.

2. Ces mesures ont été levées le 10 juin 1952.

CELA S'APPELLE L'AURORE

par EMMANUEL ROBLÈS

VERS huit heures, Valerio, par les jardins, rejoignit sa maison. Il faisait froid. Clara était restée couchée. De lourds nuages bouchaient le ciel. Ils écrasaient les collines sous leurs masses. Le vent agitait le feuillage des arbres et les eucalyptus géants se balançaient lentement comme des voiliers prêts à appareiller. Il se souvenait que Clara lui avait murmuré à l'oreille : « Nous serons ensemble, l'un à l'autre, pour toujours et même après notre mort. » Il se sentit plus fort, comme protégé et il s'enfonça à travers les allées, la tête pleine des tendres chuchotements de Clara. Par-dessus les haies, il apercevait le paysage qui, par longues ondulations, montait vers la crête de Rieti. Les mains invisibles du vent le pétrissaient, le bouleversaient, tordaient les lourdes ramures des oliviers, échevelaient les eucalyptus, les palmiers, secouaient furieusement les roseaux et déchiraient des lambeaux de brume qui défilaient à toute allure le long des pentes, comme des voiles arrachées. Valerio contourna un massif de géraniums : « Un enfant, pensait-il, avoir un enfant. » A Naples, avec Clara, cela serait possible! Sa maison apparut soudain derrière un bouquet d'arbres. Le long du mur, des liserons ouvraient leurs petites bouches violacées comme pour lui crier un avertissement. « L'enterrement de Gorzone aura lieu peut-être cet après-

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *En Sardaigne. Valerio, docteur, est marié à Angela qui est partie pour quelque temps à Naples, chez son père. Valerio mène une vie harassante, courant de malades en malades. La seule raison d'être de sa vie, à ses propres yeux : son amour pour Clara, une jeune veuve, qu'il va retrouver chaque soir... Il a de l'amitié pourtant pour un camarade de guerre, Sandro. Celui-ci, homme simple et violent, est marié à Magda dont il est vivement épris. Le riche Gorzone, propriétaire de la maison où vit Sandro l'a chassé au moment même où Magda venait de tomber gravement malade. Magda est morte et Sandro, fou de douleur, a tué Gorzone. A la suite de cet assassinat il a disparu. Le policier Fasaro dirige les recherches.*

midi! » Il évita une flaque, se dirigea vers la porte de la cuisine, se ravisa et préféra entrer chez lui par la véranda. Et c'était vrai que l'amour de Clara le protégeait, le fortifiait, lui permettait d'avoir prise sur la vie. Comme dans un cauchemar il entendit marcher derrière lui. Il ne se retourna pas tout de suite. Un lambeau de phrase lui traversa l'esprit : « enterrement peut-être cet après-midi... ». En même temps jaillit en lui l'image de Clara, tout illuminée, et il fit un bond sur le côté. C'était Sandro. Il avait dû sortir du réduit où l'on enfermait les outils de jardinage. Il regardait le docteur avec ses yeux sombres, gelés. Il avait la bouche entr'ouverte et laissait pendre ses mains le long de ses cuisses. C'était l'attitude d'un homme écrasé de fatigue, incapable d'une seule pensée, incapable de dire un mot.

— Tu m'as fait peur, dit Valerio d'une voix brève. Il sentait son cœur battre encore à coups précipités.

Un instant, ils restèrent ainsi, à s'observer en silence, séparés par la flaque où leurs images se reflétaient, brouillées par les frissons du vent.

— Viens, dit enfin Valerio.

Et il ouvrit la porte, s'effaça, appela encore d'un geste Sandro qui hésitait.

— Tu leur as échappé?...

— Je n'ai pas été poursuivi, répondit Sandro en reprenant, dans le couloir, son immobilité. Ses vêtements dégageaient une odeur âcre de vase. Des rides profondes creusaient son front, le coin de ses yeux, de ses lèvres comme si sa tête avait été taillée dans un billot, tout fendu, tout craquelé, avec une mousse noirâtre encore collée à l'endroit des joues et du menton.

Valerio se débarrassa de son manteau, le jeta sur un fauteuil.

— Pourquoi l'avoir tué? dit-il soudain, avec âpreté.

Dans l'ombre du couloir il vit les yeux de Sandro briller. De minuscules lampes semblaient lentement s'allumer au fond de ses iris, leur donner un éclat métallique, froid et dur.

— Je ne savais pas...

— Qu'est-ce que tu ne savais pas?

— Qu'il était mort.

— Touché au foie, dit Valerio brutalement.

Il ne savait que faire, toutes ses pensées se disloquaient sous l'effet de la surprise. Il était partagé entre la pitié et un ressentiment aigu.

— Qui est-ce? demanda la voix étrangement lointaine de Sandro.

— Quoi? Tu veux me raconter que tu ne sais pas qui tu as tué?

— Je ne sais pas, je n'ai rien vu...

Valerio le regarda dans les yeux, flairant une monstrueuse supercherie.

— Que me racontes-tu là?

— J'avais bu. J'étais fou de chagrin et j'avais bu. J'avais envie de me

battre. Je me souviens que j'avais envie de me battre, de tuer le responsable...

— Quel responsable?

— Le responsable de tout, de ces choses, de ces malheurs...

Il cherchait ses mots. Sa voix dure et rocailleuse avait parfois des inflexions plus douces. Il semblait réfléchir. Il se remit à parler comme un homme à demi endormi, avec lassitude.

— J'ai marché longtemps. Je me souviens que je ne voulais pas qu'on me regarde. J'avais beaucoup bu, beaucoup marché. Je savais que je me battrais, que je tirerais sur quelqu'un. Et dans le café, tous ces gens...

— C'est sur Gorzone que tu as tiré.

— Je ne savais pas. On m'avait... Magda était morte. Et je voulais me venger. Je voulais... C'est difficile à expliquer... Il se tut brusquement.

— Dire que je suis passé pas loin de toi quand je suis allé à Rieti te chercher, dit Valerio, ému.

Il était plus bouleversé qu'il ne le laissait paraître. Un fond de méfiance instinctive le retenait cependant.

— Je voudrais te croire, Sandro. Mais, tu m'as trop dit que tu voulais descendre Gorzone. C'est cela. Tu m'as dit que tu le descendrais. Comment veux-tu que je te croie?

— Depuis la mort de Magda, je n'ai jamais plus pensé à lui. Je n'ai pas pensé à lui, non plus, hier. Tout s'est passé comme je l'ai dit.

— C'est une histoire incroyable, dit Valerio. La police ne croira jamais une histoire pareille. Tu aurais mieux fait de jeter ton Luger à la mer... Qu'est-ce que nous allons faire?

Sandro le regarda de ses yeux tristes, de ses yeux déjà rongés par cette douleur qui dévore la chair de l'intérieur, avec mille petites mâchoires puissantes, cruelles, infatigables.

Valerio hocha la tête.

C'était une intense pitié, à présent, qui le portait vers Sandro. Des houles de vent ébranlèrent la porte. Il ne savait quelle décision prendre. La femme de ménage ne tarderait pas à venir. « Une histoire incroyable », pensa-t-il. Sandro attendait dans une attitude humble et résignée. Il était facile de deviner qu'il se confiait à Valerio, qu'il accepterait n'importe quel ordre de Valerio. « Le plus sage, peut-être, serait de l'envoyer chez Fasaro. » Mais il rejeta vite cette idée. Elle lui répugnait. Pour Sandro, la charge de malheur avait été assez lourde. Il fallait chercher autre chose.

— Écoute, dit-il. Tu vas monter dans une petite chambre que j'ai là-haut. La bonne va s'amener dans quelques minutes. Tu n'auras qu'à rester tranquille. Elle ne va jamais dans cette pièce.

Il se mit à grimper l'escalier.

— Suis-moi donc! dit-il, en se retournant vers Sandro qui n'avait pas bougé.

Il le conduisit dans un obscur réduit, sous le toit. Il y avait un lit, avec un matelas nu, deux chaises, une table ripolinée et, dans un coin, une autre table, plus étroite, avec une cuvette à fleurs. Les murs étaient passés à la chaux et la petite bonne sicilienne qui, autrefois, avait logé là, avait laissé des images pieuses fixées à la cloison par des punaises rouillées. La fenêtre donnait sur la Regina Elena. Ses volets étaient fermés. Une vitre brisée avait été remplacée par un rectangle de carton gris. Une humidité glacée prenait à la gorge, pesait aux épaules.

— Tu resteras là. Je vais t'apporter de quoi manger. Nous verrons ce que nous ferons. Pour le moment, il s'agit de te reposer et d'éviter la police. Après, nous verrons.

— C'est par hasard que je suis passé devant le Palermo, dit Sandro, très vite.

— Ça va. Ne fais pas de bruit. Ne te montre pas. Pour le reste, nous verrons plus tard.

Sandro fit un geste vague et se laissa tomber sur le lit, pesamment.

***

Lorsque Valerio sortit pour aller chez Fasaro, il lui sembla que par la fenêtre de la cuisine la vieille Delfina le suivait du regard. Elle était arrivée un quart d'heure avant son départ et s'était exclamée d'étonnement en voyant que le docteur avait lui-même préparé son petit déjeuner, fait bouillir le lait... « Il faudra que je prenne avec elle pas mal de précautions. Pourvu que Sandro se tienne tranquille! Et elle doit fouiner partout en mon absence! » Des vapeurs fumaient au flanc des collines où alternaient des bandes de terrains verts et rouges, fraîchement lavés. Des gens le croisaient, qui descendaient vers le marché. Aller chez Fasaro était une tâche désagréable. Il redoutait cette entrevue. « Perspicace, le bougre. Devrai jouer serré. » Il savait qu'il ne pouvait pas trop se fier à ses qualités de dissimulation. Tandis qu'il approchait du bâtiment de la Sécurité il prit la résolution de surveiller attentivement ses propos son comportement. Mais cela ne l'empêchait pas d'être un peu nerveux. Il longea la grille du petit jardin qui précédait le bâtiment et aperçut la mer, un morceau de la jetée, la cheminée rouge d'un remorqueur et les longues vagues qui chargeaient furieusement, éclataient sur les blocs du brise-lames en fusant, en lançant vers le ciel de hautes gerbes d'écume. Dès son arrivée, on le conduisit dans le bureau de l'inspecteur principal Fasaro.

— Mais asseyez-vous donc, docteur, je vous prie.

Sur la table, Valerio vit tout de suite le Luger, posé près d'une pile de dossiers.

— Vous avez lu le journal, ce matin ? demanda l'inspecteur avec amabilité.

— Non.

— On a publié un bref compte rendu de l'affaire. Mais j'attends les

journaux de Naples, ce soir. Ceux-là, comme d'habitude tireront de cette histoire un véritable roman-feuilleton. Il sourit. Il avait gardé sa gabardine beige. Un subtil parfum de lavande se dégageait de sa personne. Il portait une cravate assez voyante, jaune à fines rayures noires et Valerio remarqua ses mains très soignées, des mains fortes cependant, nerveuses, aux doigts courts.

— Presque toute leur première page, ce matin, est consacrée à la situation internationale.

Il donna une chiquenaude méprisante au journal de Cagliari. Peut-être regrettait-il qu'on n'eût pas accordé à l'assassinat de Gorzone une plus large place.

— La guerre, docteur. Vous y croyez, vous, à la guerre?

Penché sur son bureau, il regardait Valerio en avançant un peu la tête, comme s'il était décidé à faire grand cas de la réponse. Valerio se méfiait. Ce gaillard-là était intelligent et redoutablement armé pour le métier qu'il faisait. Il devait tirer des aveux aux gens qu'il interrogeait sans même lever le ton, se fâcher ou menacer, sans quitter son air avenant. « Dire qu'il sait peut-être que Sandro s'est réfugié chez moi et qu'il me joue la comédie! » Mais il ne se laissa pas impressionner par cette idée et répondit calmement :

— Je crois surtout qu'il y a pour le moment une savante campagne de presse, une campagne bien menée sur ce sujet.

— Et qu'entendez-vous par : « campagne de presse bien menée »?

— La plupart de nos journaux nous abrutissent avec l'idée que la guerre est inévitable, c'est-à-dire qu'ils nous inclinent à l'accepter d'avance, à nous résigner. C'est une préparation psychologique dont vous connaissez vous-même les effets?

— Vraiment? dit l'inspecteur légèrement surpris.

— Lorsque la police traque un homme dont elle ignore tout, elle fait passer des communiqués dans les journaux qui affirment que son arrestation est imminente, que sa piste est retrouvée, que ce n'est qu'une question de temps et que, naturellement, la discrétion est de rigueur. Et neuf fois sur dix, l'individu recherché commet des fautes graves, persuadé qu'il est plus menacé qu'il ne le pensait.

— Quelle idée! s'exclama Fasaro, amusé. Mais nous n'utilisons jamais de pareilles méthodes, je vous l'assure.

— Je n'ai pas dit qu'il s'agit d'une méthode.

— Vous avez dit : « La police fait passer des communiqués... »

« Bigre, pensa Valerio, depuis cinq minutes que je suis là, il m'a bombardé de questions et il a l'air de surveiller mes propos. C'est pousser loin la déformation professionnelle. » Le regard aigu de Fasaro le gênait.

— J'entendais, dit-il, que la police fait parfois passer des communiqués de ce genre pour cacher sa carence aux yeux du public, mais que l'individu poursuivi...

— Ah! très bien, très bien... Je comprends.

— De même, au sujet de la guerre, les journaux, en la donnant pour inéluctable, me semblent préparer dangereusement les esprits.

— Ah, très bien. Vous m'éclairez parfaitement. Cependant tout à l'heure vous m'aviez intrigué en parlant d'une « savante campagne de presse. »

— C'est vrai, dit Valerio. J'ai utilisé cette expression.

— J'ai pensé : pour vous, les Américains sont décidés à déclencher une guerre préventive contre l'U.R.S.S. Nous sommes liés au camp américain. Donc nos journaux font campagne, une savante campagne, pour nous préparer à cette éventualité. Est-ce cela?

— Je vois que vous interprétez chacun de mes mots avec une logique bien particulière et si au cours de tous vos interrogatoires...

— Seigneur! s'exclama Fasaro en riant, mais il ne s'agit pas d'un interrogatoire, docteur. Avez-vous préparé notre rapport?

— Le voici, dit sèchement Valerio.

Fasaro se leva, prit la feuille avec aisance, la déplia, lut le texte en se tenant debout, puis il se rassit.

— Bien, dit-il. C'est clair : ce malheureux Gorzone ne pouvait en réchapper.

— Non.

— Tous les témoins sont d'accord, continua Fasaro en jouant à présent avec un élégant coupe-papier à manche d'ivoire. Sandro est entré, l'air hagard. Il cherchait Gorzone.

Valerio faillit demander : « Comment savez-vous qu'il cherchait effectivement Gorzone? », mais il se retint juste à temps.

— Il avait dû boire et tenait à peine sur ses jambes. Du regard, il a fait le tour de la salle. Gorzone a pris peur, il s'est levé, s'est désigné lui-même à l'attention de Sandro qui, aux dires du gérant, ne semblait pas l'avoir reconnu tout d'abord. Sandro était saoul, je l'ai dit, n'est-ce pas? Il a été subitement dégrisé après avoir tiré. Il a jeté son revolver, s'est enfui sans que personne n'ait eu l'idée de se lancer à sa poursuite.

— Vous... Vous ne l'avez pas arrêté? demanda Valerio avec effort.

— Non. Je sais qu'il est de vos amis, que vous vous intéressiez à ce malheureux garçon et que cette triste et pénible aventure vous frappe. Nous n'avons pas poussé nos recherches. Il faisait un temps défavorable. Mais nous savons qu'il a fui vers Pointe-Rouge.

Il sortit une carte du tiroir central de son bureau, l'étala, fit signe au docteur de s'approcher et avec la pointe du coupe-papier le guida dans son explication :

— Il sera facile de le retrouver. C'est une presqu'île n'est-ce pas? Je suis persuadé qu'il a la complicité des paysans. Il suffisait de voir la foule qui se pressait à l'enterrement de cette infortunée Magda. Les gens étaient contre Gorzone. Il faut retenir l'hypothèse que Sandro a été prévenu du retour de Gorzone à Salina. Vous ne le savez peut-être pas,

docteur? Gorzone se trouvait à Cagliari, décidé à y passer deux ou trois jours. Le malheur a voulu qu'il ait été sollicité pour la vente de son hôtel. Il est donc revenu au « Palermo ». Comment Sandro l'a-t-il su? Mystère. Mais on l'a prévenu. Quelle fatalité, n'est-ce pas? Gorzone craignait un acte de violence contre sa personne. Et lui-même, tandis que l'on était allé vous chercher, nous a dit, avec difficulté, certes, qu'il s'attendait à cela, que vous l'aviez prévenu.

— Moi? s'exclama Valerio.

— Mais oui, Gorzone l'avait dit déjà à sa femme. Il y a quelques jours, vous étiez allé chez lui, le prévenir que si Magda mourait, Sandro était décidé à le tuer.

— Je n'ai rien affirmé de pareil.

— Vraiment? dit Fasaro en le regardant avec étonnement. Mais c'est très important. Il faut que je le porte au dossier. J'allais justement vous poser la question. C'est très important.

— J'ai simplement prévenu Gorzone...

— Attendez, je vous prie. Je vais noter cela, si vous voulez bien.

Il paraissait très intéressé par l'incident, alors que Valerio sentait craquer ses nerfs.

— Donc, vous affirmez... commença Fasaro en décapuchonnant son stylo.

— J'affirme que je n'ai pas prévenu Gorzone de l'intention qu'avait Sandro de le tuer.

Sa voix était ferme, avec une légère pointe d'indignation. En réalité, Valerio subissait un léger accès de panique. Il faisait effort pour se dominer.

— C'était quel jour?

— Oh... Le 17 mars, je crois. Oui, le 17 mars. C'était mon jour de visite à l'hospice. Je me souviens. J'avais à l'entretenir du projet de la Société minière qui souhaitait acheter le Palermo pour le transformer en infirmerie-hôpital.

— Gorzone voulait mettre Sandro à la porte de la maison qu'il occupait dans sa propriété, c'est cela?

— Oui. Je lui ai dit d'attendre, à cause de l'état de Magda.

— Il a accepté?

— Oui. Il a décidé que le nouveau gardien logerait dans la première pièce de la maison. Sandro et Magda resteraient dans la seconde. Mais c'était une solution impossible. Le nouveau gardien avait une nombreuse famille et d'autre part Sandro était à bout. Je l'ai trouvé très exalté et j'ai mis Gorzone en garde.

— Vous n'avez réellement pas transmis à Gorzone des menaces de mort qu'aurait formulées Sandro?

— Non.

— Vous en êtes sûr, docteur?

— Oui.

— Vous êtes sûr, docteur, que vous n'avez pas interprété des menaces que Sandro aurait formulées devant vous?

— Non.

— Vous en êtes sûr?

— Mais certainement. Pourquoi cette insistance?

— Rien. Enfin... Cette exaltation dont vous me parliez tout à l'heure aurait pu se traduire par des propos, des paroles graves, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas le cas.

— Bien, bien. Je verserai au dossier votre témoignage. Nous nous reverrons. Vous le signerez quand il vous plaira.

— Oui, bien entendu...

A ce moment précis la sonnerie du téléphone retentit, fit sursauter Valerio. Mais déjà Fasaro avait décroché. Il écouta avec attention la voix qui bourdonnait dans l'appareil. « J'ai menti maladroitement, pensa Valerio. Mes réponses ne tiennent pas debout. On a dû questionner déjà des tas de gens à qui Sandro aura aussi débité ses folies... Dangereux, tout ça. Je montre clairement que j'incline vers Sandro. » Il jeta un coup d'œil distrait autour de lui, dans la pièce sévèrement meublée et reçut un choc au cœur : derrière lui se tenait un homme, l'inspecteur à tête de requin. Mais que faisait le policier derrière lui? Il allait se retourner lorsqu'il s'aperçut alors, que tout en écoutant au téléphone, Fasaro ne le lâchait pas du regard et alors quelque chose se contracta en lui, un bloc de glace se forma d'un coup au milieu de sa poitrine. Fasaro le regardait fixement tandis que la voix mystérieuse ronronnait toujours, intarissable.

— Ah, bien... Bien... disait parfois l'inspecteur.

Une longue spirale commença alors à se dérouler à une vitesse folle dans l'esprit de Valerio, entraînant les images de Sandro, de Delfina, de Clara, mêlées à des lambeaux de phrases qu'absurdement sa mémoire continuait à broyer comme des morceaux de verre, en éclats étincelants et douloureux.

Dans ce désarroi, cependant, une partie de son être veillait, attentive, avec des frémissements d'antennes, avec de fines, de très fines pulsations d'animal à l'affût.

— Bien... Bien... Oui... disait l'inspecteur.

Il avait détourné son regard, mais, était-ce une illusion? Il semblait à Valerio qu'il souriait moqueusement. Ce n'était qu'un pli au coin des lèvres, un signe fugitif, comme si l'ironie affleurait seulement, ne parvenait pas à marquer le visage. Mais Valerio, instinctivement, se sentit menacé.

— A bientôt! fit l'inspecteur et il raccrocha l'appareil. Puis il se frotta les mains, se leva :

— Eh bien, docteur... Où en étions-nous? Ah oui... Je vous remercie pour votre rapport et puis... Voyons! Eh! vous reviendrez me voir pour signer votre petite déclaration. Je dois remettre le dossier cet après-

midi. Autre chose : le corps de Gorzone a été rendu à sa famille. On peut délivrer le permis d'inhumer, n'est-ce pas ?

Les larges yeux de Fasaro, ses grands et beaux yeux de femme reflétaient une lumière grise, morte, une lumière un peu funèbre, tandis qu'il prononçait ces dernières phrases.

— Je l'enverrai à madame Gorzone après vous l'avoir fait signer, dit Valerio d'un ton neutre.

— Nous sommes d'accord.

Valerio se dirigea vers la porte. Le policier se trouvait à présent près de la fenêtre et les mains derrière le dos semblait absorbé par le spectacle de la rue. Sur sa tête une plaque de calvitie faisait une tache rose au milieu des cheveux rares et grisonnants, une tache un peu répugnante.

— Quant à Sandro, dit l'inspecteur...

Valerio se retourna, tout en gardant sa main droite sur le loquet.

— Quant à Sandro, nous sommes sur ses traces. Nous sommes sûrs de l'arrêter bientôt et de...

Valerio sentit de longues gouttes d'une sueur glacée lui couler le long du dos, jusqu'aux reins. Si Fasaro lui avait dit à cette minute qu'on venait de perquisitionner chez lui, il n'aurait pas réagi différemment.

— Nous mettrons vite la main sur ce malheureux.

Il se rapprocha de Valerio qui eut tout contre lui ce parfum d'homme soigné, ce frais parfum de savonnette, de lavande, de tabac léger, d'étoffe neuve. Il pouvait distinguer sur le visage de Fasaro les petites rides au coin des yeux et jusqu'au fin duvet au sommet des pommettes...

— Entre nous, dit à voix basse l'inspecteur, je suis comme vous. Ce Gorzone n'était pas extrêmement sympathique... Il lui tendit la main. Valerio la serra machinalement et peu après se retrouva dehors, un peu essoufflé, comme un plongeur à l'instant où il émerge, avec une douleur au fond des oreilles et le cœur au galop.

***

Le lendemain, après avoir quitté Clara, Valerio se rendit au marché. Il fit l'achat de quelques provisions pour Sandro. Il se rendait parfaitement compte qu'il commettait une imprudence. Des gens qui le connaissaient le regardaient à la dérobée avec un certain étonnement. Le soleil brillait dans un ciel pâle, orné de petits nuages frisés. Valerio savait qu'il lui restait à faire un long, un très long chemin à travers une épaisse et étouffante forêt, pleine d'yeux soupçonneux. Une jeune femme le croisa. Elle portait sur la tête une jarre et marchait d'une allure pleine de grâce, de noblesse, le buste droit, les seins pointés, avec un léger balancement des hanches. Une chèvre s'enfuit, poursuivie par des enfants qui riaient. Si on découvrait Sandro ! Tout éclaterait ! Peut-être ces gens savaient-ils déjà la vérité. N'était-ce pas une conjuration ? Un jour proche, des

mains sauteraient sur lui, s'agripperaient à ses épaules, ses bras, ses jambes.

— Il rejoignit Sandro, le trouva assis au pied du lit, le regard fixe. Valerio étala sur la table pain, jambon, fromages, fruits et une bouteille de vin. « Soleil ardent de la Sardaigne! »... Sandro, l'air hébété, se tourna vers le docteur.

— Allons, vieux, il faut que tu manges, dit Valerio.

Sandro baissa la tête et murmura qu'il voulait retrouver Magda, mais Valerio n'était pas certain qu'il eût parlé, il n'en était pas du tout certain et il resta là, près du lit, une main sur la barre d'appui, tandis que par les interstices des volets clos entrait une horrible lumière crépusculaire, oppressante. « Une vie gâchée. » Sur le mur, l'image de la vierge laissée par la petite bonne sicilienne souriait et ressemblait à s'y méprendre à Camelia Linardi. « J'ai sacrifié ma vie, docteur! » Valerio secoua sa torpeur et prit Sandro par l'épaule, d'un geste fraternel :

— J'irai voir Pietro ce matin même. Nous te tirerons de là. Tu n'as rien à craindre de la police. Elle ne te mettra jamais la main dessus.

De nouveau, Sandro leva vers lui ses yeux sombres et Valerio eut envie de lui crier ce qu'il disait à certains de ses malades. « Je ne peux plus rien pour vous. »

Il lui tapota doucement l'épaule.

— Reste tranquille ici. Je reviendrai. Ne fais pas de bruit.

Il referma soigneusement la porte, mit la clé dans la poche de sa veste et descendit les escaliers. Il fut surpris de rencontrer Delfina dans le couloir.

— Vous arrivez tôt, aujourd'hui, dit-il.

— Il est neuf heures. Je suis même en retard, dit la vieille.

— Neuf heures? répéta Valerio, un peu étonné.

Il passa dans son cabinet, consulta son carnet de rendez-vous. Il raya le nom de Fasaro. La veille, un peu avant la fermeture des bureaux de la Sécurité, il était allé signer sa déclaration. Il avait choisi cette heure exprès, pour ne pas rencontrer l'inspecteur. Ce matin, il devait se rendre à l'infirmerie de la mine. « Je verrai Pietro. » Pietro travaillait là-bas depuis le lundi précédent. « J'ai absolument besoin de lui. » A ce moment, il s'aperçut que Delfina l'observait du fond du couloir. Mais elle détourna le regard dès qu'elle vit le docteur s'avancer vers elle.

— Qu'est-ce que vous avez? Qu'est-ce qui vous prend? demanda Valerio d'un ton bas et rageur.

— Mais, monsieur... Je me suis trouvée... C'est que monsieur n'a pas pris son petit déjeuner. Je voulais demander à monsieur si je devais le préparer...

— Non, merci, grogna-t-il.

Il retourna dans son cabinet. Peut-être riait-elle derrière lui? Peut-être avait-elle tout découvert? Peut-être l'avait-on déjà questionnée avant qu'elle ne quitte sa maison? Le chien affamé qu'il avait repoussé le

matin tourna dans son esprit, lui mordit le cœur, déchira avec fureur ce fin rideau qui préservait Clara. « S'ils découvrent que j'ai caché Sandro, je serai arrêté. Je serai séparé de Clara. » Les coudes sur la table, il se prit la tête à deux mains. Le téléphone sonna et, en soupirant, il décrocha l'appareil. C'était madame Francesca Marchesi qui le priait de venir chez elle et lui rappelait que ce matin commençait la deuxième série de piqûres qu'il lui avait ordonnée.

Pour aller chez les Marchesi il fallait parcourir une série de ruelles bordées de jardins. La maison apparaissait enfin au milieu des palmiers. Derrière s'étendaient des terres plantées d'oliviers. Deux grands pins encadraient le portail surmonté d'une belle lampe en fer forgé. Francesca Marchesi fit entrer le docteur dans un petit salon bourré de tapis, de coussins et de tentures.

— Mon mari est à la chasse, dit Francesca en souriant.

Elle avait trente-trois ans, souffrait de sa petite taille et portait toujours des chaussures à hauts talons qui la faisaient sautiller. Elle portait ce matin-là un peignoir léger au décolleté audacieux, qui s'ouvrit lorsqu'elle se laissa tomber sur un fauteuil et montra sa jambe nue, nerveuse, soigneusement épilée. Elle avait la voix brève, le rire facile, le geste vif.

— On fait bouillir l'eau, cher docteur, dit-elle en donnant à sa voix des inflexions charmeuses. J'espère qu'après ces neuf ampoules mon rhumatisme me laissera en paix?

— Il faudra recommencer une série en septembre, dit Valerio.

— Eh bien j'aurai le plaisir de vous recevoir de nouveau, de vous accueillir chez moi.

Elle inclina la tête, lança un regard malicieux entre ses cils mi-clos et sourit coquettement :

— Pour que le docteur vienne il me suffit d'être malade, dit-elle, mais que faire pour donner à mon ami Luigi Valerio l'envie de venir me tenir de temps à autre un peu compagnie?

— J'ai beaucoup de travail, dit Valerio d'un ton nonchalant.

— Je sais, je sais, mais au point de négliger ceux qui vous aiment, de ne pas leur accorder le moindre instant, de les délaisser complètement, de les oublier?

Une femme de chambre apporta une petite casserole fumante.

— Voilà, dit Valerio. Je ne vous ai pas fait mal au moins?

— Oh non, dit-elle avec une douceur redoutable. Vous, vous ne me faites jamais mal.

— Eh bien, à demain matin, chère madame. Mais je vous conseille aussi une petite cure à Valdiviano. Cela aiderait le traitement.

Valerio allait repartir lorsque la jeune femme lui dit avec une sorte de hargne.

— Si vous saviez combien je suis seule et malheureuse! Tout le monde ne peut pas avoir la chance de madame Gorzone!

— La chance! s'exclama Valerio.

— Oh! son mari, vous savez... Enfin, je suis heureuse qu'on n'ait pas retrouvé l'assassin. J'espère qu'il échappera à M. Fasaro. Tenez : je lui ai dit hier soir que si Sandro Galli était venu chez moi se réfugier, je l'aurais caché. M. Fasaro est sûr que l'assassin se cache en ville, que le soir du crime il ne s'est pas sauvé à travers la campagne mais qu'il est resté ici, où quelqu'un le cache, vous comprenez?

— Mais bien sûr! grogna Valerio. Et il eut soudain l'impression de se trouver seul, sur un quai de gare désert, dans la nuit, sans possibilité de fuir nulle part, avec ses valises inutiles devant des rails inutiles aussi. La petite voix acide de Francesca revint s'abattre sur lui, l'inonder comme un flux d'eau brûlante.

— Naturellement, les braves gens qui veulent protéger ce pauvre Sandro doivent savoir que cela peut leur coûter très cher. Très, très cher.

— Vraiment? dit Valerio en se déplaçant légèrement pour faire face, cette fois, à la jeune femme.

— C'est ce que m'a dit M. Fasaro. Dans un cas de ce genre, la loi prévoit un minimum de deux ans de prison. Mais, bien entendu, cela peut coûter davantage.

— Bien entendu, murmura Valerio, très calme.

— A quoi pensez-vous? minauda Francesca. Comme vous êtes loin de moi!

— Excusez-moi, madame. Je dois partir.

— Oui, oui, dit-elle en levant le doigt à la hauteur de sa tempe, d'un air malicieux, vous avez peut-être une belle amie et c'est à cause d'elle que vous me négligez.

— A bientôt, dit froidement Valerio.

***

La visite terminée, Valerio s'enferma dans son cabinet de l'infirmerie. Les blessés allaient bien. Il n'avait aucune crainte de ce côté. Lorsqu'à midi la sirène signala l'arrêt du travail, il envoya un gamin chercher Pietro, qui était employé au magasin des explosifs. Sous la fenêtre, un train de wagonnets défila, avec une charge de mineurs qui se dirigeaient vers la cantine. Les hommes avaient de durs visages couverts d'une poussière roussâtre et ils étaient tous silencieux et graves. « Pauvres gens », pensa le docteur.

— Je suis content de vous voir, dit Pietro en surgissant devant lui.

Il avait toujours sa figure de vieille femme. Il ne portait plus sa capote de fantassin, mais une salopette kaki. Sa casquette à la main, il souriait sans cesser de se dandiner.

— Assieds-toi, j'ai à te parler, dit Valerio.

— Est-ce qu'il s'agit de Sandro? demanda Pietro, les yeux écarquillés.

— Oui.

— Je m'en doutais. Les flics sont venus le lendemain de l'affaire. Ils ont interrogé plusieurs types et moi dans le tas.

— Que voulaient-ils ?

— Hé, ils cherchaient Sandro, bien sûr, et ils savaient que j'étais son ami.

— Vous savez qu'ils ont reçu des renforts ?

— Quels renforts ?

— Des flics de Naples. Arrivés hier soir par avion. Ils sont enragés parce qu'ils ne trouvent rien.

— Je ne savais pas.

— J'espère qu'ils finiront, malgré tout, par foirer. J'espère que Sandro est bien camouflé. Le bruit court qu'il est caché en ville. Moi, je pense plutôt qu'il se balade en plein maquis.

— Il est chez moi, dit Valerio, d'un ton las.

Pietro frappa du poing sur le bureau :

— Nom d'un chien! Docteur! Vous me dites ça comme ça? Mais c'est pas croyable!

Les deux hommes se regardèrent un moment sans rien dire. Dans les yeux tristes de Pietro palpitait une lueur d'effroi. « C'est ainsi criait un gros coq dans la tête de Valerio, en battant des ailes à lui faire mal aux tempes! C'est ainsi! Et ça peut me coûter deux années de prison! Et j'ai une femme que j'aime et nous mourrons tous les deux si nous sommes séparés. » « Idiot! » criait le coq en lui perforant le crâne à coups de becs violents.

— Je peux vous aider? dit Pietro, bouleversé.

— Oui. Je suis venu te voir pour ça. Car j'ai peur qu'on finisse par le découvrir. Il faut que nous le mettions en sûreté. Nous devons chercher un moyen.

— Bien sûr, dit Pietro.

Encore un silence.

— Docteur, ici, tous les camarades ne sont pas d'accord sur le crime, mais tous voudraient que Sandro s'en tire. Ils n'approuvent pas tous qu'il ait descendu Gorzone. Nous pouvons cependant compter sur eux...

— Tu es fou! gronda Valerio, qui sentit ses mains se couvrir de sueur.

Une sueur plus gluante encore commençait à sourdre de ses aisselles. Bon sang, avait-il été bête! Confier un secret de cette importance à un abruti comme Pietro! Fichu! Il se prit la tête à deux mains.

— Que voulez-vous de moi, docteur?

Valerio leva une main comme pour dire : « Est-ce que je sais? » mais sa main lui parut lourde, comme prise dans un gantelet massif. Ainsi, il n'y avait pas d'issue. Pietro le regardait avec attention.

— J'ai une idée, docteur.

— Eh bien?

— J'ai un cousin qui reviendra dans une semaine de Palerme. Il a

un petit voilier. Il navigue entre Salerne et la Sicile. Si vous payez le voyage, il consentira, j'en suis sûr, à prendre Sandro, à le passer en Tunisie ou en Algérie.

— Oui, dit Valerio. Je paierai le voyage. Tu es sûr que ton cousin acceptera?

— Sûr. Tout sera facile, vous verrez. Nous partirons en pleine nuit de la plage. Est-ce que vous connaissez quelqu'un là-bas, de l'autre côté?

— Quelqu'un? Oui... A Tunis.

— Faudrait le prévenir pour qu'il aide Sandro dès son arrivée.

— Je le préviendrai.

Il n'y avait plus de problème. Sandro serait sauvé. Clara serait sauvée. De nouveau, une torpeur le saisit. Il ne sut pas si le fracas qu'il entendait provenait vraiment du second train de wagonnets qui débouchait sur le terre-plein, devant l'infirmerie, sous la fenêtre.

***

— Mais qu'as-tu, mon chéri? Comme tu es triste et nerveux?

Clara le retenait au moment où il allait partir. « Beaux yeux! Ame tendre! » pensa Valerio en lui caressant l'épaule. Il fallait la rassurer, effacer cette inquiétude. « Je suis bel et bien claqué! »

— Je n'ai rien, Clara. Un peu de surmenage, peut-être.

— Eh bien! Nous partirons à Boggeru samedi. Tu te reposeras deux jours au moins...

— Et mes malades? Veux-tu que je les abandonne?

Il sourit, attira la jeune femme contre lui. Mais dans son esprit à toute vitesse la phrase terrible défilait : « Loin de toi je ne pourrai pas vivre, si longtemps loin de toi... » Elle se nouait, se dénouait, se renouait, cette phrase qu'il ne parvenait pas à oublier. Elle semblait gravée pour toujours sur son âme endolorie. *Soffite di nevralgie, mal di testa, mal di denti, dolori periodici?... Antidolorifico Veramo!* « Bien, bien! Un cachet et toutes les douleurs disparaissent. Mais la mienne? »

— Nous irons à Boggeru. Promets-le, dit-elle.

— Bon. Nous irons samedi à Boggeru. Mais il fera mauvais temps.

— Nous resterons dans notre petite auberge. Nous regarderons la mer.

Elle se serra contre lui.

— Que je t'aime! dit-elle à mi-voix, avec un intime accent de souffrance. Je ne suis rien sans toi, Luigi. Loin de toi je suis à peine vivante, une ombre...

— Clara, murmura-t-il, bouleversé, le cœur battant à courtes et dures pulsations.

La tête de Clara était sur son épaule, un parfum de verveine montait

de ses cheveux. Il sentait contre sa poitrine la douceur des seins de Clara, un poids léger d'oiseaux.

— Sans toi, je suis perdue!...

C'était comme un appel qui remontait du fond d'un abîme, affaibli par la distance mais qu'il comprenait, oh! qu'il comprenait comme si, dans une autre vie, il avait éprouvé déjà ces jours amers de solitude, ces nuits misérables, ces minutes où l'âme se creuse subitement et souhaite la mort! Il releva la tête de Clara et vit qu'elle pleurait.

— A ce soir, murmura-t-il.

— A ce soir, répondit-elle en s'efforçant de sourire.

Avant d'aller chez lui il passa chez les Biancardi dont il soignait les deux enfants atteints de dysenterie. De là il descendit vers le port, s'enfonça dans le vieux quartier et fit dans de misérables boutiques, sombres et puantes comme des tanières, l'achat de quelques boîtes de conserve qu'il dissimula dans les larges poches de son manteau. Il rejoignit alors sa maison. Delfina était dans le jardin. Assise sur une petite caisse, elle épluchait des pommes de terre au soleil. Elle avait son air revêche et salua le docteur sèchement.

— Rien de neuf? demanda Valerio.

Sans même se tourner vers lui elle répondit :

— Oui. Madame Argelli est venue. Sa fille aînée a une forte fièvre. Elle vous attend...

— C'est tout?

— Ah! Il y a aussi M. Fasaro.

— Que voulait-il?

— Il passait. Il voulait vous voir.

— Il n'a pas laissé de commission?

La vieille releva la tête, le regarda, les yeux clignés :

— Non. Il n'a pas laissé de commission.

Il monta dans sa chambre après avoir fermé la porte du couloir. « Si Delfina grimpe ici, je l'entendrai. » Précautionneusement, il gravit ensuite l'escalier de bois qui menait aux combles. Il s'efforça de ne pas faire craquer les marches, mais Sandro l'avait entendu et quand il poussa la porte, il le trouva debout, près de l'entrée.

— Tu as dormi?

Sandro ne fit pas un mouvement. Valerio s'aperçut qu'il avait à peine touché aux provisions de la veille. « Tout en vidant ses poches, il lui fit des reproches d'un ton bas et un peu véhément.

— Bon sang, vieux, il faut que tu manges! Il ne faut pas te laisser aller. Dans quelques jours tu auras besoin de toutes tes forces, de tous tes moyens!

Sandro fit un geste qui pouvait signifier : à quoi bon! et qui exaspéra le docteur.

— Il ne faut pas qu'ils te prennent!

— Qu'est-ce qu'ils peuvent me faire? dit Sandro de sa voix indifférente.

— Les travaux forcés ou je ne sais quoi! Mais ils te châtieront durement.

Sandro haussa une épaule.

— Avec Pietro nous te ferons passer en Tunisie. Mais tout dépendra d'abord de toi.

— Qu'est-ce que je ferai en Tunisie?

Il regardait Valerio de ses sombres yeux de mort. Rien à répondre. On ne pouvait lutter contre des morts.

Il tentait de ranimer un cadavre et le sentait bien. Les mots ne mordaient pas sur Sandro, ils glissaient sur ce visage, ils ne le touchaient plus, plus rien ne les recevait. L'image d'un navire désemparé, sans équipage, errant sur une mer de ténèbres, d'un navire encore à flot mais sans âme déjà, lui traversa l'esprit, lui déchira le cœur.

— Je te laisse. Je reviendrai te voir ce soir!

L'escalier s'enfonçait dans un gouffre insondable et Valerio, affolé, descendait, le cœur vidé de tout espoir. Et il atteignit le rez-de-chaussée, découvrit Delfina au pied de la dernière marche, Delfina toute noire, les yeux fixes, qui l'attendait comme un ange exterminateur.

— Qu'est-ce que vous voulez! dit brutalement le docteur.

— Mais, monsieur... Je voulais prévenir monsieur que madame Argelli vient de rappeler, qu'elle demande monsieur d'urgence parce que sa fille délire, qu'elle a une terrible fièvre...

***

De fins nuages commençaient à voiler le ciel lorsqu'il franchit la grille de la Sécurité.

Le planton lisait un journal qui portait en gros titres : *Émeutes au Caire!* Il se leva, plia le journal. « ... En Corée, les bombardiers U.S.... »

— L'inspecteur Fasaro, je vous prie.

— Il est occupé. Je vais voir s'il peut vous recevoir.

Valerio boutonna soigneusement son manteau et se frotta les mains. Elles étaient toutes moites, brûlantes.

— Vous pouvez entrer, monsieur, dit le planton.

— Comment allez-vous? dit la voix de Fasaro avant même que le docteur ne le découvrît derrière sa table, sa gabardine sur les épaules, la cigarette aux lèvres. Il n'était pas seul. Deux hommes étaient assis en face de lui. Ils se levèrent dès qu'apparut le docteur et le plus gros alla s'asseoir sur une petite table, près de la fenêtre. L'autre sortit après avoir esquissé un salut.

— Quelle surprise, docteur! Que puis-je pour vous? demanda Fasaro d'un ton enjoué.

— Mais, vous êtes passé chez moi ce matin. Vous aviez quelque chose à me dire...

— Moi?

Il se tourna vers le gros policier comme s'il le prenait à témoin de sa complète ignorance, puis s'exclama, en riant :

— Ah! Mais oui! Excusez-moi! Oh! Il ne fallait pas vous déranger; c'était peu de chose.

« Comédie », pensa Valerio qui s'était arrangé pour prendre un fauteuil d'où il pouvait avoir sous son regard les deux inspecteurs à la fois.

— Quand je dis peu de chose, j'exagère peut-être... J'ai cru que vous seriez interessé par la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

Valerio attendait, très calme, les mains allongées sur les appuis de son fauteuil, deux mains dociles, parfaitement tranquilles, que n'importe qui pouvait observer. Non, elles ne tremblaient pas ; il était facile de le vérifier...

— Le vieux Fuosco s'est suicidé cette nuit dans sa cellule, à Cagliari.

— Ah! dit simplement Valerio en inclinant un peu la tête.

— Il s'est pendu à un barreau de la lucarne :

— Mais comment va la petite fille?

— Bien. Elle est, à présent, hors de danger. Cependant quelque chose sera plus difficile, beaucoup plus difficile à guérir que son corps. Un choc pareil, dans une âme d'enfant, qui peut en prévoir les effets?

— C'est vrai, dit Fasaro.

Valerio aurait pu à cet instant se lever. Tout semblait avoir été dit, mais un instinct l'avertissait que cette entrevue était attendue et que le gros policier à tête de boxeur n'était pas là par hasard. D'ailleurs, il regardait Valerio avec insistance.

Valerio ne put s'empêcher de s'agiter sur son fauteuil. A la fin, impatienté, la gorge en feu, il se retourna. Il n'y avait personne derrière lui. Le gros policier parut très surpris et se passa la main sur les lèvres, lentement, d'un air perplexe.

— A mon avis, le sort du vieux Fuosco est le sort auquel Sandro est destiné, dit Fasaro d'un ton assuré. N'est-ce pas votre avis, docteur?

— C'est possible, dit Valerio.

— Logiquement, ce malheureux devrait déjà s'être suicidé. Mais il est réfugié chez des gens. Cela retarde un peu sa décision. Malgré tout, c'est un homme mort.

» Magda était son unique raison de vivre. Vous savez vous-même qu'il l'aimait passionnément. Il lui a survécu, au lieu de se tuer le soir-même, précisément, parce qu'il lui restait un dernier prétexte pour survivre : se venger de Gorzone. Gorzone liquidé, la vie pour lui n'a plus aucun sens. Est-ce qu'il vous paraît que je force mon raisonnement, docteur?

A toute vitesse, la pensée de Valerio tourna, pour chercher une issue, pour trouver la réponse, éviter le piège, car il ne pouvait s'agir que d'un piège.

— Nous verrons, dit-il d'une voix sourde. Les faits prouveront si votre raisonnement est juste ou non.

Piètre réponse, mais il se sentit tout chaud, déjà couvert de sueur, comme si la pièce était intensément chauffée.

Il aurait fallu répondre que ce n'était pas sur Gorzone que Sandro voulait tirer. Lui, Valerio, le savait. Lui, Valerio, avait compris. Il était seul à avoir compris.

— Vous avez des soupçons? demanda-t-il.

— Des soupçons? Ah! Vous voulez dire... Vous voulez savoir qui nous soupçonnons de cacher Sandro, sans doute? Mais docteur, tout le monde! Nous soupçonnons tout le monde. Notre métier est de soupçonner tout le monde. Toutes les suppositions sont permises et vous-même, docteur, vous-même nous pouvons vous soupçonner!

Il rit et se laissa aller en arrière sur son siège. Le gros policier, lui, ne bougea pas, ne quitta pas son immobilité redoutable. Mais Valerio, d'un coup, se sentit environné de flammes.

— Mais je crois que notre petit avis dans les journaux fera réfléchir les imprudents. C'est vrai, vous ne lisez pas les journaux, docteur. Eh bien! Nous avons informé nos vaillantes populations des risques que l'on peut courir à vouloir soustraire un assassin à l'action de la justice. Mais je vous l'ai dit : je crois que le temps travaille pour nous.

A ce moment, quelqu'un frappa à la petite porte qui se trouvait derrière Fasaro.

— Oui! cria l'inspecteur.

Un employé apparut, lui tendit une feuille et s'esquiva aussitôt.

Pendant que Fasaro lisait, le docteur put se reprendre un peu. Était-ce une comédie pour lui faire comprendre qu'il devait livrer Sandro sans scandale? Qu'on oublierait alors son délit? Mais jamais il ne livrerait Sandro. Une volonté haineuse se durcissait en lui. Mais Fasaro se pencha sur son bureau :

— Tenez, docteur. Voici pour vous..., dit-il de sa voix aimable. Bien entendu, nous surveillons le service télégraphique et les communications téléphoniques aussi. De même que le courrier. On peut tenter de faire passer notre malheureux Sandro en Algérie ou en Tunisie et nous devons prendre toutes les précautions. On me communique à l'instant les textes des télégrammes arrivés ce matin. Et, pardonnez-moi, je lis ces lignes que vous adresse madame Valerio : *Arriverai vendredi à bord du* Portici *vers midi avec père*. Vous voyez? Je suis heureux de vous apprendre le premier cette bonne nouvelle. Vous aurez il est vrai le télégramme lui-même en entrant chez vous. Je vous fais tous mes compliments, cher docteur.

Il n'y avait aucune trace d'ironie dans sa voix. Il parlait avec son habituelle aisance. Valerio l'avait écouté avec une attention épuisante.

— Merci, dit-il du bout des lèvres.

La sueur lui coulait le long du dos.

— Bravo! Vous ne serez plus seul dans cette grande maison. Si vous le permettez, docteur, je vais vous poser une petite question.

— Je vous en prie, dit Valerio, tous les sens aux aguets.

Cette ignoble comédie allait donc continuer jusqu'au moment peut-être où on lui dirait : « Vous êtes arrêté! » Une bouillonnante colère l'envahit d'un seul flot, à cette idée.

— Que feriez-vous si vous étiez procureur dans l'affaire Sandro? dit l'inspecteur en souriant jovialement.

— Dans l'affaire?... Mais je ne sais pas!

— Oui, quelle peine demanderiez-vous pour le meurtrier de Gorzone, c'est ce que je veux dire. C'est une question que j'aime à poser et qui provoque des réponses souvent instructives.

Valerio le regarda dans les yeux. Le piège s'ouvrait là, devant lui, béant, mais il ne reculerait pas.

— L'acquittement, dit-il et le mot sembla lui monter du fond des entrailles.

— L'acquittement? Le procureur demander l'acquittement? Vous plaisantez, cher docteur. C'est la première réponse de ce genre que l'on me fait. J'en ai obtenu jusqu'ici déjà de très curieuses, mais l'acquittement!...

Il rit de son rire jeune, éclatant qui découvrait ses dents parfaites, très blanches.

— Voyons. Vous oubliez la préméditation. Nous avons des témoignages.

Valerio se rendait compte que le gros policier l'observait et son regard le gênait jusqu'à l'exaspérer.

— Je veux dire que Sandro est un homme malheureux, dit-il avec effort. Et qu'il me semble inutile de le torturer davantage.

— Bien sûr, bien sûr! dit Fasaro, cette fois, d'un ton pincé. Eh bien! cher docteur, je ne veux pas vous retenir davantage.

Valerio s'était déjà levé. Il salua d'un bref signe de tête, mais Fasaro le rejoignit, l'accompagna jusqu'à la porte :

— Je suis heureux pour vous du retour de madame Valerio, dit-il sur le seuil. Encore tous mes compliments!

Dans la rue, le docteur se mit à marcher à grands pas. Il avait une folle envie de serrer Clara contre lui. En même temps, il se sentait très las, les jambes molles. « *Sole ardente di Sardinia* », disait un mur. Il venait d'échapper à un naufrage. Il était sans forces, mais vivant. Dans sa tête en feu, toutes les pensées mouraient, se fondaient en une pâte gluante. « Qu'attendent-ils pour m'arrêter? Qu'attendent-ils? » Il haïssait Fasaro de toute son âme. « Quel est ce jeu abominable? Pourquoi ces compliments, alors qu'il sait que Clara est ma maîtresse? Pourquoi? » Il entra dans sa maison. Delfina était dans la salle à manger.

Elle se tourna vers lui, cria de son aigre voix de chouette :

— Il y a un télégramme pour monsieur. Je l'ai déposé sur le bureau!

Il prit le télégramme et, dans sa hâte, le déchira en l'ouvrant : *Arriverai vendredi à bord* Portici, *vers midi avec père. Tendresses. Angela.*

Tendresses, avait écrit Angela. Il se souvint que Fasaro ne lui avait pas lu ce mot.

***

Il s'appelait Eugenio Casella et il avait passé la journée précédente à se promener dans Salina et à faire de longues stations devant le comptoir du « Palermo », où il buvait d'invraisemblables mélanges d'alcools. On avait fini par apprendre qu'il était envoyé par un grand magazine illustré de Milan pour un reportage sur l'affaire Gorzone. Il errait à travers les rues avec, pendu au cou par une lanière de cuir, un appareil photographique qui lui battait sur l'estomac. De taille moyenne, très brun, le visage bouffi, il portait une veste cirée serrée à la taille et un chapeau de feutre gris vert, à bords étroits, orné d'une plume de coq et jeté en arrière du crâne. Cet étonnant chapeau était couvert de taches et semblait exactement vissé sur l'énorme chevelure batailleuse. Le vendredi matin, vers dix heures, Valerio le rencontra sur la route, à la sortie de Salina. Il faisait des signaux et agitait le poing, le pouce en direction de Cagliari. Les présentations à peine terminées et tandis que la voiture reprenait de la vitesse, Casella commença un monologue ahurissant qu'il accompagnait de gestes et de grimaces. Ses mains voltigeaient autour de son visage de caoutchouc, qui se plissait, s'allongeait, s'aplatissait sans arrêt. Valerio, méfiant, lui demanda s'il avait achevé son enquête.

— Pas encore, toubib! J'ai encore des gens à contacter à Cagliari. L'homme Sandro, les flics le prendront un jour ou l'autre. Mais personnellement je m'intéresse à un aspect curieux de l'histoire. Gorzone se trouvait chez sa maîtresse. Faut que je la voie. Pouvons-nous déjeuner ensemble? Vous m'êtes infiniment sympathique.

— Ravi pour ce dernier point, dit Valerio, mais je ne serai pas libre et je le regrette.

— Je le regrette aussi, grogna Casella.

Son haleine sentait le gin. Il ne restait pas une seconde tranquille et s'agitait sans cesse sur son siège en jetant des coups d'œil nerveux à droite et à gauche comme si le paysage le captivait. Mais ils traversaient une étendue désolée. La mer brillait à gauche. A droite, au-delà de longues bandes de terrains pelés s'allongeaient des lagunes, d'un vert vénéneux. Deux carabiniers surgirent sur la route, arrêtèrent la voiture et examinèrent les papiers du docteur et de son compagnon.

— Ils finiront quand même par l'avoir, dit peu après Casella.

— Vous croyez?

— Sûr. C'est enfantin. Cet inspecteur Fasaro est malin. M'a fait une bonne impression bien que personnellement je n'aime pas les flics. Naturellement, ne vous méprenez pas : je trouve Sandro infiniment sympathique, cher toubib. Ce type désespéré par la mort de sa femme me va droit au cœur. C'est très rare, croyez-moi. La plupart des veufs pensent tout de suite à la petite qu'ils vont fourrer dans leur lit pour remplacer l'en-allée!

— Oh! s'exclama Valerio en le regardant.

— Naturellement, il y a des exceptions. Mais je connais la vie. Il cligna de l'œil.

— Est-ce que vous allez parler aussi de... cette Silvana? dit Valerio.

— Pourquoi pas?...

— Vous êtes sûr de ne pas blesser madame Gorzone?

— Toubib, pas de sentiment. J'arrondirai les angles, mais il faut informer le public. Pour tout vous dire, c'est mon directeur qui est une canaille baveuse et exige la photo de la ravissante concubine.

Grâce à Casella, à sa verve entraînante, Valerio échappait à sa hantise. Il avait laissé Clara, le matin, un peu désemparée mais réagissant courageusement contre sa tristesse. Quant à Sandro, il l'avait trouvé endormi ou faisant semblant de dormir. Son visage maigre et tourmenté, avec ses paupières sèches et comme moulées sur le globe de l'œil, dans la pénombre de la petite pièce ressemblait à un masque de mort.

— Puisque vous avez le temps, toubib, vous ne pourriez pas m'accompagner au Yacht Club? Je veux voir tout de suite cet Anglais.

— C'est bon, dit Valerio, un peu agacé.

La voiture s'engagea sur les quais, longea les docks. Des mouettes se balançaient sur l'eau. Un cargo norvégien manœuvrait au milieu du bassin, en faisant mousser l'eau verte. Aucune trace de l'Anglais. Il n'y avait au mouillage qu'un joli cotre qui battait pavillon français.

Dépité, Casella entraîna le docteur dans un petit bar. Il commanda pour lui un whisky et fit ajouter du Martini, du curaçao et réclama pour finir du poivre et un citron.

— J'ai appris ça chez les Américains. Des buveurs extraordinaires. Et vous? Sincèrement, vous allez boire du café? A cette heure-ci? Cher toubib, vous m'étonnez.

Il ricana et but une longue gorgée puis leva son verre à bout de bras. Deux ou trois clients, à l'autre bout du comptoir le regardèrent avec surprise.

— J'ai été correspondant de guerre, toubib. L'Éthiopie, l'Espagne, le front de Bessarabie, la Grèce, est-ce que je sais? J'ai vu fusiller des noirs et des blancs, des Espagnols et des Roumains, des Italiens et des Arabes, des Hongrois et des Croates! C'est toujours la même chose! Pour oublier tous ces morts il n'y a que l'alcool! Parfaitement! Pendant l'offensive sur Bilbao j'ai vu un type qu'on allait fusiller. Bon. Son gosse ne voulait pas lâcher son père qui était déjà le dos au mur. Il s'accrochait à sa jambe. Le père le repoussait. Le gosse ne voulait rien savoir. Parfaitement : on les a fusillés tous les deux. En Roumanie, c'était des Juives. Il ne faut pas croire tout ce que raconte ce cinglé de Malaparte. Mais l'histoire des Juives, c'est vrai. On mettait les plus jolies filles de la bourgeoisie juive dans des bordels pour la troupe. Quand elles avaient servi un mois, on les fusillait! J'ai vu! Moi j'ai vu. J'ai tout vu. A Adoua, parfaitement, on faisait passer des tanks sur les jambes des prisonniers.

Dégoûtant! Et vous me parlez de mon foie! Vous venez me parler de mon foie! Vous plaisantez! Tenez, toubib! Parlez-moi plutôt de mon cœur, organe noble! Lui, oui, lui est fichu, complètement fichu! Fichu pour avoir battu à toutes les exécutions, à tous les tas de cadavres!

Il vida son verre, en commanda un autre. Des gouttes de sueur brillaient à ses tempes. Valerio se demandait pourquoi il restait près de ce garçon.

— Et nous aurons encore la guerre, toubib! Toujours des guerres! Et savez-vous pourquoi?... Chut! Laissez-moi vous expliquer. Nous pouvons encore boire! Non? Refusé? Tant pis! Cette mixture est pourtant somptueuse!

Il se dressa légèrement sur son fauteuil. Ses pommettes étaient rouges. Sa large bouche traversait son visage comme une blessure.

— Nous aurons encore la guerre parce que le monde est uniquement mené par les hommes! Je veux dire : par les mâles! Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

Il agita une main comme pour un signe de détresse.

— La femme, toubib, n'est jamais participante. Je veux dire... Pour la guerre, la politique, l'organisation de la société, la révolution ce sont les hommes qui mènent la danse! La femme, toubib, je ne vous apprends rien, donne l'amour, la vie! Elle est amour et vie! Nous devrions l'adorer! Parfaitement. Pas la traiter comme nous le faisons! Et aujourd'hui, rien ne les arrête : ils tuent les femmes par milliers, ils tuent les enfants par milliers! Ils ajoutent des malheurs effroyables à cette misérable vie terrestre. Comme si de toutes manières la mort n'était pas au bout! Écœurant tout ça! Révoltant. Quoi?

Il s'arrêta, jeta autour de lui un coup d'œil égaré.

— Vous êtes marié? demanda Valerio, penché vers lui et qui, à travers le flot des paroles suivait avec surprise une douloureuse vérité qui surnageait comme une épave.

— Ma vie privée ne regarde personne, gronda Casella en se balançant sur son fauteuil.

Mais ses pupilles s'agitaient au fond de ses yeux, ses lèvres tremblaient.

— Il y a eu, en 1944, un terrible bombardement de Turin, ajouta-t-il cependant d'une voix un peu rauque. Des milliers de morts. Mais presque tous des femmes et des enfants. Voilà ce que font les hommes. Des femmes et des enfants par milliers écrasés et brûlés! Hein? Joli résultat!

Il ricana, puis fit une grimace comme si vraiment il allait pleurer.

— Une maison avec une jeune femme. Deux petits. Tout écrabouillé! Enterrés vivants! Étouffés! Mes poussins! Mes gentils poussins! Il les a tous égorgés avec leur mère, le monstre!

— C'étaient vos enfants? demanda Valerio, ému.

Ici, Casella le regarda durement. Cette expression qui transformait ses yeux, cette lumière étrange qui se coagulait en eux peu à peu, c'était réellement de la haine.

— Qui vous a dit qu'il s'agissait de mes enfants ? dit-il, d'un ton de dégoût et de mépris. Je vous cite Shakespeare, monsieur ! Je vous cite les propos de Macduff lorsqu'il apprend que Macbeth a fait périr sa femme et ses enfants. « *What, all my pretty chickens and their dam at one fell swoop ?* »

Il renifla, croisa ses bras sur la table, mit le front sur ses bras et murmura encore :

— Ma vie privée ne regarde... personne.

Valerio attendit un moment. L'horloge indiquait midi et demi. Il fallait partir. Cet homme avait effleuré son âme comme avec une épée. En lui saignait une longue et brûlante égratignure. Il se leva. Casella dormait déjà. Le garçon s'approcha.

— Laissez-le, dit Valerio.

Il régla les consommations et sortit.

***

Le navire était en vue. Une foule assez dense se pressait sur le quai. Dans le ciel de hauts nuages montaient comme les piliers d'une gigantesque cathédrale et des vapeurs traînaient sur la mer, brillantes, teintées de bleu sur les bords. Valerio rangea sa voiture près d'un alignement de futailles. « Ne te tourmente pas, mon amour. Tu sais que je suis entièrement à toi ! » C'était la voix de Clara, mais Clara ignorait que Sandro était caché dans sa maison. Dans cette maison où Angela allait entrer. Toute sa vie se jouait dans ces heures interminables. Cette lumière qui tombait du ciel lui blessait les yeux comme une poussière de silex. Et ce navire qui naissait de la mer, avec sa cheminée rouge et sa coque noire, il le regardait grandir avec amertume. « Trop tôt, petite fille ! Trop tôt ! Tu es revenue une semaine en avance ! « Quelque part, derrière les collines, un avion bourdonnait et il jaillit soudain dans l'immense cuve où bouillonnait le soleil, vira lentement, se perdit dans les brumes. Valerio devina qu'il devrait lutter pour surmonter son désarroi, pour cacher à Angela et à son beau-père son intime souffrance. Il lui fallait se composer un visage, oublier, oublier... Le *Portici* avait dépassé la jetée. Côté soleil les vitres étincelaient. La cheminée était ornée de trois cercles blancs. De minuscules silhouettes se pressaient le long des bordages. Le pavillon italien flottait à l'arrière, ajoutait au tableau gris et rongé par la trop vive clarté de l'après-midi, une note joyeuse. Au milieu des appels, des rires, des mouchoirs agités, Valerio se sentit affreusement triste, découragé, comme si une inguérissable maladie le dévorait.

***

Était-ce un rêve? Il avait depuis un long moment Angela contre lui, accrochée à son bras. Elle souriait, heureuse, et un charmant chapeau de feutre blanc encadrait son fin visage.

— Embrasse-moi encore! dit-elle avec élan.

Il la serra contre lui, tandis que la foule s'écoulait autour d'eux. Le tumulte, sous la voûte du dock, se répercutait étrangement. Le père d'Angela s'occupait des bagages.

— Tu es plus jolie que jamais, dit Valerio.

— Vrai? dit-elle, ravie, en se mordant la lèvre.

Elle portait une robe de laine serrée à la taille par une ceinture cirée rouge et fermée par de gros boutons plats de même couleur.

— J'avais peur de ne plus te plaire, dit-elle en lui serrant la main.

— Tu es folle.

— Tes lettres me faisaient peur.

— Mes lettres?

— Oh! C'est fini. Ne parlons plus de cela. Tu es là. Je t'aime!

Il l'embrassa doucement sur la joue, lui entoura les épaules de son bras et ces gestes semblaient le délivrer un peu de ce sentiment de culpabilité qui le freinait, étranglait les mots dans sa gorge.

Latanza ne revenait pas encore. Mais Valerio voyait près du bureau des bagages sa haute silhouette, son crâne chauve.

— J'aurais pu aider ton père.

— Mais non. Laisse-le... Sais-tu que j'ai appris à monter à cheval? Les derniers jours le docteur m'a autorisée à faire des promenades. J'avais acheté un magnifique costume, mais je l'ai laissé là-bas. Nous sommes invités pour Pâques. J'espère que tu pourras enfin te libérer, que nous pourrons nous échapper, dis?

— Nous verrons, dit Valerio. J'ai beaucoup de travail.

Le petit visage d'Angela se ferma soudain, sous l'effet d'une rapide contrariété. Mais très vite, elle reprit son sourire.

— Dites donc. Nous allons déjeuner!

C'était un homme d'une soixantaine d'années, au visage lourd et sévère. Il était vêtu d'un confortable complet de laine gris foncé à fines rayures. Ses yeux un peu saillants avaient une expression d'énergie, de ténacité. Ils ne s'attendrissaient que lorsqu'ils regardaient Angela.

— Cher Luigi, vous me paraissez fatigué. Vous avez mauvaise mine.

— Tu crois? dit Angela, alarmée.

— Mais oui. Surmenage, mon cher. Un peu de repos vous ferait du bien... Enfin, nous allons parler de tout ça.

« Bon, pensa Valerio. Il prend son ton de commandement. » Il n'éprouvait pas de véritable affection pour son beau-père. Le porteur rangea

les valises dans le coffre de la voiture. Angela s'installa à côté du docteur, Latanza sur le siège arrière. Il était près de deux heures lorsqu'ils entrèrent dans le petit restaurant près de la piazza Carmine. Valerio avait retenu une table. Une musique de Mozart, diffusée par un poste allemand, les accueillit dans la salle, où il y avait peu de monde, deux ou trois couples seulement, qui chuchotaient. A cette minute, Valerio n'éprouvait plus aucun remords, mais comme une sorte de soulagement. Il était sorti du port, il abordait la pleine mer.

La musique avait cessé. Latanza, après avoir commandé les vins, se tournait vers lui, tournait vers Valerio son lourd visage, comme on tourne une lampe, un projecteur. Valerio baissa les yeux, regarda son assiette.

— Donc, mon cher ami, dit Latanza comme s'il enchaînait sur une conversation déjà commencée, je repars demain matin neuf heures sur le *Portici*. Dès mon arrivée, je m'occuperai de l'appartement de la via Chiaia. Inutile de vous dire la satisfaction que j'ai éprouvée en apprenant que vous acceptiez enfin de venir vous installer près de nous. Cet appartement sera libre tout de suite. Vous pouvez d'ores et déjà commencer à liquider vos affaires ici. Je verserai le pas de porte : 800 000 lires. Vous aurez environ 500 000 lires de travaux. Laissez-moi parler. Je comprends... Mais je vous avance ces sommes en vous donnant tout le temps que vous voudrez pour le remboursement. Et n'oubliez pas que vous aurez non plus comme ici une clientèle de pouilleux, mais une des plus riches clientèles de Naples et que je suis sûr de vous lancer très vite.

— Ici, Luigi ne fait pas payer les trois quarts de ses visites, dit Angela en souriant avec une ironie indulgente.

— Ce sont de pauvres gens, dit Valerio, maussade. Pas des pouilleux : des gens pauvres.

— Vous verrez. Tout ira bien. Et vous ne regretterez pas ce coin perdu. Angela se portera mieux, sera plus heureuse et vous, vous gagnerez en peu de temps une fortune. Oui, oui, j'en suis sûr...

A la fin du repas, ils passèrent tous trois dans le bar. Il était un peu plus de trois heures. Peu de consommateurs, mais dans un angle, près de la fenêtre, Valerio découvrit Casella, en face d'une jolie femme brune. Ils buvaient du café. Casella avait l'air très en verve. « Quel démon! » pensa Valerio. Mais déjà Casella aussi l'avait aperçu. Il dit quelques mots à la jeune femme, se leva, se précipita vers le docteur et lui secouant énergiquement la main.

— Je l'ai retrouvée, toubib!... Silvana, bien entendu. Elle me raconte sur Gorzone de vraies horreurs! Venez avec nous!

— Je ne suis pas seul.

— Pas seul? Dommage. Dites donc, demain je serai à Salina. J'espère qu'il y aura du nouveau. J'ai envie de finir ce boulot et de partir pour l'Égypte! Ça chauffe là-bas. Bon, je comprends, je ne veux pas vous retenir davantage. A demain, j'espère. Où habitez-vous?

— Via Regina Elena. La troisième maison à gauche avant la place.

— Nous boirons un verre ensemble.

— A demain.

— A demain, toubib!

Il était déjà reparti et multipliait les courbettes devant Silvana qui regardait Valerio avec attention. Angela et son père s'étaient attablés à l'angle opposé, près d'une fenêtre d'où l'on voyait tout le port.

— Qui est-ce? demanda Latanza.

— Un journaliste.

— Il est venu pour l'histoire de ce malheureux Gorzone, sans doute?

— Oui.

— Je crois le reconnaître. C'est Casalle ou un nom comme ça.

— Casella.

— Casella, mais oui. Bien connu.

— J'ai lu des reportages de lui dans la *Stampa*, dit Angela de sa voix de petite fille.

— En ce moment il travaille pour *Oggi*, dit Valerio.

Il allongea le bras, pris sa tasse de café, but une gorgée, lentement pour cacher sa nervosité.

— Mais parlez-nous de ce crime abominable! dit Latanza. Ce pauvre Gorzone. Je le connaissais bien. Évidemment il était un peu faisandé, mais ce n'était pas un mauvais homme. Je sais, il n'a pas toujours été très honnête en affaires et c'est surtout ses meilleurs amis qu'il s'est dépêché de plumer. Mais tout de même... Finir ainsi... J'ai lu toute cette histoire, c'est lamentable.

— Sa femme est très gentille, dit Angela.

— Oui.

— Et le meurtrier court toujours?

— Oui.

— Il paraît, dit Angela, qu'il se cache à Salina même. Je l'ai lu dans je ne sais quel journal, avant-hier.

— C'est ce qu'on dit.

— Il mérite la corde, dit durement Latanza, et il se passa une main sur son crâne poli.

— Il a tué dans un moment de désespoir.

— Désespoir ou non, il a bel et bien tué un homme.

— S'il était venu se réfugier chez moi, je l'aurais caché, répliqua Valerio, les mains agrippées aux appuis de son fauteuil.

Latanza haussa les épaules.

— Tu es fou, Luigi, dit Angela. L'idée seule que ce criminel est dans Salina me fait frissonner. Ah! S'il pouvait être arrêté d'ici notre arrivée!

— Toujours généreux et un peu don Quichotte! ricana Latanza en écrasant sa cigarette dans le cendrier.

Parce qu'il avait baissé la tête, il ne vit pas le regard que lui lança Valerio. Mais Angela surprit ce regard et dit avec vivacité :

— Par pitié, ne parlons plus de tout cela. Luigi, as-tu encore Delfina?

— Oui.

— J'espère qu'elle t'a bien soigné pendant mon absence?

— Elle a été parfaite, dit Valerio, sèchement.

Le ton déplut à Latanza qui se leva et dit, d'assez mauvaise humeur :

— Je crois qu'il est temps de partir, à présent.

***

L'arrivée à Salina se fit vers quatre heures et demie par une chaleur qui laissait prévoir pour la nuit un violent orage. Vers le cap, l'horizon était barré par une muraille de nuages sales qui rongeaient le ciel vert et or. Une fine poussière bleuâtre estompait les petites maisons fichées sur la colline de Pointe-Rouge qui ressemblait à un polypier géant, percé de trous, parcouru de lueurs, baignant dans l'eau tiède du soir. A travers les rues, des marchands de poissons poussaient leurs longs cris déchirants. Des fumées nonchalantes montaient de la plage. Sur la Regina Elena la sonnerie du cinéma Imperiale appelait inlassablement : Bette Davis, *L'Ambiziosa. Trionfo assoluto!* La première séance allait commencer. Delfina avait voulu attendre ses maîtres. Elle trouva madame « grossie et bien reposée ». Des personnes étaient venues chercher le docteur. Elle avait noté les adresses. Au courrier il y avait peu de choses : des brochures médicales, des prospectus, une lettre. La lettre, Valerio le vérifia tout de suite, était de Pietro. Elle portait ces simples mots : *Cher docteur, je viendrai avec mon cousin dimanche soir. Sincèrement, P...* Mais le pli n'était pas arrivé par la poste. Non sans soulagement, Valerio constata qu'il avait été jeté dans la boîte et c'était sans doute la sœur de Pietro qui s'était chargée de la commission.

Au moment de partir pour ses visites, il prévint Latanza qu'il coucherait dans le petit salon où Delfina lui préparerait un lit.

— Bah! inutile de provoquer tant de remue-ménage, dit Latanza. Je dormirai fort bien là-haut, dans l'ancienne chambre de la bonne.

— Impossible, répliqua Valerio. Elle est désaffectée. Elle sert de débarras.

— Ah! bon. A tout à l'heure.

Lorsque Valerio revint chez lui, vers huit heures, une nuit épaisse avait englouti la ville. La pluie commençait à tomber, drue et froide. Le premier camion de la mine qui remontait de Cagliari apparut dans le tintamarre assourdissant de sa benne vide. Ses gros phares éclairèrent les pavés gluants, les trottoirs déserts. Des chiens erraient le long des façades mortes. De loin, de très loin, les sons joyeux d'une musique de danse arrivaient affaiblis, insolites, comme dans une cité détruite. Dès qu'il fut dans la maison, un instinct avertit Valerio que tout était changé.

Delfina était partie. Angela prenait un bain. Latanza allait et venait dans le salon d'attente. Au bruit que fit Valerio il apparut, à contre-jour, énorme, menaçant. Derrière lui la lumière de la lampe faisait luire son crâne nu, lui mettait comme une sorte de clarté en aigrette.

— J'ai à vous parler, dit-il et sa voix grave et frémissante était chargée de foudre.

Il referma la porte derrière Valerio et apparut alors avec un visage flamboyant. La pluie battait contre les persiennes. Des bruits d'eau venaient de la salle de bains. Le docteur se massa lentement la poitrine. Des milliers de becs dévoraient sa chair, fouillaient jusqu'aux côtes avec une ardeur frénétique. Il se sentait lancé sur des rails droit contre cette formidable montagne qui était devant lui. Accroché au mur il y avait un tableau qui représentait un enfant. Il semblait sourire à Valerio comme pour l'encourager.

— Je suis monté à la chambre du haut, dit Latanza.

Ses yeux brillaient tout près du visage de Valerio. Des yeux chargés d'une haine puissante, aiguë.

— Bien des choses dans vos propos, au cours de cet après-midi m'avaient alerté. La porte de la chambre était fermée. J'ai frappé. Il y a quelqu'un, n'est-ce pas? J'ai entendu distinctement le sommier grincer. J'ai bien senti une présence. Je veux savoir...

— Que voulez-vous savoir? dit rageusement Valerio.

Latanza fit lentement monter son poing jusqu'à hauteur de sa joue.

— Je veux savoir qui vous cachez là-haut.

— Sandro Galli! Vous l'aviez deviné!

Le poing redescendit comme si Latanza n'avait plus de force pour le tenir levé.

— Sandro Galli..., murmura le gros homme.

— L'assassin de Gorzone, ajouta Valerio, impitoyable.

Il se sentait fort, à présent. Le pas était franchi. Tous ses muscles du cou, du dos devenaient durs comme une cuirasse. Il se tenait un peu penché en avant, prêt à la riposte. Une colère compacte rougeoyait en lui comme un feu qui couve au creux d'une meule, prêt à bondir, à tout dévorer au premier appel d'air.

— Vous êtes un misérable et un fou, gronda Latanza en se rapprochant de lui, en lui envoyant au visage son haleine âcre de fumeur. Vous avez fait cela, ajouta-t-il haineusement.

— Cela ne regarde que moi, dit Valerio.

— Non. Cela me regarde aussi.

Une grosse veine saillait sur son large front de taureau.

— Vous savez qu'on le recherche, que la police finira par le trouver. Vous n'avez pas pensé au scandale, à toutes les conséquences... Un assassin! Et vous serez traîné à côté de lui devant les juges.

— J'ai pensé à tout cela.

— Mais vous n'avez pas pensé à Angela, n'est-ce pas? Non. Vous n'avez pas pensé à elle...

Il avait l'air de souffrir, à présent. Il poursuivit :

— Le scandale que cela fera! Vous êtes un misérable et un fou.

Il recula, fit deux ou trois pas dans la pièce. Des tics agitaient son visage pâle, une fine sueur huilait ses joues flasques. Dehors, le défilé des camions continuait. Le tonnerre retentit, répercuté de colline en colline. Mais le petit salon semblait isolé du monde, englouti au fond de la mer. Latanza s'arrêta devant le docteur :

— Écoutez-moi, dit-il. Je suis plus âgé que vous. Je vais vous dire ce qu'il faut faire... Je sais que vous êtes un rêveur, un... un homme généreux mais peu conscient des réalités. Vous le savez, vous serez condamné. C'est votre liberté, votre honneur, votre bonheur enfin qui sont en jeu. Et le bonheur d'Angela aussi. Tout cela pour quoi? Pour un individu médiocre, une brute sans intérêt.

Il parlait vite, cette fois, avec une sorte de chaleur dans la voix, comme s'il essayait de convaincre Valerio, de le subjuguer.

— Vous allez lui dire de sortir de cette maison. Il ira se cacher ailleurs. Tout cela est facile. Vous ne le livrez pas, mais vous vous débarrassez de lui ; vous vous sauvez.

Il attendit la réponse du docteur avec avidité.

— Non, dit Valerio.

— En voilà assez! répliqua Latanza, furieux. Je vais moi-même le jeter dehors.

— Si vous faites cela!...

Ils se défièrent du regard. Dans le silence, le tonnerre gronda de nouveau, lointain et grave.

— Je vous préviens que ni Angela ni moi ne resterons dans cette maison si vous vous obstinez.

— Vous ferez ce qu'il vous paraîtra juste de faire.

— Un misérable et un fou! dit follement Latanza, irrité, en levant le poing.

Mais Valerio lui saisit le bras, le maîtrisa, lui parla d'une voix sèche, cinglante.

— Je ne le chasserai pas. Je ne le livrerai jamais. Si la police vient, je le défendrai.

— Vous êtes complètement fou! Complètement fou! dit Latanza en se dégageant.

— Je le sauverai, dit encore Valerio avec une rage froide.

Latanza se frotta lentement les joues, le front, la nuque. Il était à demi vaincu, mais décidé à se battre encore.

— Si cet homme mérite vraiment d'être sauvé, ce sont ses juges qui estimeront s'il y a lieu d'être indulgent pour lui ou non.

Il s'interrompit. Angela venait d'entrer. Elle se tint un moment immo-

bile, silencieuse, très pâle, et son regard allait du visage de son père à celui de Valerio. Elle portait une nouvelle robe, grise et rose, qui la faisait paraître plus menue, plus fragile encore.

— Ma pauvre chérie! dit Latanza en s'avançant vers elle.

— Mon Dieu, que se passe-t-il? fit-elle. Pourquoi vous disputez-vous ainsi?

Comme aucun des deux hommes ne se décidait à parler, elle se tourna vers son père :

— Explique-moi donc!

A cette minute Valerio ressentit pour elle une lourde pitié. Il abordait un tournant de sa vie. Tout un passé allait éclater comme du verre. Il observait sa femme avec une intense curiosité : son petit front bombé, ses yeux un peu obliques où tremblait un vague effroi; ses lèvres bien dessinées, charnues (et leur moue douloureuse). Au bout de ses bras délicats les mains restaient ouvertes, comme deux coquilles, deux charmantes coquilles roses. Sa poitrine d'adolescente bombait à peine le corsage qu'ornait une broderie en forme de campanule. Oppressée, elle attendait une explication. Elle semblait remplir toute la pièce, elle était un centre autour duquel le monde entier tournait. Elle ne savait pas encore qu'elle allait souffrir. La lumière de l'ampoule, presque au-dessus d'elle, faisait couler sur ses épaules, sa tête, ses seins, comme une pâte blanche. Angela allait souffrir et cela parut intolérable à Valerio.

— Angela, dit-il.

Mais déjà Latanza parlait. Le mouvement vertigineux de giration s'arrêta d'un coup. La voix brève de Latanza sonnait comme des coups de poing contre une cloison.

— Ton mari cache ici l'assassin de M. Gorzone. Il refuse de le chasser. Je ne peux consentir à ce que tu demeures dans cette maison.

— Dans cette maison?... Ici? Ici même?

Stupéfaite, elle regarda Valerio comme si elle attendait vraiment de lui une protestation. Sur son visage où, autour des yeux, des cernes se creusaient très vite, la bouche rouge sang restait ouverte comme une blessure dans un fruit déjà gâté. Ses iris, d'un bleu très doux, devenaient comme deux petites pierres sombres. Valerio fit un geste mais, avec horreur, il sentit que les mots se perdaient dans son esprit, se fondaient dans un tournoiement éblouissant.

— M'expliqueras-tu? dit doucement Angela. Ce n'est pas possible. Je suis sûre que ce n'est pas vrai...

— Il ne restera pas longtemps, dit Valerio. Après-demain il sera parti. Il attend un voilier qui le conduira en Tunisie.

Angela mit le visage dans ses mains.

— Ma petite fille, murmura Latanza.

Mais, comme fouettée par la voix de son père, elle se redressa. De courtes vagues montèrent de son ventre plat à sa gorge.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle, avec un accent douloureux. Je ne veux pas le croire.

— Après-demain il sera parti, répéta Valerio.

— D'ici après-demain la police a toutes les chances pour le découvrir! dit Latanza vivement.

— Mais Luigi, dit Angela en faisant un pas en avant, mon père a raison! Tu savais que j'allais arriver! Luigi!... Pourquoi as-tu fait ça?

— Il se moque bien de toi! dit Latanza en faisant le geste de jeter quelque chose par-dessus sa tête. Il n'a aucun égard pour toi! Il ne le chassera pas!...

— Et si je te le demande, Luigi? Si c'est moi qui te le demande? implora Angela dont les yeux brillaient.

— Non! dit Latanza qui poursuivait son avantage et semblait en éprouver une satisfaction rageuse. Il préfère risquer la prison, le déshonneur pour cette crapule! Et quand ton mari sera pris, ma pauvre Angela, nous serons mis à l'index. Personne, à Naples, n'acceptera de continuer à nous fréquenter! On se détournera de nous... Toutes les portes se fermeront pour nous.

Alors, Angela se mit à pleurer; Latanza s'éloigna. Angela pleurait, mais ce n'étaient pas, malgré tout, les larmes redoutées. C'étaient des larmes de dépit qui coulaient sur le petit visage crispé. Ainsi, les grossiers, les misérables arguments de son père l'avaient touchée!

L'idée lui vint de s'approcher d'elle, mais il sentit qu'entre eux commençaient à s'accumuler des tonnes et des tonnes de blocs gigantesques. Une muraille les séparait déjà, infranchissable. « Un oiseau, un tendre petit oiseau, douce Angela... »

A ce moment, elle s'avança vers lui. Ses joues luisaient. Il y avait dans son regard une expression de détresse assez touchante. Des larmes étaient tombées sur son corsage clair. Valerio attendit.

— Tu as osé faire cela, dit-elle, à la fin. Tu as osé!... Et moi qui venais vers toi, si heureuse... Moi qui comptais les jours! Mais tu ne m'aimes donc pas!

Ce cri atteignit Valerio comme une rafale de pluie, l'inonda en-dedans d'une eau glacée. Il n'y avait rien à répondre. Il laissa s'étaler un lourd silence. Puis Latanza surgit du fond de la pièce :

— Ma chérie, dit-il avec fermeté, nous allons partir tout de suite pour Cagliari. Nous irons à l'hôtel. Tu ne peux rester davantage dans cette maison! Comprends-le donc! On se moque de toi! On te bafoue! Tu ne peux pas, tu ne dois pas rester une heure de plus! Allons, un peu d'orgueil, Angela!

Angela tressaillit, tourna le regard vers son père. Elle avait un air un peu égaré et Valerio comprit qu'il était déjà trop tard pour intervenir. Latanza avait gagné. Peut-être aurait-il dû s'avancer vers elle, la prendre dans ses bras, la bercer tendrement, la raisonner, la rassurer... Mais il n'y avait aucun élan en lui.

— Si vous partez ce soir..., commença Valerio, d'une voix morne.

Il dut s'arrêter. Il manquait d'air. Quelque chose, jusqu'ici, l'avait empêché de respirer. Il avait la gorge sèche comme s'il venait d'achever une longue marche sous un ardent soleil.

— Si vous partez ce soir, vous guiderez les soupçons de la police. Vous détruirez la dernière chance de Sandro...

— Nous partons immédiatement, dit Latanza à l'oreille de sa fille, mais sans lâcher Valerio du regard. C'est entendu, ma chérie. Demain, nous serons à Naples.

Et il entraîna doucement la jeune femme.

— Va vite te préparer, dit-il.

Dès qu'elle fut partie, il s'adressa au docteur d'un ton froid et résolu :

— Nous prendrons votre voiture. Je la laisserai au garage de l'hôtel Torino. Vous irez la chercher demain.

Il se passa une main sur le menton :

— Votre argument de tout à l'heure compte. Notre départ peut éveiller les soupçons de la police. Vous n'aurez qu'à raconter que vous avez décidé de quitter Salina pour aller vous fixer à Naples, à cause de l'état de santé de votre femme. Que celle-ci est repartie avec moi pour s'occuper de votre installation là-bas.

Tout en se dirigeant vers la porte il ajouta :

— Je souhaite que pour vous tout aille bien. Rejoignez-nous le plus tôt possible, n'est-ce pas?

Mais comme Valerio restait silencieux, il insista :

— N'est-ce pas?

Avait-il flairé soudain que cette scène pouvait avoir des conséquences imprévues? Qu'avec un homme aussi étrange que Valerio, cette séparation risquait — qui sait? — d'être décisive?

Il y avait une vague anxiété dans son regard.

— Mais bien sûr, grogna le docteur.

— Bien. Je vais préparer les valises...

Resté seul, Valerio regarda le portrait de l'enfant qui, dans son cadre, lui souriait toujours avec une mystérieuse mélancolie. Autour de lui, c'était le désert, c'était un vaste champ de désastre. La paix reviendrait-elle jamais? Il entendit les persiennes craquer sous le vent. Il n'osait pas bouger. Toute cette carapace de pierre pouvait s'écrouler s'il faisait le moindre geste. Mais, de toutes manières, il se sentait incapable de s'arracher à son engourdissement. Le temps coulait avec un murmure d'eau. Au-dessus de sa tête, il entendait le pas d'Angela qui, dans la chambre, allait et venait. Angela pliait son linge, ce doux linge préparé pour la fête de cette première nuit. Et à l'autre étage il y avait Sandro, allongé sur son lit. Sandro qui devait sans doute écouter les rumeurs inaccoutumées de la maison. Puis il y eut les pas lourds de Latanza dans le couloir. Il l'entendit ouvrir le capot de la voiture rangée au bord du trottoir, devant le garage. Ainsi, c'était vrai. Tout était vrai. Angela

allait partir. Mais il ne pouvait pas la laisser s'en aller ainsi! Il ne pouvait la laisser s'en aller sans qu'elle sût tout ce que ce départ signifiait réellement!

Il s'élança hors du salon. Angela descendait l'escalier. Elle avait mis son chapeau et un gros manteau marron. Il s'avança vers elle. L'ampoule au-dessus d'eux éclairait le petit visage d'Angela, lisse et net. Elle s'était soigneusement repoudrée et gardait une expression boudeuse.

— Il vaut mieux que je parte, dit-elle précipitamment. J'ai besoin de réfléchir. J'ai besoin de voir clair en moi.

Le vent éparpilla sur le seuil une gerbe de pluie. La voix de Latanza retentit :

— Mais vous pouvez vous embrasser, allons!

Il les observait, penché à la portière, les mains sur le volant.

Angela leva les yeux vers son mari, d'un air un peu contrit. Ils échangèrent un baiser rapide.

Ensuite, elle lui tendit la main qu'il retint un instant dans la sienne. Cette main était froide, sans vie.

— Angela!

— Non, dit-elle. Il vaut mieux que je parte... Je t'écrirai.

Elle ajouta, avec une certaine timidité :

— Nous nous reverrons bientôt.

Elle n'avait donc pas deviné que c'était fini, complètement fini? Qu'il s'agissait de tout autre chose que de la dernière chance de Sandro?

Comme Valerio la regardait avec une intensité qui parut la gêner, elle baissa la tête et murmura :

— Au revoir, Luigi.

Valerio ne répondit rien. Déjà elle montait dans la voiture, près de son père, dont le masque autoritaire était bizarrement éclairé par la lueur verte du cadran. Des fenêtres brillaient le long de l'avenue. L'auto bondit, s'enfonça dans la masse des ténèbres qui se refermèrent derrière elle. Au tout dernier moment, Angela n'avait pas fait un geste. Elle était restée figée, le regard fixe, avec sa moue de petite fille boudeuse. Seul, Latanza avait esquissé un signe d'adieu.

Lentement, Valerio referma la porte.

***

Peu après il monta chez Sandro.

Avant de tourner la clé dans la serrure, il imagina son beau-père l'oreille collée à la porte et ressentit pour lui une rancœur plus vive.

— C'est moi, dit-il en entrant.

Il alluma. Sandro, sur le lit, s'était légèrement redressé.

— Quelqu'un est venu, docteur, dit-il de sa voix traînante.

— Je sais.

— J'ai cru que c'était vous, d'abord, et je me suis levé. Le sommier a grincé.

— Ça ne fait rien.

Toutes les provisions étaient encore sur la table, presque intactes.

— Tu n'as pas mangé?

— Je n'ai pas faim.

— J'ai reçu un mot de Pietro. Après-demain, si le temps le permet, vous pourrez partir.

Sandro, comme indifférent à la nouvelle, alla s'asseoir près de l'armoire. Sa barbe avait poussé et le vieillissait. Ses ongles aussi étaient devenus longs et sales. Des plaques de boue avaient séché sur ses espadrilles et le bas de son pantalon.

— Cette nuit, je laisserai la porte ouverte, dit Valerio. Je dois m'absenter, tu seras seul. Tu n'auras qu'à descendre à la salle de bain.

Il se tut un moment, écouta l'eau couler sur les tuiles, gargouiller dans les canalisations. Sandro l'observait de son coin.

— Nous irons en pleine nuit sur la plage, reprit Valerio. Pietro sera avec nous. Il suffira de s'entendre avec son cousin pour le lieu et l'heure. Je te donnerai une lettre pour mon ami de Tunis. Avec un peu de chance, de l'énergie et de la prudence, nous viendrons à bout de toutes les difficultés.

Le visage de Sandro n'exprimait rien. Valerio soupira. L'odeur d'une boîte de conserve ouverte empestait la pièce. Au plafond la large tache d'une gouttière dessinait la forme d'un chat couché en boule.

— Qui est venu tout à l'heure? demanda Sandro, mais sans marquer par le ton un véritable intérêt.

— Mon beau-père. Ne t'inquiète pas.

Le dos plié, les coudes sur les cuisses, Sandro dit calmement :

— Je ne suis pas inquiet. J'ai entendu un bruit de dispute. J'ai écouté. Il m'a semblé qu'il s'agissait de moi.

— Il s'agissait de toi. Mais c'est sans importance...

— Sans importance pour qui?

— Laisse donc, dit Valerio, impatienté.

Sandro ne le lâchait pas du regard. Dans son visage hirsute ses yeux avaient un éclat fiévreux et triste.

— Votre femme était là aussi?

— Oui.

— Elle est arrivée cet après-midi?

— Oui.

Valerio entendit à ce moment une auto qui passait sur l'avenue et semblait ralentir. Il écouta passionnément, mais le bruit continua, se perdit.

— Et... elle est repartie? ajouta Sandro en hésitant.

— Elle est repartie.

Le docteur fit un pas en avant, tapota légèrement l'épaule de Sandro qui se leva brusquement à ce contact.

— J'aurais dû partir. C'est moi qui aurais dû partir...

— Tais-toi, dit Valerio.

Il lui donna une bourrade affectueuse, s'efforça de sourire.

— Tu n'es pour rien, au fond, dans cette histoire. Reste ici bien tranquillement. Pietro viendra avec moi te voir demain. Compris?

Il sortit. Sandro n'avait pas fait un geste. Mais une minute plus tard, tandis qu'il descendait les escaliers, Valerio devina qu'il était penché sur la rampe. Il leva la tête. Sandro, en effet, le regardait.

— Pas de blagues. Sois prudent. Attention aux lumières! lui jeta le docteur en agitant la main.

Et il alla s'enfermer dans son bureau.

Le silence, à peine rongé par la pluie qui s'apaisait, la solitude, la douce clarté de la lampe lui firent du bien. L'idée lui vint qu'à cette heure, Angela et son père devaient arriver à la hauteur du petit poste des carabiniers qui surveillaient la route de Cagliari. Les carabiniers noteraient leur passage, s'étonneraient. Qui sait? ils préviendraient sans doute Fasaro! Tant pis. Valerio était à bout. Il ne voulait plus lutter. Ce n'était pas seulement la dernière chance de Sandro qu'Angela compromettait par son départ. Mais un démon ironique lui souffla : « Pourquoi veux-tu qu'elle se soucie d'un mari qui la bafoue et la trahit? » Son ombre oscilla sur le mur de droite. Les dorures des livres reliés semblaient briller comme les carapaces de minuscules insectes. « Va retrouver Clara, à présent! Mais va donc retrouver Clara! » chuchotait quelqu'un tout contre son oreille. Pourquoi hésitait-il à quitter sa maison? Quel sentiment était plus fort que son violent désir de rejoindre Clara? « Il faut que je remonte voir Sandro. » Il l'avait quitté d'une manière idiote. Le départ d'Angela devait le tourmenter pour différentes raisons. « J'aurais dû rester davantage, lui parler. » Comme chaque soir, le cri du marchand de journaux retentit dans la rue, s'étira en une longue plainte.

Mais comment expliquer à Sandro qu'il était avec lui, qu'il n'approuvait pas le meurtre de Gorzone, mais qu'il comprenait le sens profond de ce meurtre, de ce coup de feu tiré contre l'injustice de Dieu et contre l'injustice des hommes? Comment lui expliquer qu'il comprenait que Magda l'avait réconcilié avec le monde, que cet amour avait été sa seule victoire réelle sur cette terre forée de millions de tombes, et qu'il avait fallu que Gorzone intervînt, s'acharnât contre eux, contre leur bonheur, les poussât vers la ruine et la misère, stupidement, férocement, alors qu'au bout de ces années dérisoires attendaient déjà la maladie et la mort? Parce qu'il y avait Clara, parce qu'il aimait Clara, lui, Valerio, devinait la pure et sauvage grandeur de cette flamme qui avait jailli du poing armé de Sandro, qui avait jailli du fond même de son âme désespérée, brusquement vidée, brûlée!

Il se leva, éteignit la lampe, resta un instant immobile dans l'obscurité, le cœur battant. La pluie avait cessé. Il se rendait compte que la scène avec Angela et son père l'avait épuisé. Pourtant une impatience le prit. Il ne lui suffisait plus de savoir qu'il avait raison contre Fasaro, contre Latanza, contre Angela, contre le reste des hommes. La seule justification dont il avait besoin, il savait où aller la chercher.

Il mit son manteau, traversa la cuisine, sortit par le jardin après avoir soigneusement refermé la porte derrière lui. Il ne pleuvait plus, en effet, mais une odeur d'eau noire, de feuilles mouillées, de terre humide flottait dans la nuit, entre les arbres, d'où tombaient des gouttes, avec un bruit creux, insolite, comme dans une grotte sonore aux voûtes suintantes.

Il dépassa la haie de cactus, pataugea dans les flaques. Tout près, un chien aboya avec une rage obstinée puis brusquement se tut comme si, d'un coup, on lui avait tranché la gorge. Valerio vit que la fenêtre était éclairée. Il contourna le perron, frappa sur les persiennes et aussitôt entendit une légère exclamation. Le cœur serré par l'émotion, il s'approcha de la porte. A droite, vers Cagliari brillaient des lumières, menues, candides, perdues dans l'océan de ténèbres. Mais Angela n'était plus en lui. Elle se retirait de lui comme s'apaise lentement une fièvre dévorante. « Il fallait en finir! Il fallait en finir! » chuchotait son sang à ses oreilles mordues par l'air glacé. Le chemin commencé à Pompei, par une de ces tendres soirées de la campagne napolitaine, s'achevait devant cette porte, tandis qu'il écoutait anxieusement le pas de Clara dans le couloir.

— C'est toi? dit-elle enfin, un peu haletante.

Elle serrait les pointes de son châle sur sa poitrine. Un vague effroi tremblait dans ses yeux.

— Entre vite. Ta femme n'est donc pas arrivée? Qu'y a-t-il?

— Elle est arrivée. Viens.

Une fois dans la chambre, il promena son regard autour de lui. Ainsi tout cela existait vraiment, ces draps tièdes, cette lampe, ces livres épars et cette paix où s'évanouissaient soudain tous ses orages? Il se tourna vers Clara, la prit doucement dans ses bras. Il la sentit tendue, anxieuse.

— Chéri, explique-moi. Ce n'est rien de grave, au moins?

Ce petit visage implorant lui fit peur subitement. Était-ce possible? Allait-il se jeter dans une défaite totale? Il se sentit attaché à une corde au-dessus d'un vertigineux précipice. Des fantômes accusateurs envahissaient la pièce, se pressaient autour de lui. « Tu es le Mal, l'allié du Mal, pas de bonheur pour toi, ce serait trop injuste! »

— Dis-moi, mon chéri? murmura Clara, suppliante.

Ainsi il fallait jouer sa vie sur un mot, sur une phrase, sur une toute petite phrase, plus meurtrière, plus foudroyante peut-être que la balle qui va ouvrir dans la chair la brèche minuscule, le minuscule passage de la mort.

— Écoute, dit-il, terrifié par toutes ces ombres qui à présent se met-

taient à osciller, menaçantes, sur les murs, écoute bien, Clara... Sandro, Sandro Galli, le mari de Magda...

— Eh bien?

— Il est chez moi. La police continue à le chercher. C'est chez moi qu'il est caché depuis qu'il a tué Gorzone.

Elle rejeta légèrement la tête en arrière, pour mieux le regarder dans les yeux.

— Chez toi? Et ta femme est arrivée? Oh! Je comprends! Il faut que tu l'amènes ici. Tu ne peux plus le garder. Nous le mettrons dans la chambre de mon frère. Maria se taira, ne crains rien. Il faut le faire venir tout de suite.

Alors, il la serra contre lui, étroitement. Ah! C'était cela, Clara, ces mots, exactement ces mots. Rien que ces mots et tout était en ordre, et il pouvait continuer à vivre et le monde avait son sens vrai.

***

Lorsque le lendemain matin Valerio retourna chez lui par le chemin habituel, un nuage d'une seule pièce, comme une grande dalle gelée, fermait le ciel d'un bord à l'autre de l'horizon. Un silence laineux enveloppait les arbres. Les pluies de la veille avaient laissé de larges flaques où se reflétaient les palettes hérissées des cactus, les branches nues des figuiers. Les herbes, les feuilles étaient dures, luisantes, changées par le froid de la nuit en minces lames de métal. Seules, les chevelures des eucalyptus frissonnaient comme de longues crinières de jument.

Il avait raconté à Clara l'affreuse scène de la veille avec Angela et son père. Clara avait insisté encore pour qu'il fît venir Sandro chez elle, mais il refusait énergiquement de lui faire courir des risques. C'était bien assez qu'il restât lui-même dans une situation devenue plus grave que jamais, car tout le monde s'étonnerait du brusque départ d'Angela, de cet inexplicable départ quelques heures seulement après son retour. Delfina, la première, répandrait partout la nouvelle. Fasaro serait très vite alerté. La seule chance, de ce côté, c'est que Fasaro savait sa liaison avec Clara et que ses soupçons pouvaient être déviés. Peut-être verrait-il un rapport précis entre le réembarquement intempestif d'Angela et cette liaison, plutôt qu'avec la mystérieuse disparition de Sandro. Mais le souvenir de ses dernières rencontres avec l'inspecteur le troublait.

Il avait traversé son jardin. Il atteignit la porte de la cuisine, introduisit la clé dans la serrure. La porte était ouverte. Il était sûr de l'avoir fermée la veille. Il était sûr d'avoir tourné deux fois la clé. Il avait encore dans l'oreille le craquement du pêne. Alors le mot : « Sandro! » tonna dans sa tête. Comme un fou il grimpa les escaliers, entra dans la chambre. Elle était déserte.

C'était incroyable, impensable. Il fit quelques pas vers le lit, regarda d'un air hébété les boîtes de conserve sur la table, la boule de pain à

peine entamée, un livre qu'il avait prêté à Sandro et que Sandro semblait n'avoir pas même ouvert... Il fit brusquement demi-tour, redescendit au premier étage, mais la salle de bain était vide aussi. Sandro n'y était pas venu. Sur la tablette, au-dessus du lavabo, parmi les objets familiers, il vit une épingle à cheveux oubliée par Angela. Il prit l'épingle dans le creux de sa main, la garda quelques secondes, puis la jeta violemment et se mit ensuite à visiter toutes les chambres, en criant de plus en plus fort :

— Sandro! Sandro!

« Pourquoi s'est-il enfui? Pourquoi? Il courut explorer le garage, sortit dans le jardin, ouvrit la cabane où Sandro, la première nuit, s'était caché pour l'attendre. Personne, personne. Où aller? Et sa voiture était à Cagliari. Il haletait et jetait des coups d'œil anxieux autour de lui, comme si réellement Sandro avait pu se dissimuler derrière un massif, pour lui jouer un tour, pour se moquer de lui. « Idiot! Idiot! » gronda le docteur. Il s'avança un peu dans l'allée, souffla de colère, revint sur ses pas. « Que faire? Que faire? » Peut-être Sandro avait-il eu peur? Mais oui! Il avait compris combien le départ d'Angela augmentait le danger. Il avait préféré s'enfuir. C'était clair. A la veille de se sauver vers la Tunisie, il ne pouvait s'être réfugié que chez Pietro. C'est chez Pietro qu'il attendait le docteur, qu'il attendait l'heure de s'embarquer! « Bon sang! Il a peut-être laissé un mot quelque part. » Toujours en courant, Valerio fila vers son cabinet, monta dans sa chambre, explora tous les endroits où Sandro aurait pu laisser un message et ne trouva rien. « Il faut que j'aille chez Pietro! »

Au moment de sortir, le téléphone appela. Il hésita, puis, d'un geste nerveux, prit l'appareil. C'était madame Marchesi. Elle priait le docteur de passer assez tôt chez elle pour la dernière piqûre. C'est que son mari allait venir la chercher pour l'emmener à la ferme. Elle demandait aussi des nouvelles de madame Valerio.

— Je vais venir, je viens! grogna le docteur en raccrochant brusquement.

Per tutta la vita ! 2 Drops, lui cria dans la rue, d'une haute affiche, la jeune femme souriante qui se lavait les dents. Il descendit à grands pas la Regina Elena, traversa la place. Le *Palermo* se dressait au bout de l'avenue, déjà ouvert, avec quelques chaises et quelques tables de fer rangées sur le trottoir, de chaque côté de l'entrée. Il prit l'escalier gluant qui menait à la « Marine ». Des gosses partaient pour l'école, en se querellant. *Pace in Corea ! Abasso Truman !* disaient les inscriptions en lettres grossières sur les murs sombres. La ruelle encadrait un coin de mer. Au loin, un cap s'avançait, surmonté d'aigrettes roses. En bas des escaliers il fallait prendre à gauche. « Vicolo Domenico Soriano... » Il entra dans la cour sous l'œil étonné et intéressé des commères. Il leva la main pour frapper à la porte de Pietro.

— Il n'est pas là, dit une femme, en s'avançant avec un enfant au bras, un tout jeune enfant de douze ou treize mois aux yeux d'oiseau.

— Il n'y a personne? demanda Valerio.

— Non. Pietro travaille à la mine et sa sœur est à la sardinerie.

— Merci, madame.

Et penser que Sandro était derrière cette porte! Mais il fallait partir. Une vieille le regardait avec des yeux chargés de soupçons. Des enfants surgissaient de partout, l'entouraient en jacassant.

Il remonta vers la ville, angoissé. « Il est fichu de se faire prendre au dernier moment! » Le long de la jetée une barque luttait contre les courtes vagues et dans le matin aigre son moteur bourdonnait rageusement. Du ciel voilé tombait une lumière blafarde qui sur la mer s'émiettait en innombrables paillettes de mica. « Demain. C'est demain qu'il doit s'enfuir. Il faut que je le retrouve avant demain. Pourvu qu'il n'ait pas fait de blagues! » Essoufflé, il traversa la place. Une marchande de jouets lui sourit aimablement. Aux montants de la baraque pendaient par grappes des pantins de celluloïd, des avions, des oiseaux à longues plumes rouges, vertes et jaunes. La brise faisait tourner de jolis moulins aux ailes roses. Un masque qui avait les traits de Charlie Chaplin flottait mélancoliquement au bout de son élastique. « C'est la faute d'Angela! » cria quelqu'un derrière lui, si fort que Valerio se retourna, vit la marchande qui ne le regardait plus. « Non, pas cela! Il ne faut pas penser cela », se dit-il, en atteignant la Regina Elena. Une vieille mendiante l'aborda, lui toucha le bras. Elle tendait une main affreusement ridée, flétrie, une main de momie. Valerio lui donna un billet de 20 lires. « C'est à cause d'Angela que Sandro est parti. » semblait dire le regard blanc de la vieille. Non! Non! Il fallait se reprendre, réfléchir, calmement à cette situation! Il mit la clé dans la serrure. Delfina n'était pas encore arrivée. A l'instant de pousser la porte, il entendit derrière lui une voiture qui ralentissait.

Il se retourna, reconnut la petite Fiat décapotable de Fasaro. Elle venait juste de s'arrêter dans un crispant grincement de freins.

Valerio referma violemment la porte et s'avança vers l'inspecteur, l'esprit enflammé par la colère : « Trop tard! Imbécile! Tu arrives trop tard! Il n'est plus ici! » Un autocar descendait l'avenue en faisant hurler son claxon.

— Trop tard! dit à haute voix le docteur.

— Ah! Vous savez déjà la nouvelle? réplique Fasaro, un peu surpris, en lui tendant la main.

Il portait un magnifique chapeau gris vert et autour du cou un foulard de soie jaune aux pointes soigneusement cachées sous les revers de la gabardine.

— On vient de me prévenir, dit-il. Ce sont des paysans qui l'ont retrouvé il y a deux heures à peine. La mort doit remonter à une dou-

zaine d'heures au moins. Je veux dire, c'est une supposition. Est-ce que vous pouvez m'accompagner, docteur ?

Sans répondre, Valerio ouvrit la portière ; se laissa tomber sur le siège comme un homme brisé de fatigue et enfonça frileusement les mains dans les poches de son manteau.

L'inspecteur démarra aussitôt, remonta toute l'avenue et prit ensuite la via Sorrentina, boueuse et encombrée de charrettes maraîchères. Une fois sur la route, il accéléra.

— Quelle lamentable histoire, dit Fasaro, d'un ton navré.

« Parle, parle ! » gémissait l'âme de Valerio, tout ensanglantée, roulée dans des épines.

— Il est allé se pendre dans la maisonnette qui sert aux ouvriers pendans la cueillette des oranges, pas loin de la ferme Gorzone. C'est dans cette ferme, vous le savez, qu'il avait connu sa femme et qu'ils s'étaient mariés...

Il manœuvra le levier des vitesses pour passer en seconde et aborder la montée vers le plateau.

— Mais j'avais prévu ce dénouement, docteur, souvenez-vous, continua Fasaro. Pendant quelques jours il a bénéficié d'un soutien moral assez important pour le retenir au bord du suicide. Mais quand je dis important... Ce n'était seulement qu'un fil, comprenez-vous ? Un fil...

Il fit sonner son claxon avant de doubler une carriole chargée de jeunes filles en robes sardes. Le conducteur était un jeune villageois mince, robuste, au regard audacieux, vêtu lui aussi du costume régional noir et blanc.

— Il a dû se passer quelque chose hier soir, docteur, et le fil s'est rompu.

Le docteur se tassa un peu sur son siège, referma d'une main les revers de son manteau comme pour lutter contre la fraîcheur du matin.

L'auto vira, quitta la route et prit un étroit chemin entre des landes couvertes de flaques miroitantes. A petits pas, des moutons défilaient contre l'horizon terne, couleur de cendres. Très loin, des crêtes se devinaient au fond des brouillards gris.

— Notez, docteur, que cette fin est peut-être la meilleure dans un sens... Je veux dire que pour Sandro, les juges n'auraient pas été tendres...

Comme Valerio ne répondait pas, l'inspecteur se tourna légèrement vers lui :

— Vous n'êtes pas peut-être de mon avis ? Vous aviez de l'amitié pour lui...

— Oui.

Encore un coup de claxon pour avertir une paysanne, à épaisse jupe brune, qui conduisait deux petits ânes chargés de sarments.

— Vous auriez préféré qu'il vive, n'est-ce pas? Qu'il s'échappe en Tunisie?...

— Certainement, dit Valerio, d'une voix basse.

Fasaro resta silencieux et parut porter toute son attention sur les profondes ornières qu'il s'efforçait d'éviter. Le chemin devenait de plus en plus mauvais. Au tournant d'un coteau des bouquets d'oliviers surgirent, tout argentés, avec sous leurs feuillages des zones bleuâtres. « Peut-être sait-il la vérité? » pensait Valerio avec une déchirante amertume. « Il savait tout et il a refusé d'agir jusqu'au retour d'Angela! » Mais c'était là une idée folle et il la rejeta avec impatience. Il aurait voulu descendre, quitter Fasaro, marcher à travers la campagne, marcher longtemps seul. Mais il y avait la lecture du télégramme, les compliments de Fasaro et son étrange attitude. « On a peut-être réellement misé sur Angela, sur le retour d'Angela! » Si c'était cela... Il lui sembla qu'il venait de traverser une jungle étouffante, épié par de subtils et cruels ennemis, et qu'il en sortait meurtri, épuisé.

— Réfléchissez, docteur, poursuivit Fasaro. Pour Sandro, il n'existait pas d'autre issue. Magda était toute sa vie. Qu'aurait-il fait en Tunisie?

Le docteur se redressa. Peut-être allait-il répondre? Mais il tourna la tête vers les champs qui s'étendaient à droite, entourés de petits murs de pierres sèches, vers les collines qui en longues ondulations montaient vers le ciel, coupées de traînées rocheuses, de maquis noirs.

Encore un tournant et la maisonnette apparut, en bordure d'un vaste terrain planté d'orangers. Devant la porte attendaient trois carabiniers. Cette lumière blafarde suspendue dans le ciel jetait entre les arbres de grands pans d'ombre violette. Quelques paysans attendaient aussi, couleur de terre, assis en rang sur le talus, les mains nouées sur les genoux serrés. Était-ce une illusion? Il sembla à Valerio qu'ils le regardaient avec une particulière insistance. Ceux-là aussi peut-être savaient tout. Mais il passa devant eux sans les saluer. Comme un homme qui n'a pas dormi depuis longtemps, il avait la tête vide et sonore. Les carabiniers s'écartèrent. La maisonnette était couverte de branchages. Sur une bâche, entre des claies de roseaux, le cadavre était allongé. On lui avait caché le visage avec une toile kaki. Des larges plaques de boue s'écaillaient sur le pantalon. Une main était prise sous la veste. L'autre, toute grise, fermée, comme séparée du corps, ressemblait à un bizarre visage d'enfant couché sur le sol, parmi les feuilles sèches. « C'est toi, Sandro! C'est toi! » Les mots tombaient dans l'esprit du docteur comme de lourdes balles de plomb. Pressés de chaque côté de la porte, les paysans l'observaient. Mais lorsque l'inspecteur le rejoignit, Valerio ne put supporter sa présence. Il sortit, marcha lentement jusqu'à la route. Il avait froid.

A ce moment une autre voiture arriva, une grosse voiture officielle qui s'arrêta juste derrière la Fiat de Fasaro. Cinq ou six personnes en descendirent dont le gros policier à tête de boxeur et Casella, toujours armé de son appareil photographique. Il se dirigea droit vers le docteur.

— Enchanté de vous retrouver. Une chance que j'aie pris le premier autocar, ce matin! Il y a un dieu pour les journalistes, c'est bien connu.

Il semblait avoir déjà beaucoup bu. Sur ses joues on voyait deux taches rouges comme si on venait de la gifler à la volée. Il portait un vieux trench coat militaire, et, autour du cou, une sorte d'écharpe ornée de dessins verts et bruns.

— Entre nous, il a eu raison, dit-il d'un ton de confidence, en se rapprochant de Valerio, l'œil plein d'étincelles. Il n'y a que les lâches qui acceptent de vivre sans... comment dirais-je?... Moi aussi, j'ai perdu ma femme! Vous comprenez? Et pas seulement ma femme. Tous mes enfants. Parfaitement. Je suis resté sans... Vous me suivez? Je peux avec vous m'exprimer à demi-mots. Mais moi, j'ai l'alcool. Vous, toubib, vous vous tueriez aussi, n'est-ce pas? Vous vous seriez tué à ma place. Hein? Allons, avouez! Comme Sandro, parfaitement. Et vous ne buvez que de l'eau. Impossible donc de vous en sortir... Mais moi, minute! Ah! Que c'est laid un mort! Vous ne trouvez pas?

Tout en parlant il avait déjà ouvert son appareil, sans cesser de grimacer, de renifler.

— Dites donc, toubib, hier à Cagliari, vous étiez avec une fort jolie femme? Je suis indiscret? Bon. Motus. Mais tous mes compliments. Tous-mes-compliments. Moi, j'avais Silvana. Agréable sans plus. Quelle soirée! Vous partez?... A tout à l'heure...

Les inspecteurs étaient entrés dans la maisonnette. Valerio les voyait remuer dans l'ombre, le dos courbé. Ils formaient une masse noire qui cachait le corps de Sandro. Le foulard jaune de Fasaro brillait comme une étoffe phosphorescente. Valerio s'était éloigné de Casella qui photographiait le groupe des paysans et des carabiniers près de la porte. Dans les feuillages, des oiseaux crièrent aigrement, fouettèrent le silence endormi.

***

Vers neuf heures, lorsque tout fut terminé, Fasaro ramena en ville le docteur. Un soleil pâle restait pris sous un amas de brumes floconneuses. La pensée vint à Valerio que le *Portici* avait dû appareiller. L'auto cahotait sur le chemin défoncé par les charrois, raviné par les pluies. Sur les talus, des herbes poussaient avec çà et là des touffes de fleurs jaunes hérissées d'épines. Sur un mamelon, la ferme de Gorzone se dressait, blanche, avec ses toits de tuiles brunes et la verte fusée d'un long palmier déployée en plein ciel. C'était là qu'un jour, pour Sandro et Magda, tout avait commencé...

Valerio découvrit subitement que cette route était interminable et qu'il avait hâte d'arriver. Comme s'il avait deviné que le docteur voulait rester seul avec lui-même, Fasaro conduisait sans dire un mot.

Lorsqu'ils atteignirent le carrefour, la mer apparut avec un minuscule vapeur qui prenait le large, qui s'écartait de plus en plus des longs caps

scintillants. Peu après, les premières maisons de Salina surgirent de la masse sombre des jardins. Très loin, sur la route de Rieti, les vitres d'une voiture miroitèrent comme pour un mystérieux signal optique.

L'auto s'engagea enfin dans une rue déserte, bordée de villas. C'était une rue que Valerio connaissait bien. Elle allongeait un peu le trajet pour aller chez lui. Mais comment savoir si Fasaro ne l'avait pas prise intentionnellement? Et qu'importait, d'ailleurs? Ils avançaient vers la maison de Clara, une haute maison, un peu massive, avec de larges fenêtres aux volets verts. Des feuillages retombaient par-dessus la grille. Dans le cœur de Valerio naissait comme un sentiment de paix, comme une très obscure et intime confiance dans le destin.

Il se tourna vers Fasaro :

— Je vous prie, dit-il.

De la main il montra la porte de Clara.

— Oui, dit sourdement Fasaro sans montrer de surprise.

— Je descends ici, dit le docteur.

EMMANUEL ROBLÈS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

L'ILE DE PAQUES

par Alfred Métraux *(Gallimard)*

Une série d'énigmes que pose depuis deux siècles l'île de Pâques aux explorateurs et aux savants qui l'ont visitée, que l'auteur expose avec clarté et qu'il s'attache à résoudre, voilà le sujet de l'ouvrage de M. Alfred Métraux.

Peu de civilisations se présentent entourées d'autant de mystères : origine d'un peuple de sculpteurs et de bâtisseurs sur une île dépourvue de toute richesse naturelle ; destination des célèbres statues, sens des signes qui couvrent les tablettes recueillies par les premiers missionnaires, etc. L'auteur, qui a fait un long séjour dans l'île de Pâques, a pu donner une réponse satisfaisante à nombre de ces questions. Certains savants avaient voulu voir dans l'îlot de Pâques ce qui reste d'un vaste continent disparu. Après des recherches qu'il a décrites naguère dans cette revue (15 juillet 1935), M. Métraux a acquis la certitude que les habitants actuels de l'île sont, contrairement à ce qu'on avait avancé, les descendants, diminués et dégénérés, des anciens artistes. Ce sont des Polynésiens migrateurs venus probablement des îles Marquises au moment du plus grand rayonnement de la civilisation polynésienne, aux XIIe et XIIIe siècles qui se sont établis dans l'île et qui y ont laissé les œuvres que l'on sait et il n'est aucun des grands vestiges artistiques, qu'ils soient architecturaux ou graphiques dont on ne puisse retrouver l'équivalent, compte tenu des transformations et des déformations inévitables dans la civilisation polynésienne. Les « hiéroglyphes », cependant n'ont pas livré leur secret aux patientes recherches de l'auteur. M. Métraux y voit non un système d'écriture, mais plutôt un système mnémotechnique dont se servaient les bardes et les généalogistes pour fixer leurs poèmes dans la mémoire.

G. C.

(Suite de la chronique bibliographique page 132.)

PÉROU ET BOLIVIE

par Louis Baudin

Rio-Lima. — Au voyageur qui part d'Europe pour se rendre dans les États sud-américains riverains du Pacifique, nous ne saurions trop recommander de prendre la nouvelle ligne aérienne directe Rio-Lima qui le conduira, en dix heures, d'un océan à l'autre, à travers le cœur de l'Amérique du Sud.

Après avoir quitté l'aéroport de Rio-de-Janeiro, situé dans l'île du Gouverneur qu'un pont relie depuis peu à la terre ferme, l'avion décrit de grands cercles autour du Pain de Sucre, afin de faire admirer les divers aspects de la métropole brésilienne. Deux millions d'habitants se pressent entre des baies, des rochers abrupts et des lambeaux de forêt-vierge. C'est la ville invraisemblable, le défi de l'homme en un lieu où aucune place ne lui a été ménagée, le décor d'opéra parfaitement dessiné avec, dans le fond, la chaîne des Orgues et les Hautes Aiguilles, au premier plan la côte déchiquetée coupée de plages, et, dominant l'ensemble, le Christ gigantesque situé au sommet du Corcovado, les bras ouverts dans un large geste d'accueil.

Une heure plus tard, les gratte-ciel de la dynamique São Paulo annoncent les terres rouges, plantées de caféiers, sources de richesse et de crises, aujourd'hui en partie épuisées. Au vaste État du même nom, bien cultivé, succède le Matto Grosso, avec ses troupeaux de bovidés et sa jungle, le *sertão*, immense étendue vert foncé, mélange de terre, de bois et d'eau, en grande partie inondée pendant la saison des pluies et coupée par les traits jaunâtres et sinueux que dessinent de larges fleuves coulant vers le Sud : le Parana, le Paraguay. On se souvient des expéditions décimées par les Indiens ou arrêtées au bord des fleuves d'aimable apparence par de féroces poissons carnivores. Corumba est signalée, porte de la Bolivie. Il ne faut pas moins de trois heures d'avion pour aller de São-Paulo à Corumba ; il en faut encore autant de cette ville à La Paz. Tou-

jours alternent les bois et les marécages, d'aspect désertique. Une rivière serpente, le rio Grande, qui se dirige vers le Nord.

L'avion aborde les pré-Andes, rouges, nues, hostiles. Les falaises succèdent aux falaises, séparées par des trous d'ombre. Bientôt se profilent les Cordillères hautaines, immaculées, piquées de sommets que l'on contourne, mais que l'on ne survole pas : l'Illimani, le Condoriri et leur suite de géants étincelants. La ville de La Paz est quelque part par là, dans un creux ; nous y reviendrons plus tard. Puis une nappe d'eau s'étend jusqu'à l'horizon : le lac Titicaca, un des plus élevés du monde, mer intérieure sacrée d'où sortirent tant d'êtres légendaires familiers aux Indiens du plateau. Nous distinguons parfaitement le *desaguadero*, ce déversoir qui conduit les eaux à un autre lac, celui de Poopo, lequel n'a pas d'issue. C'est à l'entrée de ce canal que vivent les derniers descendants de la race Uru, en voie d'extinction complète, dont la langue était, lors de l'arrivée des Espagnols, une des trois grandes « langues générales » parlées sur le plateau. Ces Indiens, qui se livrent à la pêche montés sur des barques de roseau *(totora)*, paraissent d'origine amazonienne et fournissent aux ethnologues une inépuisable source de controverses.

Mais le tragique reprend la primauté. L'avion survole le volcan Ubinas, si près qu'il semble le frôler de son aile. On peut à loisir détailler le cône sinistre, grisâtre, déchiré par quelque éruption ancienne, d'où jaillit une colonne de fumée noirâtre. On a l'impression que ce volcan sauvage et hargneux serait capable d'aspirer l'imprudent appareil pour le punir de sa témérité.

Plus civilisé est le Misti qui domine Arequipa et que nous retrouverons. La lave bouillonne dans son double cratère frangé de neige, et une croix, toute petite, bien touchante, est piquée sur le bord.

Mais nous sommes au Pérou, nous longeons la Cordillère et nous apercevons le Pacifique. Dans deux heures nous atteindrons Lima.

La Cité des Rois. — « *Je prétendis faire une description de Lima*, lisons-nous dans l'étonnant *Guide des Voyageurs Aveugles* de Concolorcorvo, auteur du XVIIIe siècle, *mais le visiteur me dit que beaucoup de géants n'avaient pu mener à bien pareille entreprise et qu'il serait risible de la part d'un pygmée de la tenter.* »

Et le poète contemporain écrit : « *Un jour, lassé de voyager inutilement à travers le monde, je suis entré à Lima, comme si j'entrais dans un musée, et j'ai senti mon âme pénétrée par l'enchantement.* » Comme un musée, en effet, car ce sont les souvenirs de l'époque coloniale qui assaillent d'abord l'étranger de passage. La place centrale, où se dresse la statue équestre de François Pizarre, est bordée sur une de ses faces par le beau palais du Gouvernement qui a remplacé la maison de ce conquérant et où l'on conserve pieusement un figuier, aux branches soutenues par des tuteurs, dont on dit qu'il remonte à cette époque lointaine. C'est là que

Pizarre fut assassiné : « *Celui qui avait pris l'existence d'assaut, ne pouvait mourir que d'un coup d'épée.* »

Sur un autre côté de la place, la cathédrale érige ses deux tours pareilles à des mitres d'évêque et abrite le squelette de François Pizarre qui repose dans un cercueil de verre et qui porte encore sur les os du cou la marque de l'estocade meurtrière. Elle est chef de file d'un grand nombre d'églises, de chapelles, de couvents d'une extrême variété qui faisait de la Lima coloniale « la ville des cloches ». Partout il y a quelque merveille à admirer : la façade de San Agustin, aux lignes contournées et tordues,

qui contraste avec le pur néo-classicisme de San Pedro ; les rétables de cèdre doré, churiguéresques, somptueux, ostentatoires, de *Jesús Maria* et de la *Magdalena Vieja ;* les stalles de bois du chœur de *San Francisco*, sculptées par des indigènes au XVIe siècle ; la Vierge de la Merced proclamée patronne de l'armée par l'Assemblée Constituante de 1823.

L'art mauresque est représenté par un joyau : le palais de *Torre Tagle* qui fait saillir au-dessus de la rue bruyante ses miradors aux délicats moucharabiehs et offre à l'admiration du visiteur son patio aux portes de pierre sculptée, sa salle de réception au mobilier Louis XVI, son oratoire à l'autel surchargé d'ornements.

Nous pouvons aisément évoquer Lima au XVIIIe siècle, carrefour mondial où se rencontrent capitaines, moines, amoureux, saints, héros et

bandits, tous les extrêmes de l'Ibérie, toutes les nuances de la grâce créole, de la violence, de la mystique, de la débauche et de la poésie. Métis pouilleux et valets luxueusement vêtus se rangent précipitamment le long des murs pour laisser passer la calèche à deux roues tirée par une mule et le galant seigneur décoche un « piropo » ou trait d'esprit à la dame couverte de la « *tapada* » qui lui cache la moitié du visage et laisse voir seulement un de ses yeux aux aguets. Ainsi vêtue la femme est méconnaissable ; elle met parfois une mante usagée pour se rendre encore plus anonyme et seuls alors les petits pieds dans les fines chaussures risquent de trahir sa qualité. Plus loin un grand cortège de prêtres et de clercs accompagne le Christ des Miracles, qui protège la ville contre les tremblements de terre, ou quelque madone qui disparaît sous un amoncellement de robes de brocart d'or et d'argent au milieu de la foule agenouillée. Les chants pieux se mêlent au fracas des trompettes qui, dans une rue voisine, accompagnent le candidat au doctorat parcourant la capitale, la veille de l'examen, précédé des massiers et suivi du recteur et des professeurs en robe.

La Liménienne détient alors un pouvoir absolu qu'elle exerce suivant son caprice en jouant de la *tapada* et de l'éventail. Le roi d'Espagne, empereur des Indes, doit lui-même battre en retraite devant elle quand il s'avise imprudemment de réglementer la parure. Au temps du vice-roi Amat, plus de mille carrosses défilent sur l'Alameda des Descalzos. Quelques années plus tard, un écrivain parmi les plus mordants, et ce qui est pire, une femme également, Flora Tristan, revenant d'Europe, consacre plusieurs pages de son journal à la Liménienne dont elle laisse un portrait célèbre : « *Un grand nombre d'étrangers m'ont conté que ces femmes avaient produit sur eux un effet magique... Seules elles règnent ici et toute impulsion vient d'elles. Elles attirent avec une force irrésistible. Leurs yeux noirs sont d'un dessin magnifique et brillent avec une expression indéfinissable d'intelligence, de fierté et de langueur.* »

Deux des figures les plus marquantes de l'époque coloniale sont des femmes : Sainte Rose dont le sanctuaire se situe au milieu d'un quartier très animé, comme un abri pour les esprits désireux de méditation, et la Périchole dont on visite la gracieuse maison rose, aux confins de la ville, quoiqu'elle ne l'ait sans doute jamais habitée. Toutes deux, bien que fortement contrastées ont terminé leur existence au couvent, toutes deux sont entrées dans la littérature comme dans l'histoire. La conversion de don Ramire fait pendant au Carrosse du Saint-Sacrement.

Caractère espagnol tropicalisé, disent les sociologues : le conquérant adouci s'est fait poète et l'austère héroïne est devenue amoureuse romantique.

Ce passé est-il tellement passé ? Certes, l'impression de modernisme est très forte dès l'arrivée. L'édifice de l'aéroport est pareil à une cathédrale et passe pour un des deux plus grands du monde ; les nouveaux monuments ne cessent de se multiplier : palais de justice, ministère des

Finances, bibliothèque nationale. L'antique cité a éclaté vers le Sud et s'étend le long de l'interminable avenue Arequipa à travers une série de quartiers résidentiels proches de l'océan : les *balnearios*. Les jardins qui entourent la plupart des villas donnent à cette ville nouvelle, toute en longueur, l'aspect d'un immense parc fleuri.

Chaque rue de la cité ancienne présente cette originalité d'avoir deux noms, celui de la « *calle* », ou fraction correspondant au bloc de maisons compris entre quatre artères, et celui du « *jirôn* », suite en ligne droite de plusieurs « *calles* ». Le soir, le jirôn La Union, le plus luxueux de Lima, est éclairé magnifiquement par des enseignes multicolores, scintillantes et clignotantes.

Les habitants sont aimables, accueillants, d'une fidélité touchante en amitié. Enclins à la poésie, ils mettent souvent dans leurs propos une nuance sentimentale et aussi parfois une pointe d'humour qui leur donnent une saveur particulière. Le prestige intellectuel et artistique de Paris reste intact parmi eux.

Sans doute ont-ils connu bien des vicissitudes politiques, mais le Gouvernement actuel a su braver l'impopularité en mettant un terme à la démagogie de ses prédécesseurs : il a supprimé les subventions, libéré le marché, stabilisé la monnaie. Le pays se développe, non de manière spectaculaire et risquée, mais suivant un rythme continu et harmonieux qui permet d'éviter les redoutables disparités, génératrices de crises, dont certains de ses voisins ont cruellement souffert.

Les distractions ne manquent pas pour ceux qui les recherchent : théâtres, cinémas, courses de chevaux et, quand la saison est venue, courses de taureaux. Quant aux clubs et restaurants, ils sont des plus attrayants : le Club national, le Country Club, le Club des régates de Chorillos, la Laguna avec son jardin artificiel, Granja Azul où l'on mange à forfait autant de poulets qu'on en peut consommer, et n'oublions pas le restaurant chinois dont il est difficile de sortir sans être maculé par d'appétissantes et nombreuses sauces.

En hiver, c'est-à-dire pendant la saison tiède qu'on appelle hiver dans ce bienheureux pays, un léger brouillard, la « *garua* », symbole de la pluie, nébuleuse, légère, mélancolique, un peu romantique aussi, humecte la chaussée. Alors les familles prennent leurs voitures pour se rendre à quelques kilomètres, en des lieux où elles sont certaines de trouver le soleil : à Chosica au pied des Andes où règne un étrange et brusque contraste entre la plaine couverte de maisonnettes et de jardins et les pentes de la Cordillère rocailleuses, raides, hostiles, ou bien à Ancôn, au bord de la mer, plage riante aux maisons coquettes entre des montagnes désertiques, sablonneuses, délicatement nuancées que, par analogie avec nos dénominations françaises, nous appellerions volontiers : la côte mauve.

Quant aux salons liméniens, ils sont les plus attrayants et les plus hospitaliers du monde ; salons littéraires où les auteurs lisent leurs poèmes,

en espagnol et en français, salons où l'on cause, où l'on joue de la musique, où l'on danse. Il n'est pas de plus joli spectacle que celui que peut offrir une jeune femme de Lima dansant la « *marinera* » nationale, en tenant sa jupe d'une main, son mouchoir de l'autre, et en exécutant avec ses petits pieds des pas compliqués et gracieux. Car la Liménienne continue de régner aujourd'hui comme autrefois. Elle a, certes, beaucoup perdu en renonçant à la *tapada* et elle a bien tort de ne plus vouloir porter la mantille, sinon pour aller à l'église. Mais les vers du poète sont toujours exacts : « Lima est un divin atelier de poupées... »

Les œuvres sociales ne sont pas négligées pour autant. Le quartier ouvrier de Lima est neuf, propre, avenant, ses restaurants populaires sont réputés dans toute l'Amérique et son hôpital est grandiose. Le « Club des lions », semblable à ceux du même nom qui existent dans plusieurs autres villes américaines, tient ses repas hebdomadaires dans une salle de l'aéroport et nous y avons dénombré plus de deux cents convives. La section féminine des lionnes n'est pas moins active et l'action bienfaisante de ces fauves est en ce moment même renforcée par la présence à leur tête d'un président et d'une présidente particulièrement dynamiques.

Enfin les étudiants, souvent frondeurs comme ils doivent l'être à leur âge, sont très ouverts, désireux de s'instruire, ardents et fort sympathiques. Ils discernent parfaitement parmi les professeurs ceux qui les comprennent et les aiment. Ils se divisent entre deux grandes Universités aux maîtres éminents : celle de San Marcos qui est la plus ancienne de toute l'Amérique et qui est installée dans un admirable bâtiment ancien aux patios fleuris, et l'Université catholique qui dispose de la très élégante maison héritée d'un grand savant péruvien : de la Riva Agüero. L'année 1951 a été celle du quatrième centenaire de la fondation de San Marcos et c'est pourquoi les congrès internationaux se sont succédé dans son enceinte ; celui d'histoire qui s'est déroulé l'an dernier pendant la deuxième quinzaine du mois d'août a été remarquablement organisé et des plus instructifs.

Mais ni les fastes des vice-rois, ni les attraits de la société contemporaine n'ont réussi à étouffer la grande rumeur qui monte de la préhistoire. Malgré tous les efforts, le mystère subsiste à l'arrière-plan sous la forme de l'Indien drapé dans son « poncho » aux couleurs vives, les pieds nus et un chapeau de feutre mou sur la tête.

Il est partout, plus ou moins métissé, dans la rue, à l'hôtel, dans la maison. Et dès que l'on quitte la ville, on le retrouve. Lima est cernée par les vestiges : à Cajamarquilla s'étendent les ruines d'une ville dont les demeures possèdent des caves d'un mètre à un mètre cinquante de diamètre et de deux mètres de profondeur, de destination inconnue ; Pachacamac est un temple en forme de pyramide à degrés, découvert et décrit par un lieutenant de Pizarre, centre d'une cité qui devait compter une vingtaine de milliers d'habitants ; Ancon, que nous avons déjà mentionné, est adossé à une colline dont on a extrait déjà un grand nombre

d'objets précolombiens de diverses origines — de quoi remplir une salle entière d'un musée de Lima — et qui, d'après les spécialistes, contiendrait encore près de trente-cinq mille tombes ; plus au Sud enfin Paracas, nécropole d'une ville dont on ne connaît même pas l'emplacement, aligne des tombes dont l'exploration est à peine commencée et dont les momies sont entourées d'admirables tissus aux couleurs vives et aux dessins compliqués dont on ignore la signification. Sur certaines de ces étoffes sont rangés des motifs identiques les uns aux autres, sauf un détail ou une couleur changeant avec chacun d'eux, comme si l'artiste avait voulu broder des variations sur un thème central.

Qui veut essayer de démêler le réseau des civilisations anciennes peut passer des journées entières dans les musées d'archéologie et d'anthropologie et compléter même ces visites par celle de nombreuses et belles collections particulières. On y trouve de tout, depuis les outils primitifs jusqu'à d'admirables vases peints ou sculptés, de vraies « fleurs de boue ». Mais il est difficile de ne pas être saisi de vertige quand on se penche sur cet immense inconnu.

L'Oasis au Pied du Volcan. — Encore en 1939 il fallait quatre à cinq heures d'avion pour aller de Lima à Arequipa. Aujourd'hui, deux à trois heures suffisent. Quand le temps est clair, c'est une bonne leçon de géographie : la côte entre les Cordillères et le Pacifique consiste en un étroit désert de sable coupé par les rivières qui descendent des Andes et le long desquelles se pressent les agglomérations. Au large coule le courant froid de Humboldt, sud nord, qui explique le climat de cette région. D'innombrables poissons y pullulent, attirant les non moins nombreux oiseaux dont les excréments forment des montagnes blanches de guano dans les îles voisines.

Quelques localités survolées méritent d'être signalées : Pisco, qui a donné son nom au cocktail national du Pérou ; Nazca et Ica, célèbres par leurs poteries précolombiennes que nous admirons dans tous les musées du monde.

La Cordillère barre l'horizon à l'Est, semée de pics géants. Le nœud d'Ampato est la dernière de ces citadelles avant Arequipa, nid de verdure dans un désert rocheux au pied de trois sommets blancs : le Chachani, le Pichupichu et le fameux Misti, qui mesure près de six mille mètres et qui, par sa forme régulière et élégante, apparaît comme le volcan classique des imageries enfantines.

Le soleil se plaît à sourire aux maisonnettes blanches et à la grande place ombragée de palmiers de cette ville accueillante. Pendant trois ou quatre jours par an seulement, il se cache, un peu de neige tombe et les habitants privés de la lumière et de la chaleur coutumières sont saisis d'une sorte de malaise, presque une maladie.

Arequipa compte plus de cent vingt-cinq mille habitants, elle a une université et s'enorgueillit d'avoir donné naissance à bien des grands

hommes péruviens. Près d'elle jaillissent deux sources thermales réputées. C'est une de ces cités où l'on voudrait passer la fin de ses jours, la suprême oasis. On comprend que des seigneurs incas, ayant traversé la Cordillère, aient demandé à l'Empereur de demeurer en ce lieu béni et que le monarque, séduit également, leur ait répondu : « *Ari quepay* ». « Oui, restez ici. »

La capitale de l'Empire des quatre parties du monde. — Le Cuzco, le « nombril » du monde, la seconde Rome a été dévastée par le séisme du 21 mai 1950. Un grand nombre d'édifices construits par les Espagnols se sont écroulés, mais les vestiges incaïques sont demeurés intacts, défiant le temps, et les Indiens ont pensé avec raison que seuls leurs ancêtres savaient bâtir pour l'éternité.

Pour se rendre compte du caractère du plateau andin, berceau de l'Empire, il est bon de renoncer à l'avion et d'emprunter la voie ferrée. D'Arequipa le train monte jusqu'à quatre mille quatre cents mètres d'altitude à travers la Cordillère désolée où sommeillent des lacs d'un bleu acier. C'est la « *puna* » sans fleurs, sans papillons, sans oiseaux, immensité inhabitée, « pareille à une âme sans amour ».

Le voyageur passe la nuit dans un village du plateau nommé Juliaca, où des Saints du dernier jour, c'est-à-dire des Mormons, ont réalisé ce miracle d'inculquer aux Indiens certains principes d'hygiène.

Pendant le deuxième jour, de Juliaca au Cuzco, la voie traverse, à de grandes altitudes, le nœud de Vilcanota, où bouillonnent des sources d'eau chaude, puis elle descend et le paysage s'humanise. La campagne se peuple d'habitants, d'arbres et d'animaux. Près de Cacha s'élèvent les ruines d'un des deux temples consacrés dans l'Empire au dieu suprême inconnaissable, et plus loin s'étend le champ de bataille où fut vaincu Tupac Amaru, le dernier des monarques indiens.

Le Cuzco est un symbole de pierre du drame péruvien. Les murailles blanches des églises et des maisons espagnoles se superposent aux murailles noires des temples et des palais incas, comme les conquérants se sont superposés aux conquis, et c'est cette superstructure coloniale que le récent tremblement de terre a détruit ou endommagé.

Cette capitale est un enchantement. Les heures passent trop vite lorsque, assis sur un banc de la place d'armes, l'étranger regarde les pierres de la cathédrale rosir dans les soirées ensoleillées : cathédrale un peu lourde, solennelle, de style colonial, flanquée de deux chapelles, et voisine d'une autre cathédrale plus luxueuse, l'église de la « Compagnie », c'est-à-dire des Jésuites, adossée à l'Université. Les autres côtés de la place sont bordés de maisons basses à arcades, comme en Espagne. Les collines s'étagent au-delà, toutes chargées d'histoire. Jadis le palais de l'Inca Viracocha occupait l'emplacement de la cathédrale, celui de l'Inca Huayna Capac était situé au lieu où se sont installés les Jésuites, celui de l'Inca Yupanqui s'insérait entre les deux précédents et celui de l'Inca

Pachacutec, résidence de François Pizarre, faisait face à celui de l'Inca Yupanqui.

Et voici que le mélange des races et des temps se poursuit sous nos yeux : des lamas affolés par le claxon d'une automobile débouchent au galop d'une ruelle et des Indiennes courent derrière eux, pieds nus, en retenant avec la main leur chapeau plat, rouge, noir et blanc, aux larges bords, pittoresque et incommode. Un joueur de flûte, coiffé d'un bonnet de laine et revêtu d'un poncho aux couleurs criardes, s'immobilise et suit longuement du regard la voiture importune. Plus près, une jeune femme portant son bébé sur son dos dans un pli de sa mante, s'efforce d'attirer l'attention, afin d'être photographiée et de recueillir quelques centavos, tandis qu'un vieillard aux vêtements en lambeaux, miraculeusement crasseux et malodorant, se presse pour échapper à l'étranger désireux de faire passer à la postérité un si étonnant portrait.

Ville de temples et de palais, Le Cuzco ne lasse point, tant le mystère persiste et pénètre. Ici le signe scalaire s'inscrit dans la pierre, évoquant peut-être l'épopée préhistorique des hommes qui firent l'escalade du plateau andin ; là, dans le musée, des figurines en turquoise attestent une influence imprévue de la côte ; plus loin, des traits dessinés sur une poterie font penser à des hiéroglyphes : le chroniqueur Montesinos aurait-il raison de prétendre que les Indiens connurent jadis l'écriture et que les Incas en prohibèrent l'emploi, suprême preuve de sagesse ?

Les églises elles-mêmes, en dépit de la ligne pure des cloîtres tels que celui de la Merced, du beau travail des stalles du chœur, à la cathédrale et à San Francisco, des peintures qui justifient la réputation de l'École dite du Cuzco, des boiseries ouvragées — telle la chaire de San Blas qui fatigue le regard par la surcharge des détails — ne parviennent pas à dissimuler les serpents sculptés qui courent le long des murs, les niches où jadis trônaient les idoles et surtout les innombrables pierres taillées superposées sans qu'aucun ciment les joigne, avec un tel art que l'on ne saurait, suivant l'expression d'un chroniqueur, glisser entre elles la lame d'un couteau.

Avec quel empressement les Cuzquéniens s'offrent de faire connaître leur ville, dont ils sont fiers à juste titre. Ils savent guider le visiteur vers la curieuse pierre des douze coins, encastrée avec une précision admirable dans une muraille inca, et vers les vestiges bien modestes du fameux temple du Soleil dont les Espagnols ont parlé en termes délirants. C'est là que dans une salle lambrissée de plaques d'or brillait au-dessus d'un autel le disque en or du soleil, entouré par les momies des empereurs défunts comme par une garde d'honneur. Et tout proche s'étendait le jardin où tout était en or : les arbustes, les herbes, les oiseaux, les insectes, une débauche de métal précieux devenue la source des rêves de générations d'hommes blancs. Ce qui reste aujourd'hui du temple, ce sont des murailles. Le tremblement de terre a renversé le couvent de Santo Domingo édifié sur elles et il est question de profiter

de cette circonstance pour restaurer en partie l'ancien édifice incaïque.

Les blocs de pierre les plus étonnants que l'on puisse voir de nos jours sur le plateau andin sont, à coup sûr, ceux de la forteresse de Saxahuaman qui domine la cité du côté du Nord. Leurs lignes grises dessinent les saillants et les rentrants des trois enceintes dont les quatre tours ont disparu. Impossible de comprendre comment ces rochers, dont quelques-uns atteignent cinq mètres quatre-vingts de hauteur, ont pu être amenés sur la colline, alors que les Indiens ne connaissaient pas la roue et ne disposaient d'aucun animal de transport autre que le faible lama. Là se déroulaient au temps des Incas, les épreuves annuelles qui permettaient de sélectionner les jeunes gens dignes de faire partie de l'élite ; là fut brisé, lors de la conquête, l'effort des Indiens qui tentèrent de reprendre le Cuzco aux envahisseurs ; là Jean Pizarre trouva la mort, atteint à la tête par une pierre de fronde ; là le chef indien se jeta du haut de la muraille plutôt que de se rendre aux Espagnols.

Mais on sent que la paix n'est pas signée entre les races. Depuis quatre cents ans, le blanc et l'Indien vivent trop souvent dans un état d'incompréhension mutuelle : l'un actif, entreprenant, audacieux, préoccupé de connaître la plus récente invention scientifique, le dernier prix Goncourt, le cours du coton de la veille, fier d'habiter un pays magnifique, varié, riche et prospère ; l'autre passif, routinier, imprévoyant, désireux de vivre dans la douce monotonie que rythme seule l'alternance des saisons, ignorant la science et insoucieux du progrès, rêvant aux Incas disparus qui avaient su faire de lui un esclave dévoué, un être à peine humain, un animal heureux.

L'homme de la race de bronze s'est cloîtré dans ses communautés agraires ancestrales que les gouvernements cherchent à protéger aujourd'hui après avoir tenté de les détruire au siècle dernier. Ce sont là ses citadelles, ses places de refuge contre l'emprise menaçante des blancs. Il est plus difficile d'établir des liaisons entre les deux races que de construire des routes entre la côte et le plateau en traversant la Cordillère.

L'œuvre à accomplir est immense et les pouvoirs publics l'entreprennent avec courage : d'abord multiplier les écoles et surtout écarter les meneurs qui propagent des doctrines étrangères de violence et de haine, ensuite s'efforcer de faire de la morale chrétienne, unanimement admise au Pérou, un pont entre les mentalités. Que les blancs se penchent sur les Indiens pour les rapprocher d'eux, que les Indiens, de leur côté, admettent l'existence de cette élite destinée à défendre en Amérique du Sud l'idéal latin.

Sur le plan économique, les Indiens sont fort habiles dans l'art du tisserand et du potier, et il est souhaitable de les faire entrer dans le circuit des échanges grâce à des coopératives de production et de vente.

Les bonnes volontés ne manquent pas. La réputation dont jouit au Pérou en ce moment un chroniqueur des plus célèbres, sinon des plus

impartiaux, Garcilaso de la Vega, en porte témoignage, car elle est due en grande partie à sa qualité de métis. Situé au confluent de deux races, cet écrivain s'offre à nous comme un symbole de rapprochement entre des hommes dont les ancêtres furent également grands. Et mieux que personne José Santos Chocano a exprimé la beauté de ce dualisme dans un de ses meilleurs poèmes : « *Je viens à vous, madame, avec la majesté d'un Inca et l'orgueil d'un Espagnol, et je vous donne à choisir entre deux blasons, celui de ma mère Ibérie ou celui de mon père le Soleil !* »

De hauts lieux où souffle l'esprit. — Trois noms à retenir : Ollantay, Pisaj, Machu Picchu.

Ollantay est une forteresse réputée imprenable qui autrefois barrait la vallée fertile de l'Urubamba, affluent de l'Amazone. Elle n'a pas été terminée et l'on voit encore d'énormes blocs qui lui étaient destinés, épars dans la vallée : ce sont des « pierres fatiguées ». A vrai dire, sa réputation est due plus à la légende qu'à ses six gigantesques dalles de granit porphyrique rosé et à l'horizon des Cordillères neigeuses. Elle est le titre de la seule tragédie du théâtre inca qui soit parvenue jusqu'à nous, remaniée au temps de la colonie, mais de fond authentique. Car ces hommes étranges faisaient du théâtre et n'utilisaient pas l'écriture. Quel défi à notre logique!

A Pisaj se dressent des fortifications sur un sommet qui domine trois vallées. Le long des pentes s'étagent des terrasses de culture en escalier, aujourd'hui abandonnées. La montée se fait à cheval, mais le coup d'œil, sur le vallon où sommeille le village encadré de champs exactement tracés et sur les croupes énormes de la montagne piquée de ruines, fait oublier que le sentier est rude et parfois dangereux. Une belle porte trapézoïdale surmonte les marches qui conduisent au lieu où se faisaient sans doute les observations astronomiques.

Machu Picchu, nous n'hésitons pas à le dire, est une des merveilles du monde. A cent vingt kilomètres du Cuzco, la rivière Urubamba s'engage dans un cañon profond où règne la végétation tropicale. Du fond de la vallée, la cité demeure invisible et n'a été découverte par hasard qu'en 1911. Elle est en pierre, juste assez ruinée pour être émouvante, avec ses palais, ses maisons, ses bains, ses escaliers, ses terrasses de culture, le tout juché sur l'arête d'un éperon rocheux que termine un piton aigu, entre deux abîmes, dans une boucle de l'Urubamba. Les blocs des murailles sont superposés sans aucun ciment, comme au Cuzco, même quand la pente atteint quarante degrés. Tout concourt à provoquer la surprise du visiteur : la splendeur du site, l'étendue des ruines, le mystère. Il semble que l'on parvienne au seuil du surhumain. Les précipices attirent et les murailles narguent. Une indéfinissable impression de crainte grandit. Cette tour, cette place, cet observatoire solaire, cette muraille percée de trois larges fenêtres semblent attendre des êtres autres que nous. Ils sont reproche et mépris. L'histoire s'est arrêtée en

ce lieu et tout est prêt pour qu'elle reprenne son cours. Nous sommes des intrus.

Certes, en un site si peu accessible, on n'avait voulu construire ni forteresse, ni place de commerce. Les ruines seraient trop étendues dans le premier cas, trop réduites dans le deuxième. H. Bingham qui découvrit Machu Picchu pense qu'elle est la mystérieuse Vilcapampa où se réfugia le dernier des Incas Tupac Amaru avec les « femmes choisies » ou « vierges du Soleil » qui avaient fui du Cuzco pour échapper aux Espagnols. Peut-être fut-elle aussi la résidence des chefs qui survécurent aux invasions de barbares antérieures aux Incas. Là aurait été gardé le flambeau de la civilisation pendant une période d'anarchie, dite intermédiaire, et le premier souverain inca serait venu de ce haut lieu, de cette « ville aux trois fenêtres » dont parlent les conteurs indiens. Dans cette dernière hypothèse, Machu Picchu remonterait à l'époque où régnaient les Aymarâs dont nous allons maintenant chercher les traces en Bolivie.

La ville au ralenti. — L'avion venant d'Arequipa atterrit sur un des aéroports les plus élevés du monde, à quatre mille mètres d'altitude. C'est La Paz, capitale de la Bolivie, l'ancienne Chuquiapu des Indiens. Ici l'air reprend brusquement et impérativement sa place au sommet de l'échelle des biens. Nous avons en Europe l'habitude de ne plus penser à lui, car il surabonde, mais à La Paz il prend sa revanche, et nous avons conscience que sans lui tous les autres biens seraient inutiles. Notre cœur bat à plus de cent à la minute, notre nuque est endolorie comme si quelque ennemi invisible nous avait matraqué, un léger voile s'étend devant nos yeux. Encore sommes-nous heureux d'échapper au mal de montagne, au « soroche » : migraine et crachements de sang.

Pourtant nous regardons, impossible de ne pas regarder : la ville descend devant nous en pente rapide dans un cirque de montagnes que le géant Illimani barre à l'horizon de ses six mille cinq cents mètres de glaces. Chaumières d'abord, puis ruelles et maisons basses, enfin avenues et immeubles modernes. Près de quatre cent mille habitants vivent dans cet air raréfié. La foule des Indiennes à la face mongole, coiffées d'un singulier chapeau melon grisâtre, grouille dans les marchés autour des sacs de pommes de terre gelées, au seuil des échoppes dont l'entrée est cachée par des étalages d'étoffes multicolores, dans les boutiques où grimacent les masques de diables, très demandés lors des fêtes populaires. Quelques lamas passent lentement et noblement, malgré l'interdiction qui leur est faite de circuler en ville. Le berger les suit, mâchant une feuille de coca. Ici s'élève la cathédrale, une des plus vastes de l'Amérique du Sud ; là se dresse le patio renaissance d'un palais colonial ; au cœur de la cité un gratte-ciel domine qui impose la primauté du spirituel : l'Université San Andrès.

La plus grande surprise pour qui vient du niveau de la mer est cette

activité. Il y a à La Paz, comme dans toutes les capitales, des visites, des banquets, des réceptions, des fêtes, et même des émeutes et des révolutions, sans que personne paraisse incommodé. Nous avons compté jusqu'à sept cents auditeurs à une conférence d'économie politique.

Et cependant les étrangers s'acclimatent difficilement. Le personnel des ambassades et légations est généralement changé d'office tous les dix-huit mois ou tous les deux ans. Les puissantes voitures américaines ne peuvent faire de vitesse et les courses à pied ont lieu sur des parcours très limités. Le nouveau venu est avisé par ses amis que, pour éviter de souffrir, il doit vivre au ralenti. Nous sommes à la fin de l'hiver ; le soleil est éclatant, mais il fait froid la nuit. Des tempêtes de neige sévissent sur les Andes et la ville manque de viande de temps à autre, car les avions ravitailleurs ne parviennent pas toujours à passer.

Seul l'Indien, petit, trapu, massif, est dans son élément. Ce n'est plus le quichua du plateau péruvien, il est d'une autre race et parle une autre langue. Avec lui nous faisons un bond dans le passé précolombien, nous entrons dans une période impossible à situer dans le temps et à peu près inexplorée. Cet indigène plus rude, moins servile que celui de la région du Cuzco, est le descendant des sujets de l'Empire Aymará.

En Amérique du Sud, on ne peut jamais se vanter d'avoir épuisé le fantastique : cet empire est une énigme déconcertante. Il semble avoir été plus vaste et plus puissant que l'Empire des Incas lui-même. L'impression que produit son étude est telle que certains chercheurs ont été hallucinés et sont allés jusqu'à soutenir le plus sérieusement du monde, avec arguments linguistiques à l'appui, qu'Adam était Aymará et que le paradis terrestre se situait à Sorata, au pied du Nevado de ce nom. Évidemment il faut au moins admettre qu'un total changement de climat se soit produit depuis lors, car les sites élevés de Bolivie n'ont rien qui évoque pour nous l'éden où a dû vivre le premier homme.

L'Empire disparu. — Pour comprendre l'Empire Aymará, il est indispensable de se rendre sur l'emplacement de son ancienne capitale : Tiahuanaco, non loin du lac Titicaca dont les eaux venaient jadis baigner les murs de la cité et qui s'est rétréci considérablement. Ce haut-plateau, *altiplano* des Espagnols, est cultivé et peuplé ; un chemin de fer à voie unique relie Guaqui, sur les bords du lac, à La Paz. Le soleil est violent à cette altitude, car nous sommes toujours à quatre mille mètres, mais le spectacle est grandiose : de tous les côtés, à perte de vue, sauf dans la direction du lac, s'étendent les Cordillères géantes couvertes de neige qui paraissent vouloir isoler ce coin de terre du reste du monde. Un village porte le nom même de Tiahuanaco ; son église, fort grande, a été construite en partie avec des pierres provenant de ruines aymarâs et les visiteurs ne tarissent pas de critiques à l'égard des missionnaires espagnols de la première heure qui, dans leur désir de détruire les « idolâtries », ont fait preuve de si peu d'esprit scientifique.

L'enceinte de ce qui devait être sans doute le palais impérial est très nettement marquée par de hautes pierres levées dans le genre de celles de Carnac. Sur un côté s'étagent trois gigantesques marches monolithiques qui descendent vers une petite enceinte également indiquée par des pierres dressées, mais de dimension modeste. L'une d'elles porte des dessins archaïques. D'un autre côté s'élève une statue, bien sculptée, que les indigènes ont nommée « le frère » en raison de la petite calotte d'ecclésiastique qu'il porte sur la tête. Enfin le monument sensationnel est la « porte du soleil », ouverte sur le néant.

Cet édifice célèbre est fort petit, il ne remplissait certainement pas le rôle d'une porte, surtout de ce qui aurait dû être le porche d'un palais. C'était plutôt une ouverture décorative qui devait se trouver au sommet du monument. En effet, toute cette enceinte a été comblée par des apports de terre, comme il arrive toujours dans ce cas, et il n'est pas douteux que si l'on fouillait le terre-plein compris entre les pierres levées, on trouverait les ruines du palais. Il est attristant de constater que ces fouilles n'ont pas lieu, faute de crédits. Cette terre est pleine de trésors. Les gamins du village découvrent tous les jours de menus objets et les fouilleurs clandestins ont malheureusement été nombreux. Il faudrait procéder officiellement et avec méthode : le succès serait assuré.

On admire encore, à une certaine distance de l'enceinte dont nous venons de parler, quelques autres pierres disposées verticalement et un certain nombre de dalles non identifiées, nommées « porte du puma ». Quelques-unes sont creusées de petits trous dans lesquels on pense que les Indiens mettaient des clous d'or. Elles attestent qu'il y avait, au-delà du palais principal, une ville assez importante. Et si l'on admet, comme le veulent de modernes archéologues, que le style de Tiahuanaco s'apparente à celui de Chavin, dans la sierra péruvienne, et à celui de San Agustin au Sud de la Colombie actuelle, on aboutit à la vision grandiose d'un Empire Aymará qui s'étendait sur toute la région andine de l'Amérique du Sud.

Un pays à découvrir. — Ce prodigieux passé ne doit pas faire perdre de vue le présent. La Bolivie moderne n'est pas moins curieuse que la Bolivie antique. D'autres villes que La Paz méritent la visite du voyageur : Sucre, l'ancienne capitale, avec ses quarante mille habitants et ses quarante-sept églises, Oruro, centre minier, Potosi, la plus riche source d'argent de l'époque coloniale. C'était un spectacle féerique, raconte le chroniqueur, que celui de la colline de Potosi le soir quand scintillaient comme des étoiles les milliers de petits fourneaux dans lesquels les Indiens faisaient fondre le précieux métal.

Mais les hauts plateaux que nous évoquons ne constituent qu'une partie de ce pays dont la superficie est égale à deux fois et demie celle de la France : des plaines basses, couvertes en grande partie de forêts, s'étendent vers le Brésil et vers le Paraguay et d'autres villes y sont en pleine croissance : Santa Cruz, centre commercial de plus de vingt-cinq

mille habitants, Tarija, fière de compter une des sept universités boliviennes.

Pas plus qu'on ne peut juger d'un pays sud-américain par un autre, tant il y a de différences entre eux, on ne saurait apprécier les Indiens d'une région en observant d'autres Indiens. Ceux de Bolivie posent des problèmes étonnants pour l'économiste : ils sont aujourd'hui entraînés dans le courant des échanges et de ce chef reçoivent de la monnaie en contre-partie de leurs produits, mais comme ils n'ont que des besoins minimes, ils gardent cette monnaie : phénomène singulier d'une thésaurisation de billets de banque par indifférence. Les théories savantes modernes sont en déroute. Il y a déficit budgétaire et inflation, mais la monnaie fait défaut sur les marchés à cause de cette immobilisation imprévue.

De temps à autre seulement l'Indien fait appel à ses réserves et d'un seul coup dépense une petite fortune pour acheter un costume de conquérant espagnol, d'archange Saint-Michel ou de diable dont il se vêtira lors de la fête prochaine. Car la fête, la « *fiesta* », est l'événement marquant de la vie indienne. Les hommes sont travestis ou masqués, les femmes portent un nombre de jupons aussi grand que possible : dix, douze, quinze parfois ; ils dansent avec frénésie pendant deux ou trois jours de suite en buvant sans modération la chicha ou alcool de maïs. Les costumes sont de couleurs vives et les jupons en tournant décrivent des cercles concentriques qui dessinent au-dessus des jambes de la danseuse une série de corolles renversées. La fête se termine généralement par une orgie.

Toute cette population se soucie peu des relations avec l'étranger. L'élite seule se préoccupe des cours de l'étain qui commandent les entrées de devises et donc toute l'économie. Mais le potentiel de ce pays est très élevé et d'autres sources de richesse prennent place à la suite de l'étain dans la liste des exportations : le pétrole, l'antimoine, le plomb, l'argent. Jusqu'ici à l'écart des grandes routes mondiales, la Bolivie se trouve de plus en plus étroitement liée à l'économie internationale. La transversale Santos-Arica sera bientôt terminée et les lignes aériennes se tendent vers Asunción, Santiago de Chile, Arequipa. Les touristes nord-américains même font leur apparition, avec leurs « cameras », leurs « travellers cheques » et leur déplorable accent.

Rien pourtant n'est encore éclairci : le passé est une énigme, des régions entières restent inexplorées, l'âme indienne demeure inconnue. En Bolivie comme au Pérou, comme en Équateur, comme au Brésil, un champ d'investigation immense reste ouvert au chercheur. La découverte de l'Amérique est à peine commencée.

LOUIS BAUDIN
de l'Institut.

A LA RECHERCHE DU GRAAL

par MAURICE RAT

De Gaston Paris à Hoepffner, en passant par Ferdinand Lot, Mario Roques, Vendryès, Étienne Gilson et Pauphilet, sans parler des chercheurs anglais et américains, les plus éminents médiévistes se sont penchés sur la légende du *Graal*. M. Jean Marx, directeur d'études à l'École des Hautes Études, dans un remarquable ouvrage, dont l'argumentation pressante s'appuie sur une vaste et précise érudition, éclaire d'une lumière nouvelle le problème : non seulement il souligne que la légende du Graal fut d'abord une légende authentiquement païenne, qui s'est christianisée tardivement, mais il montre que cette légende a ses origines dans le folklore irlandais et gallois, animé par les antiques croyances populaires qui se sont formées autour de l'étrange et brumeuse figure du roi Arthur.

Brumeuse certes, car qui fut Arthur, dont vers 1137, le fameux rhéteur Geoffroi de Monmouth, le même qui avait publié trois ou quatre ans plus tôt, les prophéties de l'Enchanteur Merlin, décrit dans son *Histoire des Rois de Grande-Bretagne* les exploits, le couronnement et la gloire, — dont, vers 800 déjà, un prêtre des Galles du Sud, Nenniels, parlait dans un grand livre, et dont au VIIe siècle de notre ère, mention est faite pour la première fois dans un poème gallois, le *Gododdin*, consacré à l'invasion des Anglais et à la résistance des Bretons ? Non un roi, mais un prince, élu chef de guerre *(bellorum dux)* qui, portant sur lui l'image de la Vierge, remporte sur les Saxons envahisseurs de la Grande-Bretagne une victoire décisive, celle de Badon (aujourd'hui, croit-on, Paydon Hill, dans le Wessex) qui libère l'actuel Pays de Galles et le comté d'Hereford voisin ; sans parler de douze autres batailles, toutes brillamment gagnées sur l'ennemi de la patrie, aux confins de la forêt d'Écosse ou de Calédonie.

A quelle époque se situe la victoire de Badon ? Vers l'an 500 ; vers le temps où Clovis sur notre terre de France soumettait les barbares ariens. A cette donnée historique ou pseudo-historique s'ajoutent les interpolations de la légende : celle de Cabal, le chien mirifique, imprimant son pied sur l'une des pierres dont l'amoncellement porte encore le nom de Carn Cabal, celle du sanglier Troit, si magnifiquement pourchassé, celle de la tombe d'Anir, fils d'Arthur, qui tantôt s'élargit et tantôt se rétrécit,

dans une sombre vallée du comté d'Hereford... Comment, avec le temps qui déforme toutes choses et la légende qui brode et superpose ses trames, Arthur, chef de guerre, devient-il le roi unique et merveilleux, pour le marquer il faudrait des pages ; mais il sied surtout de noter qu'annexant à la sienne d'autres légendes, celle entre autres du Romain Ambroise, « l'Immortel », autre héros de la résistance bretonne, et comme l'Irlandais Finn, père d'Ossian — le même Ossian dont le nom plus tard servira d'enseigne aux géniales fabrications de Mac Pherson — Arthur le Gallois se change en personnage immortel et intemporel. Il conduit, tout de même que Finn, un « compagnonnage » de guerriers, dont les règles d'administration font penser à une société initiatique ; entreprend, comme Finn, des raids dans l'autre Monde, et y conquiert pour lui ou pour d'autres, les Objets merveilleux, dont d'aventure une fée ou un prince en péril lui a fait la demande ; et, selon un mythe populaire qui figure le transfert des germes et le renouveau de la végétation, chasse dans la tempête et dans le vent. Gervais de Tilbury, le bailli anglais d'Otton IV au royaume d'Arles, conte que les bûcherons de Grande-Bretagne, par les jours d'orage et de tempête, croient entendre Arthur en sa *mesnie*.

Arthur est immortel : blessé fort grièvement au dur combat de Camlann, où périt son neveu, le traître Mordred, traître et amant de la reine-fée Genièvre ou Guenièvre, comme Diarmait, le neveu de Finn, est le favori de son épouse Grainne, Arthur est transporté au séjour féerique d'Avalon (Glastonbury), où la fée Morgain, sa sœur, reine et sirène, guérit merveilleusement ses blessures, comme une fée d'Irlande celles d'Ossian. Il n'est pas mort et ne peut mourir. Neuf fées le gardent dans l'île sainte d'où, chef caché d'un monde héroïque, empereur du continent et des îles, il reviendra un jour pour venger les Bretagnes.

***

A l'histoire et à la légende du « roi » Arthur et de son entourage, où figurait le Gallois Paredur, se rattache l'aventure célèbre où le plus grand poète français du moyen âge, Chrétien de Troyes (XIIe siècle) substitue au héros gallois, en lui gardant ses traits et la majeure partie de sa geste celtique, Perceval le Français, ainsi nommé sans doute parce qu'il *perce* — on le verra — le secret du *Val* qui mène à un château féerique.

Comme Aiol, comme Doon de Mayence, comme le Bel Inconnu, comme Thyolet, comme Fergus aux blonds cheveux, Perceval, le héros du chef-d'œuvre interrompu de Chrétien de Troyes, a une enfance sauvage et solitaire. Sa mère, veuve d'un chevalier et dont les deux fils aînés ont péri dans des tournois, ne l'a-t-elle pas soustrait au monde lorsqu'il avait deux ans et nourri, pur et *nice*, pour elle-même au fin fond d'une forêt où rien ne peut parvenir à l'enfant des chevaleresques, mais mortelles aventures ? Nul n'échappe, hélas ! au destin... Un jour, Perceval qui a grandi rencontre à la chasse trois chevaliers à l'armure brillante

qui recherchent et poursuivent des chevaliers ennemis : il peut, après avoir interrogé des paysans, mettre sur la bonne piste les trois seigneurs qui frappés de son grand air en dépit d'une vêture rustique, l'invitent à venir trouver le roi Arthur en son château de Carlisle. La Veuve Dame, en apprenant cette fatale rencontre, pleure, mais consent ou plutôt se résigne : elle accoutre son fils « à la bonne galloise » : *chanevaz* [1] et culottes paysannes, et lui donne un viatique qui tient en quatre préceptes péremptoires : honorer et secourir les femmes en détresse, les embrasser si elles le veulent bien et demander leur anneau ; s'enquérir du nom de ceux qu'on rencontre ; rechercher l'avis des anciens et aller régulièrement à la messe.

Perceval ainsi muni part, réveille d'un baiser une demoiselle qu'il rencontre dormant sous une tente, fait avec elle collation de pâtés et bon vin, puis, malgré qu'elle en ait, lui ôte son anneau et s'éloigne. Pour avoir ingénument interprété les préceptes maternels, Perceval attire ainsi sur lui le courroux de l'ami de la donzelle, qui doute, en la retrouvant sans bague, de la vertu de sa maîtresse... Un charbonnier indique à Perceval la route de Carlisle. Chemin faisant le héros rencontre un Chevalier Rouge, porteur d'une belle coupe d'or, dont le vin a été répandu sur la reine, femme d'Arthur. Il arrive au château d'Arthur, trouve un roi inattentif à sa venue, remonte à cheval, mais heurte en partant l'armure d'Arthur : le roi « se réveille » et par la bouche de Kei, son sénéchal, accorde à Perceval, s'il peut les prendre, les armes du Rouge Chevalier. Le fou du roi et une jeune fille « qui n'avait pas ri depuis des années » prédisent alors les futures prouesses de Perceval. Elles ne se font pas attendre : Perceval, d'un javelot qu'il lui lance dans l'œil, abat le Chevalier Rouge, revêt les armes de son adversaire mort et tandis qu'Arthur s'inquiète de son sort, est l'hôte, dans un château à quatre tours, du prud'homme Gornemant de Goor, qui lui apprend les armes, l'équitation, lui enjoint de ne jamais mettre à mort un ennemi qui demande merci et de n'être point trop parleur.

Fort de ces leçons et conseils profitables, Perceval arrive au château de Beaurepaire où vit Blanchefleur, nièce de Gornemant. Il garde le silence et on le prend pour un sot, mais, séduite par sa beauté, la châtelaine le rejoint dans sa chambre, où, sans avoir avec lui les derniers engagements, elle lui accorde de douces privautés. Comme le château de Beaurepaire est attaqué par deux ennemis, Alguingueron et Clamadeu, Perceval vainc le premier, qu'il dépêche prisonnier à Arthur et, défié par Clamadeu, le bat et l'envoie aussi au grand roi, en son palais de Dinasdaron.

Ayant quitté alors, énamouré, Blanchefleur, Perceval qui chevauche pour retrouver sa mère, arrive à une rivière profonde et large, sans pont ni gué, où deux hommes sont sur un bateau, l'un le gouvernant et l'autre pêchant. Le pêcheur, qui est vieux, lui indique une route menant, par une brèche de la falaise, à un château tout proche. Perceval aperçoit

1. Costume de chanvre.

bientôt une tour de pierre, dont comme par enchantement la porte s'ouvre devant lui ; des écuyers l'accueillent, l'un jette sur lui un très riche manteau et le conduit à une vaste salle où sur un lit, *navré* d'une grave blessure, repose vêtu de zibeline noire et pourpre un vieillard qui ressemble étrangement au pêcheur de la barque et qu'éclairent, sur un *cheminal* (chenet), les lueurs du foyer ; quatre cents chevaliers font cercle autour de lui. Le vieillard invite le jeune homme à prendre place sur sa couche, le ceint d'une épée — don de sa nièce, la *Sore* (ou Blonde) Pucelle — qui, en cas de péril, peut se briser et que seul peut reforger le forgeron Trébuchet... Soudain un grand silence se fait, en même temps qu'une lumière envahit toute la salle : entre un *valet*, porteur d'une blanche lance dont la pointe saigne, escorté de deux autres jeunes gens qui tiennent des candélabres à dix branches ; Perceval, stupéfait, mais fidèle aux ordres de Gornemant, ne pose aucune question. Entre ensuite une jeune fille qui tient dans ses mains un *graal* (vase) d'or tout orné de pierreries, puis une autre qui porte le *tailleoir* d'argent où l'on découpe les viandes. Le cortège traverse la salle lentement, puis disparaît, sans que personne dans l'assistance bouge, sans que Perceval ouvre la bouche.

Un festin est alors servi, auquel prennent part tous les assistants. Puis on emporte le vieillard de pourpre et Perceval, laissé seul, se couche. Au matin il s'éveille, trouve ses armes prêtes et son cheval sellé. Il voudrait s'informer maintenant et savoir pourquoi la lance saignait, savoir où l'on emportait le graal, mais le château semble vide. Il sort et le pont-levis se lève derrière lui. A peine s'est-il éloigné quelque peu qu'il rencontre une jeune fille en pleurs et qui tient dans ses bras le corps sans tête d'un ami. Perceval s'apitoie sur elle. Elle lui dit qu'à vingt-cinq lieues alentour il ne trouvera point de maison pour l'accueillir et, comme il lui conte son aventure, elle lui explique qu'il a passé la nuit au château du Roi-Pêcheur, ainsi nommé parce que dans une bataille, blessé à l'aîne par un javelot, il n'est plus bon à rien et trouve ses distractions à la pêche. La jeune fille lui demande s'il a posé des questions sur la lance et le graal et lui apprend que son silence à cet égard va faire fondre des catastrophes sur le pays ; elle lui apprend aussi que la Veuve Dame est morte, mais se refuse à l'accompagner.

Perceval rencontre ensuite un chevalier qui a nom l'Orgueilleux de la Lande : c'est l'ami jaloux de la demoiselle de la tente. Il triomphe de lui dans un duel où se brise son épée, cette épée que seul pourra reforger le forgeron Trébuchet, et le contraint à rendre son amour à son amie : il les envoie l'un et l'autre à Carlion où ils sont reçus par la Reine. La cour se met en route pour trouver Perceval.

Cependant la vue des gouttes de sang, sur la neige, d'un oiseau blessé, fait que Perceval rêve à Blanchefleur. Kei et un certain Sagremor, autre chevalier de la cour d'Arthur, l'interrompent fâcheusement dans sa rêverie : il les vainc l'un et l'autre, mais se laisse conduire par Gauvain près d'Arthur.

A peine est-il à la cour, qui se tient à Carlion, qu'une messagère difforme, monstre noir et barbu, lance des imprécations contre lui : n'est-il point cause, par son silence au château du Roi-Pêcheur, que le pays va être dévasté, que beaucoup de femmes vont perdre leurs maris ? La femme à barbe annonce qu'il faut trouver l'épée aux *étranges renges* (attaches) donnée par le Roi-Pêcheur à Perceval et dérobée au héros. Perceval jure de ne jamais rester plus d'une nuit dans le même lieu qu'il n'ait appris qui le graal sert et pourquoi saigne la lance. Après cinq ans d'errances par le grand pays dévasté, Perceval rencontre enfin un jour un groupe d'hommes et de femmes qui lui font reproche de porter des armes un vendredi saint. Un ermite alors consulté par le héros lui apprend que s'il a omis de poser des questions sur le graal et la lance, c'est qu'il a péché envers sa mère ; il ajoute que le père du Roi-Pêcheur, qui depuis quinze ans ne quitte pas la chambre, est gardé en vie par l'hostie, l'hostie unique, qu'on apporte dans le graal ; et il lui révèle que ce saint homme est son oncle maternel, le Roi-Pêcheur son cousin germain et lui-même l'ermite, un autre oncle. Perceval alors se confesse, apprend la nécessité d'être charitable et fait ses Pâques.

Pendant ce temps, Gauvain, qui a retrouvé en Cornouailles la mère du roi Arthur, conquiert le château féerique des Pucelles, où un lit se dresse dans la grande salle. Il s'assied dessus tout armé : le lit crie, des clochettes voisines sonnent, les fenêtres s'ouvrent, des flèches et des carreaux d'arbalète lancés par des mains inconnues l'atteignent ; puis les fenêtres se ferment, Gauvain arrache tranquillement les flèches de son bouclier et de sa chair. Une porte s'ouvre et un lion entre : Gauvain, après un rude combat, lui coupe les pattes et le décapite. C'est la fin des enchantements : chevaliers et pucelles, prisonniers du château, acclament leur libérateur, que la reine veut retenir, mais qui part, promettant le retour, pour remporter « au gué périlleux » une nouvelle et splendide victoire selon les règles...

Ici finit, au vers 9.234, le poème de Chrétien de Troyes, poème inachevé dont nul ne sait ce qu'eût pu être la suite :

Ce nous dit Chrétien de Troyes
Qui de Perceval commença,
Mais la mort qui le devança
Ne le laissa pas traire à fin.

Sans doute, comme il arrivait en ce temps-là, les « continuateurs » ne firent-ils faute, mais dont nul, même de loin, n'eut l'esprit et le génie de Chrétien : Wolfram d'Eschenbach termina le conte en allemand ; un anonyme lia aux aventures de Perceval celles de Gauvain ; un mystérieux et pseudo Gaucher de Denain (ou de Dourdan) y alla de trente-cinq mille vers et fut lui-même continué par un certain Manessier, qui environ l'année 1220 écrivait pour Jeanne de Flandre, puis par l'auteur du *Roman de la Violette*, le médiocre Gerbert de Montreuil... Outre que toutes ces suites sont littérairement assez faibles, dans leur incontinence et leur

prolixité, elles ont ce trait commun de christianiser un « conte » dont la *mysticité*, chez Chrétien, était mince. Dans la dernière et moins mauvaise « suite » donnée à Perceval, celle que composa, sans doute dans les toutes premières années du XIIIe siècle, et très probablement en Angleterre, Robert de Boron, qu'est devenu en effet le graal ? Il est devenu le vase où Joseph d'Arimathie recueillit de ses plaies béantes le sang de Jésus crucifié. Plat de la Cène, relique du Calvaire, confié par Joseph à Joséphé, son fils, qui l'a transmis à son neveu Alain dit le Roi-Pêcheur, parce que le Christ pour lui renouvela à son intention le miracle de Génésareth, le Saint-Graal a été transporté par celui-ci au château de Corbenic, inaccessible demeure située en terre foraine.

Sur la terre de Logres où règne Arthur pèsent des enchantements et des sortilèges qui seront un jour dissipés quand les compagnons de la Table Ronde s'armeront pour la quête du Graal. Qui trouvera le chemin de Corbenic ? Lancelot, le chevalier aux blanches armes, qui tint tête à Galehaut, jouta contre soixante-quatre chevaliers de la Table Ronde, délivra Gauvain de la prison de la Douloureuse Garde, abattit Patride au cercle d'or et les deux lions de la Forêt périlleuse, força l'entrée du Val sans retour, franchit le Pont de l'épée et abolit les mâles coutumes de la terre d'Escalon ? Non, car Lancelot jadis, succombant au péché, a été l'amant de Guenièvre. Gauvain ? Bohort ? Non car Gauvain, si *courtois* qu'il soit, est par sa légèreté, exposé à toutes tentations et Bohort, malgré ses efforts, n'arrive point à la perfection. Perceval dont la foi ardente a racheté les faiblesses ? Mais Perceval, hélas ! porte sur lui comme une flétrissure la mort inexpiable de sa mère. C'est Galaad qui sera l'élu, Galaad, le propre fils de Lancelot, chevalier-vierge et symbole du Christ.

C'est du moins ce qu'expriment, en combinant au poème de Chrétien et à ses suites le *corpus* de Lancelot, les cinq romans en prose qui ont pour titres : *l'Histoire de Saint Graal*, *Merlin*, *Lancelot du Lac*, *la Quête du Saint-Graal* et *la Mort d'Arthur*, car Arthur, le Graal conquis, n'aura plus qu'à mourir.

C'est ce qu'exprime encore, mais cette fois en faisant de Perceval l'élu, le poème germanique de Wolfram d'Eschenbach intitulé *Parzival et Titurel* qui remonte aux premières années du XIIIe siècle. Wolfram, qui doit beaucoup à Chrétien, s'inspire aussi d'un certain Kyot (Guiot ?), écrivain de Saintonge qui travaillait à la cour d'Aliénor et des comtes de Poitiers ; Parzival, dans son poème, est le fils d'un certain Gatmuret, fabuleux ancêtre des Plantagenets, et le Graal une pierre qui vivifiée tous les vendredis saints par l'hostie qu'apporte une colombe, garde en vie le Roi-Blessé Anfortas. Un érudit allemand ingénieux, M. Mergell, a tenté au troisième Congrès arthurien de Winchester d'expliquer le terme de *lapsit exiliis*, appliqué par Wolfram au Graal, non par le *lapis elixir* désignant la Pierre philosophale, mais par les mots *lapis lapsus in terram ex illis*, « pierre tombée sur terre des étoiles », au sens symbolique évident : interprétation mystique, mais bien tardive, et, si j'ose dire,

tirée par les cheveux de la comète, où le sens commun éprouve quelque peine à retrouver le « vase de verre » du grand saint Bernard de Clairvaux... Il suffira sans doute à la gloire de Wolfram que Wagner ait rêvé sur son poème pour créer *Parsifal*.

Certes, le caractère chrétien et même clérical des continuateurs de *Perceval* n'est pas niable, encore que vis-à-vis de leurs affabulations l'Église ait toujours montré quelque réserve ; mais le poème interrompu de Chrétien de Troyes, le seul parmi les écrits du Graal qui ait vraiment figure de chef-d'œuvre, n'a, sauf le discours de l'ermite, rien de particulièrement édifiant.

***

Comment pourrait-il l'être ? Son auteur, doux servant de la comtesse Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine, issu, selon toute apparence de bourgeoisie troyenne, est un poète de cour formé par les sept arts et notamment par les trois premiers, ceux du Trivium : la grammaire étudiée dans Donat et Priscien, la rhétorique apprise à l'école de Cicéron et de Capella, la dialectique puisée dans Porphyre, Aristote et Boëce. Chrétien de Troyes a lu très vraisemblablement Salluste, Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Juvénal et Stace, et Quintilien. Clerc ou non, il fut dcote et débuta dans les lettres françaises par de libres paraphrases de *l'Art d'aimer* et du *Remède d'Amour* de Nason, par d'ingénieuses et souples variantes des *Métamorphoses*, telles que *Philomène* ou *la Nuance de la Huppe, de l'Hirondelle et du Rossignol* et que *Pélops ou le Mordu de l'Épaule*. « Faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère est une des conquêtes du génie », disait-on fort justement jadis. Dans ces imitations d'Ovide, dont un morceau nous reste, Chrétien déjà donnait sa mesure : celle d'un poète surpassant encore par les enjolivures de l'invention et la recherche de l'expression ses prédécesseurs les plus fameux, les Thibaut de Vernon, les Turold, les auteurs d'*Énéas*, de *Thèbes* et de *Troie*. Il continua bientôt par un conte, malheureusement perdu, sur le mariage du roi Marc et d'Iseut la blonde, tiré du même fonds que les romans célèbres de Béroul et de Thomas. Cette « matière » de Bretagne, à lui fournie sans doute par Marie de Champagne, sa maîtresse et sa protectrice, sœur intelligente et charmante de cette Alis de Blois, dont Villon évoque le souvenir dans la fameuse *Ballade des Dames du Temps jadis*, ouvrit, ce semble, à Chrétien sa voie.

C'est Marie elle-même, à l'en croire, qui lui aurait suggéré l'idée du *Lancelot* et remis pour l'écrire un modèle ou canevas ; c'est un prétendant à la main de Marie, devenue veuve, Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui, avant de partir pour la croisade, lui aurait donné l'idée et le modèle du *Conte du Graal* qu'on appelle encore *Perceval*. Rien ne contredit ces affirmations, et Chrétien, tout nourri du légendaire antique et ovidien qu'animent avec génie ses premières œuvres, exercices déjà parfaits d'un jeune maître, n'était-il point d'ailleurs, de sa nature, enclin à donner corps et forme aux vieilles légendes galloises, celtiques et irlan-

daises? C'est ce qu'il fit tour à tour dans *le Chevalier de la Charrette* qu'on nomme aussi *Lancelot*, dans *Érec et Énide*, dans *le Chevalier au Lion*, etc. C'est ce qu'il fit, ou qu'il commença du moins, chargé déjà de chefs-d'œuvre, dans *Perceval* ou le *Conte du Graal*, avec un art accru, mais qui recourait toujours à des procédés sûrs et dès lors éprouvés... Si Chrétien, comme l'ont dit de bons juges, a traité avec plus de perfection les premiers épisodes de *Perceval* que les autres, s'il y a une sorte de coupure à partir du vers 3.907 (quelle précision!) et si les cinq mille vers restants sont moins bons, suit-il qu'il n'est l'auteur que de ces premiers épisodes et que le reste n'est pas de lui? La maladie peut-être, puisque Chrétien est mort laissant l'œuvre inachevée, à elle seule expliquerait une moindre qualité. Mais cet amoindrissement est-il sûr? Je reconnais, pour ma part, Chrétien dans tout ce *Perceval* inachevé, dont j'ai donné plus haut le très concret sommaire.

L'épisode de Gauvain n'a rien à voir avec la quête du Graal? Qu'en sait-on puisqu'on ignore la suite qu'eût donnée Chrétien à son conte? Et serait-ce d'ailleurs la première digression que se fût permise Chrétien dans une œuvre? Dans *Perceval* comme dans les autres contes de Chrétien le dessin a toujours une apparence incertaine et irrégulière, mais c'est l'art suprême d'un auteur qui est bien loin de sacrifier pour autant la construction de l'ensemble aux beautés du détail et qui sait que cette incertitude entretient chez le lecteur l'illusion romanesque. Avec quelle habileté l'explication d'une scène se trouve suspendue, les acteurs présentés sans qu'on les nomme, le mystère soigneusement entretenu! Et comme la vive couleur des scènes qui se succèdent, et qui s'apparente au coloris des enluminures ou aux fraîches tapisseries du temps, divertit du récit lui-même avec ses surprises, ses dialogues et ses monologues parfois étranges, ses répétitions, ses croisements, ses symboles! Le charme singulier de Chrétien de Troyes est qu'à un sentiment très profond du mystère, il joigne continûment cette malicieuse et spirituelle bonhomie, ce ton léger, parfoir ironique, qui est de Champagne et qui fait pressentir La Fontaine, cet enjouement, cet air amusé, qui fera plus tard le succès de l'Arioste, comme lui-même par Ovide formé.

Le reste, c'est féerie de moraliste et de poète : de moraliste qui sait que l'idéal chevaleresque trouve son plus sûr obstacle dans les blandices d'amour, de poète qui joue des accessoires baroques que lui fournit, sur un fonds de légendes, le merveilleux de l'époque et des précédents siècles.

Si abracadabrantes, si fantasques, et parfois si contradictoires ou si obscures qu'elles puissent paraître, il est clair, si j'ose dire, que les images du *Conte du Graal* ont un sens, dans leur féerie même, et un sens raisonnable. Mais il est non moins sûr que Chrétien lui-même, au temps où sur le livre « baillé » par Philippe de Flandre, il édifiait son magnifique conte, interprétait vaille que vaille un légendaire ancien dont la signification était absconse. De Gaston Paris aux médiévistes actuels, une exégèse savante s'est employée à éclaircir ou éclairer légendes, trames, épi-

sodes, à démêler les influences que Chrétien — et ses continuateurs — ont pu subir, à remonter, par les voies de l'histoire littéraire et du folklore, de la mystique et de l'ésotérisme, à la source première. Recherches épuisantes!

Le dernier en date de ces chercheurs, M. Jean Marx, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, apporte, après tant d'autres, une solution à ce vaste et ardu problème dans un gros livre sévère, mais passionnant, méthodique, mais qui a l'indéfinissable attrait d'une enquête rigoureuse et forte, intitulé *La Légende arthurienne et le Graal*[1]. Très justement à mon goût, M. Jean Marx montre et démontre que la christianisation du Graal est un fait *tardif* et que le mythe de la coupe éblouissante et magique ne doit rien, absolument rien, dans sa teneur première, à la tradition orientale, rabbinique ou chrétienne. M. Jean Marx, par un faisceau d'arguments serrés, rattache le *Conte du Graal* au cycle gaélique du Mabinogion et de la légende héroïque du roi Arthur, plus opulente encore que celle de Charlemagne. C'est, à l'en croire, par les récitateurs et chanteurs d'histoires galloises, qui accompagnaient leurs contes sur la harpe, que sont parvenues aux cours franco-normandes ces féeries arthuriennes, toutes imprégnées elles-mêmes de traditions d'Irlande...

Traditions païennes et profanes non toujours comprises par Chrétien de Troyes. Chrétien, par exemple, attribue l'échec de Perceval au péché par lui commis lorsqu'il quitta sa mère, qui en mourut de chagrin ; dans la légende première, il n'en est rien, et Perceval obtient le congé de la Veuve Dame. Chrétien traite avec une délicatesse toute personnelle le personnage de Blanchefleur ; les fées de la légende sont moins chastes. En revanche, Chrétien parle bien d'un graal, non du saint Graal, et fait, comme on l'a vu, porter ce graal par une femme « chose inconcevable, observe M. Jean Marx, s'il s'agissait du Calice Eucharistique ou de la Sainte Écuelle... »

Le haut mérite de M. Jean Marx est d'avoir montré, lui premier, l'origine gaélique du Graal, et sans doute établi comment sur cette donnée profane, acceptant la commande du comte, Chrétien, poète courtois, composa son chef-d'œuvre ; comment aussi plus tard un clerc de moindre talent, le franc-comtois Robert de Boron, eut l'idée extraordinaire d'identifier le graal et la lance aux reliques sacrées de Jésus et d'insérer, au siècle de la plus grande piété, le vieux rituel des fables galloises dans le légendaire chrétien.

Au temps que les arbres fleurissent,
Que feuilles, bois et prés verdissent,
Que les oiseaux en leur latin
Doucement chantent au matin,
Que tout être de joie s'enflamme,
Lors le fils de la Veuve Dame
Dans la forêt sauvage entra...

1. Jean MARX, *La Légende arthurienne et le Graal*, 1 vol. (Presses Universitaires de France).

Qui ne se rappelle les premiers vers du conte, dans Chrétien de Troyes? Mais qui ne croit que le gentil poète eût été étonné, s'il eût su qu'à la fin de la « quête » dans le palais mystique de Sarras, Galaad, vainqueur des épreuves, recevrait de Joséphé et des anges qui l'entourent la révélation des Saints Mystères et verrait le premier évêque soulever la patène du Graal?

Il est vrai qu'à la même époque Virgile devient le prophète des païens et figure, avec Moïse, David ou Isaïe, parmi les personnages qui viennent rendre témoignage à Jésus.

MAURICE RAT

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

BATAILLES ET BRIGANDAGES ✻ ✻ EN AUVERGNE ✻ ✻

(Albin Michel)

Henri Pourrat a groupé là des chroniques de Froissart qui concernent l'Auvergne et plus largement le centre de la France. La guerre entre Français et Anglais (XIVe siècle) y tient une grande place. On s'émeut encore en lisant le récit du désastre de Poitiers. La profonde bêtise des chefs français réussit à nous exaspérer au travers des siècles. Une bonne partie du livre est consacrée aux brigandages des grandes compagnies. Ce sont ces soldats devenus rançonneurs, assassins et détrousseurs qui, à l'époque, ont coûté le plus cher à la France. La longue aventure d'un de ces condottieri féodaux, Aymerigot Marcel, est passionnante. Elle finit mal pour son fâcheux héros qui, après avoir saccagé l'Auvergne, fut finalement écartelé à Paris. Un capitaine français, le vicomte de Meaux, joue dans cette longue lutte un rôle plus qu'honorable. Tout cela est très vivant, mais quoi qu'en dise l'excellent écrivain qu'est Pourrat, les phrases de Froissart sont parfois pour le lecteur d'aujourd'hui longues et pénibles.

M.T.

RILKE

par J.-F. Angelloz *(Mercure de France)*

Le *Rilke* d'Angelloz, auteur d'un *Goethe* magistral et de la première thèse de doctorat consacrée à Rilke (1936) est la plus importante étude parue en France à ce jour sur le poète des *Elégies de Duino*, en qui son biographe n'hésite pas à reconnaître, un peu audacieusement selon nous, un précurseur de l'existentialisme (d'un existentialisme plus proche, évidemment, de Kierkegaard que de Sartre). Ce volume, qui étudie successivement le « pèlerin de Dieu », le « chantre des choses » et le « héraut du réel », deviendra vite inséparable des études, qu'on avait pu croire définitives, de Dieter Bassermann, de J.-R. von Salis et de K. Kippenberg. Mais sa trame est si serrée qu'il donne envie de lire ensuite une biographie plus libre, plus aérée, plus souriante. Enfin, on passe un peu rapidement à notre gré, sur l'enfance. « Rilke avant Rilke », dit l'auteur. Non pas! Rilke tout entier dans la promesse et dans la fleur.

Il faut joindre à cette biographie exhaustive le numéro spécial que la revue *les Lettres* vient de consacrer à Rilke.

PIERRE DE BOISDEFFRE

(Suite de la chronique bibliographique page 175.)

MONSIEUR ET MADAME JOUHANDEAU

par PAUL GUTH

Il fut un temps où les pères ou les mères un peu cultivés observaient leurs nouveau-nés, leurs tétées, leurs premières dents, et tiraient un livre des réactions de l'enfantelet.

Depuis cette guerre, l'épouse a remplacé le poupon. Pour le mari écrivain elle est devenue l'équivalent des crapauds, pour Jean Rostand : son objet de laboratoire, le but de ses recherches et de sa vie.

Scrutant les caprices de leur épouse fictive ou réelle, Jean Duché et Pierre Daninos ont écrit, le premier *Elle et Lui*, le second *Sonia, les Autres et Moi*. Maurice Toesca a chanté sa femme et les félicités du mariage : *Simone ou le Bonheur Conjugal*.

Peut-être l'instigateur de toute cette littérature matrimoniale a-t-il été Marcel Jouhandeau. Dans les épopées du moyen âge on distingue la geste de Charlemagne, la geste de Doon de Mayence... De même dans son œuvre, Marcel Jouhandeau discerne la geste d'*Elise*, qui se subdivise en une foule de chansons : *Monsieur Godeau marié*, *Chroniques maritales*, *Nouvelles Chroniques maritales*, *Scènes de la Vie conjugale*, *Elise architecte*.

Je visite aujourd'hui ce couple idéal que Jouhandeau a montré si souvent attaché à la même roue, dos à dos, comme les fusées d'un grand soleil qui éclatent dans la perfection du style.

La rue du Commandant-Marchand, près de la Porte Maillot. Une petite fille, qui porte une bouteille, me dévisage et me demande avec un sourire fixe : « Vous allez voir monsieur Jouhandeau? »

Elle me guide avec une raideur de messagère. Nous traversons une maison meublée, rutilante de ripolin. Puis un jardin où s'élève un rosier. Au fond, une villa de guinguois, toute juchée, pointue, comme les maisons sur les miniatures du moyen âge. Je ne m'étonnerais pas de voir ici Charles d'Orléans, en sa captivité, rêvant à la France derrière un vitrail.

Et j'aperçois à une fenêtre, sous le toit, Marcel Jouhandeau, accoudé, gazouillant, en conciliabule avec un pigeon. Il me voit, plonge dans les profondeurs de la maison, vient m'ouvrir.

Nous grimpons le long d'un escalier qui impose aux jambes une ascèse. Nous nous élevons jusqu'au belvédère de l'écrivain. Exactement sous le toit, dont la face interne est peinte en vert. Une chaleur de four.

Jouhandeau circule dans un pull-over pourpre, qui lui dégage le cou.

Il chemine processionnellement, la bouche fraîche, comme s'il gobait un œuf sans cesse renaissant. Le menton s'arrondit aussi en œuf et accompagne de mouvements précautionneux la mâchoire mastiquant les mots. D'énormes lunettes envahissent la face. Leurs miroitements minutieux éblouissent le front, au-delà duquel la calvitie foisonne en duvet. Renversé en arrière, avec une démarche de diacre portant les saintes espèces, Jouhandeau déambule dans la moiteur.

Dès les premiers mots, le nom de sa femme apparaît :

— Neuf pigeons venaient tous les jours nous rendre visite. La Faculté de Médecine publiait à ce moment une note, indiquant que les pigeons propageaient des maladies. Ma femme a demandé que les neuf pigeons disparaissent. Je n'ai gardé que la femelle : Véronique.

Une chienne noire se jette sur lui et lui lèche les mains, dans un délire d'amour.

— Regardez celle-ci, c'est Lorette!... Regardez!... En voilà une qui ne m'aime pas!...

C'est ici qu'il vit, séparé des frimas ou de la rage du soleil par ce mince toit. Il couche dans ce lit de prélat espagnol de la Renaissance. Il travaille dans ce réduit, contre ce lavabo, séparé de sa chambre par une cloison. Sur sa table, à côté de sa montre, un manuscrit commencé.

Vite l'ombre de sa femme reparaît. Elle vit au rez-de-chaussée. Mais elle soutient la maison, comme le dragon qui porte le Japon sur son dos et qui provoque des tremblements de terre en se remuant.

— Pourquoi j'ai tant écrit sur Elle?... Je suis un peu comme Montherlant. Je ne peux écrire que sur des sujets qui me concernent. J'ai parlé d'abord de M. Godeau. On m'a vite reconnu derrière ce nom. Alors j'ai écrit carrément les *Chroniques Maritales*, en prenant ma femme pour modèle. Mauriac a prétendu que « les gens » étaient navrés de me voir étaler ma vie privée. J'ai questionné « les gens ». Ils sont très contents!...

Il pose un index chuchoteur sur la pointe de ses lèvres.

— Je n'aurais pas osé faire ça si j'avais épousé une jeune fille...

Il complète sa pensée, l'œil friand :

— Il y a des femmes qui sont perpétuellement des mineures. Ma femme a toujours été majeure.

Avec des grâces de fiancé il évoque la première rencontre.

— Marie Laurencin me disait souvent : « Je connais une femme pour toi... spontanée, provinciale... Elle est originaire du Bourbonnais. » Elle me préparait à la connaître. Enfin elle m'a dit : « Le moment est venu que tu voies Caryathis. »

La rencontre eut lieu dans un de ces petits restaurants, rue de Sèvres, où l'on peut regarder jusqu'au fond des âmes entre les bouteilles.

— Nous avons dîné tous les quatre, avec le mari de Marie Laurencin, Von Vechten.

Il revoit la terrible Elise, telle qu'elle lui apparut.

— Elle avait l'air d'une hirondelle blessée. Très mince, pâle, les cheveux courts et frisés. Elle était alors très malheureuse. Elle rentrait en elle-même, elle voulait quitter le monde...

Le soir même il l'a raccompagnée chez elle. Elle lui a montré son bagage qu'elle avait préparé pour partir. Elle lui a dit :

— J'ai mis dedans le linge nécessaire, des lettres d'amour et mon Christ.

A ces mots elle a pris dans ses bras son Christ du xve siècle. Ç'a été extraordinaire!...

Il ajoute dans un souffle, pour m'éclairer sur le drame de Caryathis :

— A dix-sept ans, elle s'était donnée à un chirurgien, qui l'a abandonnée. Elle a eu une fausse couche qui aurait pu être mortelle. Elle m'a dit : « Dieu m'a soutenue. »

Il revit les premiers jours, après cette illumination :

— Tous les soirs suivants je lui apportais des roooses, presque noires. Elle habitait déjà ici, elle avait des femmes de chambre... Cocteau a eu son premier jazz dans cette maison... Cocteau aime beaucoup Caria...

Fier des difficultés vaincues, il se cambre dans son fauteuil vert pomme :

— Ce mariage était une gageure. Une femme extrêmement voyante, qui avait fait de la danse et du théâtre... Et moi, un garçon extrêmement modeste...

Il me guette en coin, et glisse :

...du moins en apparence... Cette union paraissait impossible. Elle ne s'est pas passée sans heurts... En tout cas, moi je ne me suis jamais ennuyé avec elle.

Aux processions des Rogations on chante les litanies des Saints : *Sancte Petre, ora pro nobis... Sancte Paule... Sancte Andrea...* Il chante les litanies de Sainte Elise.

— Quand elle n'a pas le pinceau en main, c'est la plume, l'aiguille... Elle travaille du matin au soir. Nous n'avons pas de domestique. Maintenant cette petite fille que vous avez rencontrée habite avec nous. C'est ma femme qui lui fait ses robes.

Il avale sa salive. Il semble se purifier de toute souillure de l'air pour s'illuminer d'un soleil intérieur. Il décrit une vision comme celle que le Greco nous révèle dans *L'Enterrement du Comte d'Orgaz*. Il triple les *r* de l'extase.

— Derrrnièrement, nous sommes allés à un trrrès grrrand marrriage. Ma femme avait fait elle-même sa robe.

Il la peint, cette robe, comme la tunique de lumière des bienheureuses.

— Une laine écarlate!... Elle avait découpé les parements, les ornements sur du papier. Elle y a travaillé pendant un an! Balmain a dit que c'était une splendeur. Elle la relevait légèrement pour avancer. Un évêque *in partibus* célébrait le mariage. Il aurait pu être jaloux d'elle.

Il détaille les autres occupations de cette femme souveraine, ses Travaux et ses Jours.

— La cuisine, elle n'aime pas ça... Jamais de plats cuisinés!... D'ailleurs il ne m'en faut pas. Des grillades surtout. Mais pour ses invités elle fait une cuisine exquise.

Mezzo voce, pétillant de contentement, il précise :

— C'est une femme détestable. Elle existe trop. Si je n'avais pas eu de personnalité, elle m'aurait écrasé.

Il baisse la voix, me couve d'un regard d'envie. J'ai encore devant moi la volupté de la découvrir!

— Vous allez la voir!... c'est elle, je l'entends!...

Puis, dans un chuchotis plus mimé que susurré :

— Cette robe blanche qu'elle porte aujourd'hui, je ne l'aime pas... Enfin, vous verrez... je vous laisse juge...

***

Elle paraît. Comment la décrire après lui? Comment la dépouiller du chant de ses orgues et de ses flûtes?... C'est une dame d'un âge déjà ferme, qui se tient dans sa robe blanche à pois, avec une rude voix.

— Quand elle est heureuse, que son visage s'éclaire, elle a un sourire exquis, m'avait-il dit tout à l'heure. On ne sait pas d'habitude que ses yeux sont clairs...

Jamais je n'ai eu d'occasion plus favorable de comparer une création de l'imagination et la réalité. Je pourrais presque me livrer à des prélèvements et à des mensurations. J'ai l'impression d'assister à un exercice pratique d'histoire littéraire.

Quelle sensation a-t-elle éprouvée dans cette première rencontre de la rue de Sèvres, avec Marcel Jouhandeau?

— J'avais lu ses livres. Je me le représentais sous l'aspect du professeur d'école libre qu'il était réellement. J'étais fatiguée de ces soirées que je donnais chez moi avec Cocteau... Pas fatiguée de Cocteau... Mais du rythme de ces gens-là... leurs trucs, leurs machins. Chez eux la tendresse ne pouvait pas exister sans qu'on aille aussitôt au lit.

Elle évoque sa vie de danse.

— ... Quand j'étais à mon cours Saats.

— Avec un z, dit Marcel Jouhandeau.

— Non, avec une s!

— Dullin t'avait inclinée vers la danse.

La réplique d'Elise tombe toujours, avec l'épaisseur d'un tranchoir. Jouhandeau se retire, d'un léger soubresaut, pour ne pas laisser un doigt sous la lame.

— Non, Dullin voulait que j'utilise ma danse pour des personnages de la comédie italienne!

Elle est fière, malgré tout, encore, d'avoir travaillé l'acrobatie. Et d'avoir dansé vers 1924, à la galerie Barbezange, le *Jongleur* de Poulenc.

— On m'a dit : « Tous les grands écrivains de Paris seront là. » Je n'avais pas de costume. On m'avait fait mettre mon pyjama de nuit. J'ai fait le saut périlleux.

Ce saut elle le fait encore dans la mémoire de Jouhandeau. Il dit du ton d'un notaire de Guéret attestant que sa femme jouait au piano *La Prière d'une Vierge :*

— Quand nous nous sommes mariés, ma femme n'entrait au salon qu'en faisant la roue.

Elle évoque les fastes de sa vie d'artiste.

— Quand Dullin et Copeau ont commencé le Vieux Colombier, je leur avais prêté un atelier, rue Lamarck, en face de la maison de Berlioz. Je m'appelais Elisabeth Toulemon. Un médecin grec m'avait dit : « Tu ressembles aux Cariatides. » On m'a collé ce nom d'Elysa Caryathis.

— On y a mis un y, un h!... déplore Jouhandeau.

— C'est Cora Laparcerie!... J'ai débuté chez elle dans *La Grève des Femmes* avant d'entrer au Théâtre des Arts. J'avais la ligne des femmes grecques.

— Elle a un corps sculptural, chuchote-t-il, engageant.

— Dullin m'a fait lire *l'Odyssée...*

Nous voici au chapitre des sources et des intercesseurs. Caryathis est une femme qui fait la cuisine, cloue, peint, brode, tient son livre de comptes. Mais c'est avant tout une contemporaine de *l'Odyssée*, de l'aurore aux doigts de roses, et des lambris profonds.

— Quand une chose lui plaît, dit Jouhandeau avec une paillette de connivence dans l'œil, elle dit : « C'est *l'Odyssée...* » Par exemple le village du Bourbonnais d'où sort sa famille et où nous passons nos vacances : Mariol.

— Tout était joli dans *l'Odyssée*, rêve Caryathis. La princesse Nausicaa, avec sa charrette, allait laver son linge. Moi je continue comme elle. Au grand étonnement des gens du quartier qui me voient sur le seuil avec mon balai.

Elle admire un de ses voisins, maître de ballet à l'Opéra, parce qu'il a le courage de suspendre ses chaussons à sa fenêtre.

— C'est exquis... C'est tout à fait *l'Odyssée*.

Elle aime aussi l'abbé Cognet, directeur des études de Juilly, et un de nos plus grands ports royalistes parce qu'en ce moment même, sous nos pieds, au rez-de-chaussée, il fait cuire des asperges. « C'est *l'Odyssée !* »

Par *l'Odyssée* nous remontons aux origines paysannes.

— Nous sommes du Centre tous les deux, mon mari et moi. Plutôt que d'aller dans les palaces, j'aime mieux marcher en sandales avec les bœufs, à Mariol, où mon père était facteur.

Une discussion s'élève, sourde mais rude, pour savoir à combien de kilomètres de Vichy se trouve Mariol.

— A huit! dit-elle.

— A douze! dit-il. En taxi je donnais cent francs du kilomètre. J'ai payé douze cents.

— C'est plein de légendes extraordinaires. Un jour j'ai crié à Marcel : « Rentrons, j'ai peur! » Nous avons rencontré une vieille femme qui imitait le chat huant. Elle nous disait : « Ecoutez, il va venir. Il va rire! »

Caryathis gouverne sa maison meublée comme Pénélope son palais. Quand Jouhandeau, dans *Elise Architecte*, parlait de ses grands travaux, je croyais à quelque emphase. Maintenant je comprends. Par la fenêtre, sur l'autre rive du jardin, j'aperçois la maison meublée, où se déploient les chantiers de Caryathis.

— J'ai là huit à dix locataires. Marcel aime parler aux gens. Avec lui ils se croient chez eux. Moi je n'aime pas prêter à la critique et à la curiosité.

La querelle du « tapis » reprend feu, comme la guerre de Troie.

— Moi, j'ai été élevé pauvrement, dit-il. Pour mon premier Prix Littéraire, qui était clandestin, Fabre Luce, à propos de mon *Parricide imaginaire*, m'avait donné, en 1928, vingt-cinq mille francs. J'avais rêvé de faire un immense voyage. Elle a acheté un tapis!...

— Un tapis que j'ai payé dix mille francs. Et qui vaut maintenant deux cent mille.

— Oh! il vaut un million! reprend-il, battant sa coulpe.

— Il me reprochait d'avoir pris une hypothèque de cent mille francs sur la maison. Je lui répondais : « Si on m'a donné cette hypothèque c'est que la maison valait dix fois plus. »

— J'ai toujours été si pauvre! gémit-il. A l'école libre de Passy où j'étais professeur, j'ai débuté en 1912 à 250 francs par mois. J'ai fini, en 47, avec huit mille.

— Mettons dix, rectifie-t-elle, équitable. L'année dernière, le ravalement de la façade nous a coûté sept cent mille francs.

— La maison est toujours en transformation! soupire-t-il, avec admiration.

— J'ai raison! La seule chose qui m'intéresse c'est le revenu de mon travail.

— Moi, ce qui m'intéresse c'est de ne pas faire de dettes.

Ils affrontent leurs deux systèmes économiques : le mobilier et le foncier.

Mais lui devient grave. C'est l'heure de la confession générale.

— Il y a eu entre nous des dissentiments plus profonds. J'avais toujours besoin d'être occupé par une passionnette. Je pouvais tomber sur des êtres néfastes...

— Oh! j'avais le flair! dit-elle. Il prétendait que Dieu le préférait à moi!...

— Elle me reprochait mes vices. Je lui répondais : « Dieu n'aime pas les gens pour leurs vertus, mais pour leurs mérites. Un être chaste peut n'avoir aucun mérite à rester dans sa chasteté. Mais quelqu'un qui a un tempérament de feu!... »

Il se réjouit qu'elle n'ait jamais fréquenté de médiocres.

— Le premier homme que tu as connu, on ne peut pas le nommer, mais... Elle n'a vu que des marquis et des princes...

— Quand la Comtesse de Bourbon m'a fait les honneurs de son château, elle m'a donné le bras, offert des fleurs...

Dans ces égards il reconnaît la même courtoisie qu'en son Guéret natal, qu'il célébra dans tant d'ouvrages.

— Le concierge de la préfecture, à Guéret, était aussi bien élevé que le préfet.

***

De ces grandeurs de protocole, je voudrais passer aux grandeurs de l'esprit. Quelle impression éprouve-t-elle d'être la femme d'un grand écrivain?

— Je m'en f... Ça ne m'en impose pas. Je n'aurais jamais choisi un être médiocre, mais quant à être étonnée, non!...

— Elle ne me lit pas! glisse-t-il avec une amertume héroïque.

— Si, j'ai lu tous ses livres, sauf ceux où il parle trop de ses passions, comme *L'Eloge de la Volupté*.

— Que pensez-vous de son style?

— Elle n'en pense rien, dit-il.

— Oh! si, c'est extrêmement bien écrit. On sent un homme qui a passé sa vie à trouver le superlatif du langage.

Elle redoute le mal dans l'œuvre de son mari, même s'il se masque sous les pendeloques du style.

— Le mal est toujours inférieur. Voilà pourquoi j'aime *l'Odyssée*. Tous ces êtres-là sont purs! Et la Bible naturellement. Et tous les livres des Saints : Sainte Thérèse, Saint Augustin, Catherine de Sienne... Moi, je ne me plais qu'à l'église. A ma messe de neuf heures trente, à Saint-Honoré-d'Eylau, je chante à tue-tête.

— Je l'ai décrite dans un de mes livres : « Quand Elise entend la messe, elle n'entend rien d'autre... »

— Là, je supporte le monde. Là, je les trouve très bien, les gens.

Ils comparent leurs religions.

— Moi, dit-elle, je me réveille pour dire le *Notre Père*.

— Moi, ironise-t-il, je suis peut être moins croyant, car je l'ai tellement été! Pourtant je chante tous les jours le même psaume : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum*. Et je prie sans le savoir.

Depuis longtemps j'entends bourdonner : « A son tour, madame

Jouhandeau va écrire un livre. Elle dira comment elle voit son mari. » J'avais pensé, comme tout le monde : « Voilà donc un de ces couples infectés de littérature, où le moindre soupir est couché noir sur blanc par les conjoints, une de ces usines matrimoniales où le lit et la table sont transformés en machines-outils. »

Il s'agit ici d'une entreprise bien différente. Marcel Jouhandeau annonce le titre de sa femme :

— *Joies et douleurs de la Belle Excentrique... La Belle Excentrique*, c'est le ballet de Satie qu'elle a dansé autrefois.

Ce livre sera un prolongement exact de ses coups de râpe sur le gruyère, des mouvements du pinceau avec lequel elle peint sur toutes les vitres de la maison des croisillons violets ou des efflorescences verdâtres. De plein fouet, tout de go, un ouvrage de dame.

Jouhandeau la scrute dans son travail avec autant d'étonnement que s'il étudiait les va-et-vient d'une fourmi avec ses fétus.

— Elle y travaille tous les jours de neuf heures à midi. Elle s'entoure de Bossuet, Fénelon, Rousseau. Elle écrit une phrase. Elle confronte avec Bossuet, Fénelon. Elle dit : « Oh! ça ne tient pas! » Comme une couturière qui consulte un patron sur un journal de mode.

Il me souffle dans le cou :

— Essayez de voir où elle vit, en bas.

Nous descendons tous les trois. Dans une pièce, au passage, il me montre une affiche qui la représentait, jadis, en danseuse nue, tendue en arrière, vibrant de tout son corps odysséen que décorent l'y et le h du nom de guerre : Caryathis.

Sur la pointe des pieds, nous pénétrons dans SA chambre. Des murs peints en noir, un plafond noir. Une caverne de ténèbres, assombrie encore par les taches de couleurs qui enduisent les carreaux pour former des vitraux barbares.

— Vous n'avez pas peur? dis-je.

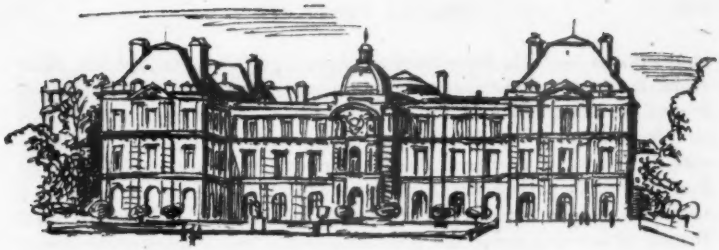
— Non, dit-il, avec le noir, c'est comme s'il n'y avait plus de murs. On flotte dans le ciel.

Un rayon de soleil, égaré dans ce monde souterrain, rase le lit et pose sur l'angle d'un meuble chinois un ruissellement de sang.

Elise, Caryathis, la femme aux pieds d'airain, au front de jaspe a disparu. Soudain elle surgit. Elle a mis, pour nous la montrer, la robe et le chapeau du « grrrand mariage ». Elle rutile dans sa laine pourpre qui la cuirasse de certitude. Elle s'avance, en soulevant entre le pouce et l'index, son armure tricotée au point de riz. Sur sa tête des plumes de pintade s'assemblent en une fleur géante. Jouhandeau est plus fier de ces ouvrages que de tous les siens :

— Ma femme n'a de difficultés pour rien. Elle n'aime que la perfection en toutes choses.

PAUL GUTH



— LES JARDINS DE PARIS —

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

par Yvan Christ

Le grand espace libre du Luxembourg, on imaginerait volontiers qu'il fut toujours inviolé et qu'avant la naissance du jardin royal, il n'y eut ici qu'herbes et champs. Il y eut en réalité, et très exactement, la présence de la puissance romaine en Gaule, c'est-à-dire un champ de manœuvres permanent pour les légions et, peut-être, le siège d'un tribunal où l'on a plaisir à imaginer le césar Julien l'Apostat haranguant les Lutéciens et les soldats romains. On a trouvé ici une grande mosaïque, des pièces d'équipement, des vases et des stylets, des boutons et des serrures, des clefs et des statuettes — la trace profonde de la vie. Aussi bien, ce camp romain était-il tout proche de quelques-unes des plus importantes constructions impériales, des thermes de Cluny, du temple de la rue Soufflot, du théâtre de la rue Racine, de la villa aristocratique de la rue Gay-Lussac. La décisive occupation romaine avait violé le franc terrain gaulois plus de dix siècles avant l'arrivée de la reine florentine.

Le moyen âge devait ensevelir le paganisme et l'apostasie sous la vigne et le figuier. On vendangeait alors au Luxembourg, et les gentils maçons qui construisaient les tours de Notre-Dame buvaient peut-être, pour se réchauffer le cœur, de ce clair petit vin gothique. En ce temps là, les Chartreux s'en allaient au diable Vauvert, s'y installaient et, avec la permission de saint Louis, en expulsaient le Malin qui effrayait si fort les Parisiens du XIIIe siècle. Quelques sacripants avaient, en effet, bruyamment occupé le château de Vauvert, bâti par Robert le Pieux, et qui tirait son nom de la *vallis viridis* que formait alors le futur Luxembourg. Le château de la Verte Vallée était hanté, croyait-on, et aller au diable Vauvert, c'était affronter mille étranges périls. Les révérends pères chartreux ne tardèrent point à renverser le château et à le remplacer par un vaste couvent. En sortant du jardin par le grand axe et en gagnant l'Observatoire, vous vous seriez heurté à l'église

couventuelle — si le Directoire ne l'avait pas démolie, après y avoir établi le manège de sa garde civique. Cette église, bâtie sans doute par Eudes de Montreuil à la fin du XIIIe siècle, n'avait rien que de fort simple, mais on y voyait quelques riches tombeaux, tels ceux de Catherine d'Alençon et de Pierre de Navarre, que le Louvre a recueillis. Et l'on visitait le petit cloître, refait au XVIIIe siècle, sur les murs intérieurs duquel Le Sueur avait représenté les épisodes de la vie de saint Bruno. Mon vieux guide des « Curiosités de Paris » me signale que les tableaux, « par une malice incroyable et de laquelle on n'a jamais pu découvrir les auteurs, ont été gâtés considérablement dans les endroits où il y avait les plus vives expressions ; on a été obligé de les couvrir de volets qui ferment à clef ». Un second cloître, immense celui-là, groupait les cellules des religieux et chevauchait l'emplacement de la rue Auguste-Comte et du Lycée Montaigne. Les Chartreux occupaient les vingt-sept cellules (désignées par une lettre de l'alphabet) qui ouvraient sous les arcades de ce grand cloître. La disposition des cellules, ou plutôt des charmantes petites maisons qui en tenaient lieu, donne à rêver. C'est, encore une fois, mon guide qui m'apprend qu'elles étaient composées « d'une salle ou vestibule, d'une chambre et d'un autre lieu qui sert à travailler, d'une cour et d'un jardin ». Comme on eût aimé être Chartreux aux frontières de Paris (cette paisible rumeur-là...), converser avec Dieu dans le silence, recevoir quelques rares amis, lire quelques bons livres (rares comme les bons amis), en écrire quelques autres, s'arrêter quotidiennement, en se rendant à l'église, devant les candides peintures d'Eustache Le Sueur, et, en robe blanche, cultiver son jardin !...

La banale rue des Chartreux, creusée au sud de la colline de briques de l'Institut d'Art, forme ici le seul rappel de la Chartreuse de Paris et de ses cinq siècles de prière et de paix. On doit pourtant jeter un regard sur la longue façade de l'hôtel de Vendôme que firent construire les moines au début du XVIIIe siècle et qui abrite aujourd'hui l'École des Mines ; voir aussi, tout à côté, qui domine l'Orangerie de la rue Auguste-Comte, cette honnête, large et solide maison couverte de tuiles brunes qui semble née dans quelque province bourguignonne ou bourbonnaise et qui fit, elle aussi, partie de l'enclos des Chartreux. On peut enfin retourner au Louvre où se déroulent, dans l'oubli, les vingt-deux épisodes de la vie de saint Bruno, amoureusement peints en trois pieuses années, et en qui se reflètent les journées des anciens moines. Mais qui songe encore à eux ?

***

François, duc de Luxembourg et de Piney, pair de France, bon serviteur du roi et de l'unité du royaume, acquérait, en 1750, l'hôtel d'Alexandre de la Tourette, situé rue de Vaugirard, à l'ouest du grand palais actuel, et enclavé aujourd'hui dans le petit. Ainsi, ce seigneur

de la cour de Henri III léguait-il à jamais son nom au palais et au jardin qui devaient plus tard être créés non loin de son hôtel. Ni Marie de Médicis, ni les Orléans, ni la Révolution, ni le Directoire, ni le Sénat, impérial ou républicain, ni la Chambre des Pairs, ni le Conseil de la République n'effaceraient définitivement ce nom exotique et familier. Aller au Luxembourg! Aller au Luco entre dix et vingt ans, y jouer son rôle traditionnel de petit garçon et d'étudiant, savoir que Luco veut dire bateau, ballon rouge, terrasse des Reines, rendez-vous, marchandes de chaises et amitié! Je voudrais que l'on élevât, dans le jardin du Luxembourg, une statue au duc François, à l'enseigne duquel viennent s'amuser, depuis trois siècles, les Parisiens, ses amis.

***

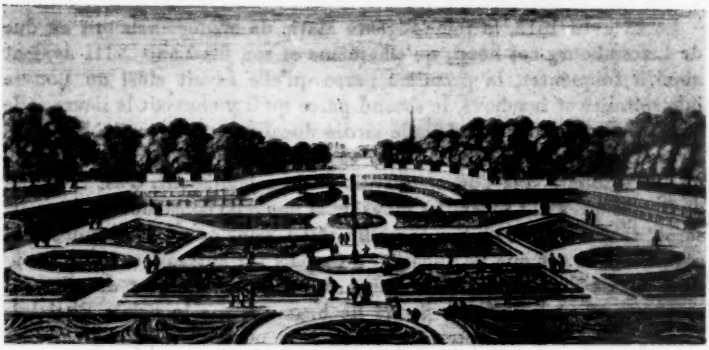
Le 12 avril 1612, la reine-régente Marie de Médicis achetait au duc de Luxembourg cet hôtel, qu'elle-même et son fils Louis XIII avaient aimé à fréquenter, la première parce qu'elle fuyait ainsi un Louvre inhospitalier et inachevé, le second parce qu'il y chassait le lièvre et le sanglier que l'on lâchait dans le jardin ducal pour le divertir. En 1615, on posait la première pierre d'un vaste palais, non loin du vieil hôtel de Luxembourg que l'on conservait en le rajeunissant. C'est Salomon de Brosse qui avait fourni les plans de la nouvelle construction, laquelle serait achevée en 1630. Sur le jardin royal, dont on avait commencé la plantation avant que l'édification du palais fût entreprise, se dressa la forte masse d'un palais mi-florentin, mi-français, couvert de pilastres rustiques et plus uniment gonflé de bossages que le palais Pitti lui-même, mais, tout compte fait, conçu à la manière d'un château-fort de notre moyen âge dont les tours de défense seraient devenues des pavillons coiffés avec bonhomie de hauts combles à la française.

Il faudrait longuement décrire ce quadrilatère superbe, sa façade sur la rue de Vaugirard marquée par une coupolette médiane, évoquant le primitif pavillon central des Tuileries, bâti pour une autre Médicis, et reliée, par des galeries basses à deux gros pavillons ; expliquer comment des pavillons à peu près semblables flanquaient, originellement, deux par deux, la façade méridionale du centre de laquelle un pavillon étroit dominait le jardin et ses parterres. Il faudrait encore évoquer le décor intérieur du palais, le cabinet doré, la chambre de la reine et, surtout, la galerie monumentale où Rubens avait figuré, en vingt-et-un panneaux, la vie de Marie de Médicis. On sait que, depuis la destruction du cadre de l'exceptionnel décor rubénien, il faut, pour assister à la grande parade de la Médicis, aller au musée du Louvre qui, décidément, est quelque chose comme le bureau central des objets d'art dispersés et perdus.

Les intrigues de la reine-régente (avec Michel de Marillac qu'elle reçoit ici, avec Richelieu, à qui elle donne le Petit-Luxembourg, autrement dit l'hôtel, transformé, d'Alexandre de la Tourette et du duc

François, avec Concino Concini qui résidait là où sont aujourd'hui casernés les gardes républicains) allaient lui valoir sa définitive disgrâce et sa mort obscure et piteuse à Cologne.

Donné à Gaston d'Orléans, occupé par la Grande Mademoiselle et par les filles du régent, le palais abrita, de 1750 à 1780, le premier musée public de France, réalisation de Lafont de Saint-Yenne que le comte de Provence ne voulut pas conserver lorsqu'il reçut le grand palais en apanage. Prison de bonne compagnie sous la Révolution, palais de Barras sous le Directoire, palais du Sénat conservateur sous l'Empire qui le fit transformer et réaménager par Chalgrin, palais de la Chambre des Pairs sous la Restauration et la Monarchie de Juillet — laquelle chargea Alphonse de Gisors de doubler la façade Sud en édifiant un



Le Luxembourg au XVIIe siècle.

nouveau couple de pavillons et un pavillon central dissimulant une vaste salle des séances — palais du Sénat sous le second Empire et la troisième République, palais du Conseil de la République sous la quatrième, celui qui demeure le palais du Luxembourg ne cessa d'être placé au premier rang de cette actualité qui le fit bouillonner et éclater comme, de l'autre côté de l'eau, le palais du Louvre. Le sec et solennel escalier de Chalgrin, qui annonce l'escalier de Fontaine aux Tuileries défuntes, et pour lequel fut sacrifiée la galerie de Médicis, les admirables décorations de Delacroix pour la nouvelle bibliothèque, la salle du Trône de Napoléon III et son extrême somptuosité pasticheuse, telles sont les créations essentielles du XIXe siècle au cœur d'un palais complètement métamorphosé avec la frivolité satisfaite propre à cette basse époque que seul Delacroix fait ici oublier.

Le Petit-Luxembourg partagea la même destinée puisque, de Richelieu, il devait passer aux Condé, à la Palatine, à Bonaparte, premier consul, puis, en fin de compte, aux présidents des hautes assemblées successives. C'est Boffrand qui, au début du XVIIIe siècle, donna à l'édi-

fice son aspect actuel en transformant, comme l'avaient fait Richelieu, Marie de Médicis et François de Luxembourg, la demeure d'Alexandre de la Tourette, cachée comme un noyau au milieu des sobres bâtiments classiques. Ceux-ci s'incurvent avec grâce et bonne grâce à un coude de la rue de Vaugirard, non loin des vestiges, presque méconnaissables, du couvent des Filles du Calvaire que fonda Marie de Médicis et qu'Alphonse de Gisors démolit, la façade de la chapelle ayant le mauvais goût de dépasser d'un bon mètre le nouvel alignement de la rue.

***

Curieux jardin du Luxembourg, né du petit jardin du duc François, et qui, avec les siècles et les gens qui passent, s'étire et se détend, s'élargit, s'allonge et se recroqueville comme un doux animal fabuleux! Faut-il s'étonner après cela que son visage soit si différent de celui que modela Nicolas Descamp, jardinier ordinaire de Marie de Médicis, qui planta les deux mille premiers ormes ou ormillons? Reconnaissons-le avec franchise : les terrasses et les parterres qui, face au palais, paraissent si logiques, si naturels, et composent, avec les combles et les dômes de celui-ci, et avec les tours de Saint-Sulpice à l'horizon, un paysage de lumière, de pierres, d'arbres et d'eaux presque miraculeux, ces terrasses et ces parterres ont suivi le même sort que le palais et le jardin tout entier.

Imaginez, à la place des trois larges demi-lunes actuelles, une double terrasse délimitant un rectangle précis fermé par une moitié de cercle du côté méridional. La terrasse inférieure était décorée de vasques en marbre d'où pointaient des jets d'eau. Quant aux parterres centraux, si souvent modifiés suivant le goût ou le caprice des temps, les vieilles gravures nous révèlent l'extraordinaire lacis que formaient autrefois leurs patientes broderies en buis, conçues par Jacques Boyceau et assemblées autour d'un bassin beaucoup plus petit que celui où nous avons fait voguer nos voiliers et nos cuirassés. C'est Chalgrin qui, encore une fois, réaménagea l'ensemble ruiné par la Révolution, et qui créa l'actuelle configuration, ne conservant à peu près rien de l'état ancien des terrasses et des parterres. Notre siècle ne pourrait-il point, sans songer, certes, à rétablir tout ce qui n'est plus, remplacer l'anonyme gazon que nous connaissons par quelques réseaux de ce buis brodé que nous avons oublié?

Ces broderies, où triomphait l'initiale couronnée de Marie de Médicis, les Parisiens purent très tôt les contempler à leur aise et se sentirent immédiatement chez eux. « Les bourgeois de Paris sont attirés par le bon air que l'on y respire », dit un ancien descripteur de la capitale — par le bel air aussi qui ne cessa d'y souffler, apporté par les petites oisives et les jolis mondains, par les gazetiers et les philosophes, par tous les « faubourg-saint-Germain » et tous les « Saint-Germain-des-prés » des modes successives.

La fontaine Médicis, peut-être imaginée par Salomon de Brosse lui-même, subit, elle aussi, le contre-coup des bouleversements qui affectèrent le jardin au XIXe siècle. A l'origine, elle s'élevait très logiquement à l'extrémité de la perspective qui longeait la façade primitive du palais. La monumentale Nymphée, déplacée sous le second Empire avec l'insolence traditionnelle du siècle, est aujourd'hui noircie comme l'antre du cyclope Polyphème qui remplaça bruyamment la mince et discrète Vénus d'antan. Il serait injuste cependant de porter ici un jugement trop sévèrement archéologique. L'ensemble actuel séduit comme un beau décor baroque, et les opulentes guirlandes de lierre qui encadrent le bassin s'accordent si bien au style gras et ferme de la fontaine qu'il ne faut point, pour une fois, être trop puriste. Il n'en est pas moins permis de se pencher avec émotion sur les rares photographies anciennes qui nous montrent la vieille Nymphée dans son cadre premier, adossée qu'elle était encore aux vivantes maisons que devait aveuglément renverser Haussmann.

J'ai dit comment le couvent des Chartreux avait été abattu par le Directoire à partir de 1798. Or, c'est à la suite de cette opération, en soi déplorable, que fut réalisé le projet de la Convention, déjà envisagé par l'Ancien Régime finissant, qui consistait à ouvrir une voie dans l'axe du palais à travers l'enclos du couvent. Chalgrin reprit et amplifia le projet en aménageant cette avenue de l'Observatoire sans laquelle le Luxembourg nous semblerait aujourd'hui incomplet et irrationnel. A l'emplacement des bâtiments conventuels, une vaste pépinière fut établie qui avait été imaginée par Daubenton. Victime de la spéculation, elle disparut à son tour sous le second Empire, et tous les terrains situés de part et d'autre de l'avenue de l'Observatoire furent aliénés pour être finalement lotis. Ces opérations successives, qui firent d'un couvent un jardin et d'un jardin des immeubles, ne relèvent-elles pas de la logique impitoyable du XIXe siècle? Quoi qu'il en soit, on ne voudrait pas raconter l'histoire du Luxembourg sans une bienveillance un peu complice, à tel point le visage présent du jardin, tout mutilé qu'il soit, nous satisfait. Et c'est en célébrant les allées de l'Observatoire que nous tenterons d'oublier les dures erreurs du siècle passé.

***

Nous avons fait connaissance avec ce que l'on voulait bien nous montrer de la peinture contemporaine dans un musée qu'hébergea provisoirement (durant un demi-siècle) une Orangerie, héritière, en 1886, de la collection d'art moderne qu'abritait le palais des sénateurs. Nous avons vu fuir ce musée vers un palais au nom tour à tour japonais et américain, selon l'humeur des régimes et nous ne regrettons pas de ne plus le reconnaître, comme nous ne regrettons pas de ne plus retrouver la dame en mosaïque azur et saumon qui décorait une des arcades de l'Orangerie rendue à ses orangers. Nous avons appris l'équitation sur

les chevaux mécaniques du Luxembourg et sur les chevaux de bois d'un large manège, et nous ne nous doutions pas que les chevaux aux longs cous rayés étaient surréalistes (comme nous l'a révélé, vingt ans après, une revue d'art experte,) trop occupés que nous étions à des choses sérieuses — par exemple, faire passer les anneaux de fer sur notre bâton sans éborgner le patient maître du manège. Nous n'avons jamais regardé sans stupéfaction le « Rucher-école », où nous imaginions les enfants des abeilles faisant méthodiquement leurs petites classes de miel. Et c'est avec respect que nous contemplions l'enceinte inviolée, que l'on réserve expressément aux étonnants joueurs « de longue paume. » Nous avons senti l'odeur sucrée des gaufres et de la poussière du dimanche, l'odeur aussi de feuilles sèches et de cheveux mouillés du Guignol disparu, et nous ne pensons pas à lui sans émoi quand le hasard compose pour nous cette odeur secrète. Si le maître du manège est toujours là, conduisant sa cavalerie surréaliste avec une invariable constance, un théâtre rose et cossu a remplacé notre Guignol de fer et de vent coulis, et nous n'avons jamais osé y entrer. Nous ne jouons plus maintenant qu'avec les statues, et nous sommes heureux de rencontrer sur la terrasse les grandes reines et les grandes dames de France, et leurs courroux ou leurs sourires nous plaisent. Leurs socles, sur lesquels nous appuyons sans façon nos chaises, sont bien pratiques aussi. Mais que faire de la pierre verdie de Chopin, que dire de la chèvre de Ferdinand Fabre, né à Bédarieux, et que l'on confond avec celle de M. Seguin, de l'extase de Manon Lescaut, que l'on prend pour Jeanne d'Arc ou Perrette, de la moue dédaigneuse de Delacroix et de l'excitation de ses génies en bronze? François de Luxembourg, comme on a eu raison de vous laisser dans l'ombre, de ne pas modeler votre ombre!

YVAN CHRIST

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

DRIEU LA ROCHELLE

Je pense que pour beaucoup de jeunes le nom de Drieu ne doit pas avoir grande signification. Il aura pourtant pendant l'entre-deux guerres représenté une assez insistante promesse. Vingt ans de promesse, c'est beaucoup, dira-t-on. Un peu trop peut-être. Mais les dons et les défaillances de Drieu lui permettaient de prolonger chez autrui les états incertains. Quand on avait fermé un de ses livres on n'était jamais sérieusement déçu, ni complètement satisfait. L'espoir mis en lui n'était ni trahi, ni comblé. On acceptait de le reporter intégralement, persuadé qu'on serait payé un jour. Drieu n'avait-il pas une vive intelligence, une indéniable originalité d'esprit, de grands dons d'écrivains ? N'était-ce pas un homme d'une qualité rare ? Oui, tout cela était indiscutable, mais il pesait sur lui l'ombre du mauvais sort. Ceux-mêmes de ses livres qu'on avait préférés se brouillaient dans l'esprit, s'estompaient dans un halo. Il invitait à l'action, mais ses conseils paraissaient se muer en complaintes nostalgiques. Il manquait à sa pensée, à ses écrits je ne sais quelle fermeté nécessaire. Elle manquait aussi un peu à sa personne. Quand on songeait à lui, ce mâle, ce soldat, des images de roseaux ployés par le vent surgissaient dans l'esprit.

Pendant les années qui avaient précédé la seconde guerre, Drieu était devenu un champion du fascisme ; il multipliait sur ce thème livres et articles. Je ne réussissais pas, quant à moi, à croire à la validité de cette vocation. Non pas parce qu'au cours de nos rencontres il ne me parlait que femmes ou mariage. Et non pas davantage que sa sincérité me parût pouvoir être mise en doute, mais elle me semblait bien livresque, et je ne sentais pas en lui ce désir de " de passer à l'action ", nécessaire à l'animateur d'un parti. Quand après notre défaite il fit revivre la N.R.F., en prit la direction, je fus comme beaucoup d'autres, étonné, scandalisé. Mais on avait autre chose à faire qu'à méditer longuement sur cette entreprise. On n'y pensa plus jusqu'au jour où l'on apprit, au lendemain de la

libération, que Drieu, collaborateur menacé, s'était suicidé. Cette tragique conclusion on en devinait les causes, mais on ne pouvait l'admettre tout à fait. Il y avait eu de l'irréalité dans l'existence de Drieu. Il ne semblait pas avoir vécu sa vie et voici qu'il ne semblait pas davantage avoir eu sa mort à lui.

Pendant des années (celles qui avaient suivi la première guerre surtout), certains avaient vu en lui le porte-parole de sa génération. Cela m'avait toujours étonné : je ne lui reconnaissais pas ce titre. D'aucuns ensuite l'avaient considéré comme un chef possible. Cela ne paraissait pas plus raisonnable. Mais l'idée qu'il était vraiment coupable et méritait cette fin misérable, cela non plus je ne pouvais tout à fait l'accepter. Il n'avait pas eu d'influence véritable sur son époque, c'était elle qui l'avait broyé et il me semblait soudain qu'elle le menaçait depuis longtemps. Tout ce qu'il avait fait, écrit, tant de mots prodigués, était-ce autre chose que l'inutile plainte d'un homme qui inconsciemment se devinait condamné?

Ceux qui ont approché Drieu ne l'oublieront pas et même quand on désapprouve tout de son action je m'étonne que sa vie et sa mort n'inspirent pas de pitié. J'en éprouvais toujours lorsque je le rencontrais : une certaine admiration, une irritation presque constante et une secrète, une hésitante pitié. Je pense que pour le haïr, comme il apparaît d'après certains articles de journaux tout récents que quelques-uns le font encore, il faut ou l'avoir mal compris, ou ne pas l'avoir connu.

Pierre Andreu vient de publier un livre sur lui : *Drieu, Témoin et Visionnaire* (Grasset). C'est un travail intelligent, solide, qui nous apporte beaucoup de renseignements. L'auteur a de la finesse ; il a questionné utilement certains amis de Drieu, il a reconstitué sa vie ; il a lu ses ouvrages avec soin et il les analyse intelligemment. Mais le caractère singulier de l'homme lui a en grande partie échappé. Et puis « témoin », ce mot imprimé sur la couverture est-il justifié? P. Andreu pense que Drieu a été un grand témoin de son époque. Je crois qu'il n'a été le plus souvent que le témoin de lui-même. Quant à « visionnaire », l'affirmation est excessive.

L'enfance de Drieu n'avait pas été heureuse. Il a vécu intensément un drame de famille qu'il a décrit dans *Rêveuse Bourgeoisie* ; un drame dont il a profondément souffert et qui l'a humilié. Les erreurs de son père, un extraordinaire personnage qui se faisait de l'honnêteté en affaires une idée un peu dangereuse, ont fait naître en lui de puissants complexes d'échec. Dès l'âge de six ans la mort lui paraissait, nous dit-il, une expérience tentante. Il jouait à « *être mort* » et ressentait une « *ivresse triste et délicieuse* ». L'idée que la mort était une virtualité agréable logée au cœur de la vie l'effleurait déjà — du moins l'a-t-il cru par la suite et écrit dans ce magnifique *Récit Secret* composé à la veille de sa vraie mort. Il se souvenait alors de s'être amusé, dans sa prime jeunesse, à

appuyer un couteau sur son cœur. Il n'osait pas enfoncer, bien entendu, mais, « *la fatalité commençait de s'accumuler dans ce manche, dans ce bois, dans ce fer* ». La confidence a une forme bien littéraire ; mais elle est certainement surgie d'un moment de sincérité. La question est de savoir où il se place. Quelque treize ans plus tard, ayant échoué à l'examen des Sciences Politiques, l'insinuante tentation aurait réapparu et Drieu aurait voulu se tuer. Du moins nous le dit-il encore dans le *Récit Secret*.

Il était soldat depuis un an quand la guerre éclata. Ceux de sa génération avaient toujours entendu parler de la guerre. De l'autre, celle de 1870. Mais toutes les familles ne la commentaient pas de la même manière. A la fin de ses études, Drieu avait voulu écrire une thèse *Sur les Possibilités de continuer la Guerre de* 1871. Cela est très significatif. Les grands-parents de Drieu qui l'élevaient, le ménage de ses parents ayant chaviré, étaient de vieux Normands plus ou moins « réactionnaires ». Il faut avoir écouté des survivants de cette époque et de cette société si l'on veut savoir jusqu'à quel point la conviction s'était ancrée en eux qu'un patriotisme « mal entendu » nous avait coûté cher et que l'action de Gambetta avait valu la perte de l'Alsace et de trois milliards. Drieu subit fortement l'influence de pareils propos. Ils lui inspirèrent de la défiance pour ce qu'il appelait, dès avant 1914, je crois, le « *faux esprit de résistance* ».

Sur son attitude pendant la guerre, Drieu nous a éclairés lui-même dans *la Comédie de Charleroi*, de tous ses livres le meilleur et le plus vivant. Il n'y a pas caché qu'il avait eu peur, mais certains moments de sa vie de soldat évoqués dans ces récits nous montrent qu'il a été aussi courageux. Il savait à quoi s'en tenir sur le couple peur-courage. Il n'y a d'ailleurs que les gens qui n'ont pas été au front pour penser que l'on peut toujours échapper à la peur. Drieu n'a été ni un lâche, ni un de ces rares héros qu'on voyait régulièrement — jusqu'à ce qu'ils tombent eux-mêmes — sortir des tranchées sous un bombardement intense et, sans qu'aucun ordre les y contraignît, aller chercher les blessés gisant dans les barbelés. Drieu s'est honorablement conduit et a été sérieusement blessé.

Pourtant, lorsqu'on rapproche *Gilles* et la *Comédie de Charleroi*, on trouve des raisons de croire que Drieu n'a pris du front que ce qu'il voulait, grâce à son ingéniosité ou grâce à des appuis. « *Quand la bêtise paraît à mes yeux l'emporter sur la misère, je m'en vais* », dit, parlant des tranchées, un des personnages de la *Comédie* qui ressemble à Drieu. *Gilles* qui, de certains points de vue est aussi très proche de lui, ne retourne pas au front grâce aux appuis politiques dont dispose sa fiancée. Enfin et surtout Drieu a écrit très nettement : « *Montherlant et moi nous étions dans l'infanterie des volontaires et des amateurs solidement appuyés sur un arrière prêt à nous faciliter la retraite et l'abri. Nous l'avons d'ailleurs noté sans vergogne.* » Laissons de côté Montherlant qui n'est pas

en cause : si cette phrase était tout à fait vraie, comme ce serait simple! Dès 1914 Drieu aurait été déjà moralement condamnable. Se référant à ce texte, Sartre a écrit de lui : « *Il a fait la guerre pour rire en* 1914. » Que serait donc pour Sartre « la guerre sérieuse »? Drieu a été très grièvement blessé à Verdun — et il l'avait été déjà deux fois auparavant : cela pourrait suffire à expliquer qu'il ne soit resté que six mois au front. Mais il est bien vrai qu'il y avait en lui de l'amateur. Il ressemblait un peu à ces *calenders fils de roi* qu'a décrits Gobineau dans *les Pléiades*, un roman que Drieu connaissait bien et aimait : ces jeunes dandys se proclamaient des grands seigneurs, des représentants d'une élite qui n'a rien à faire avec la foule et ne partage pas son sort. Jamais Drieu certes n'aurait eu la sottise de faire semblables déclarations. Mais bien des indices révélaient qu'il y avait au fond de lui un calender en fort bonne santé. Aussi, quand il évoquait son passé au front, ne lui plaisait-il pas de reconnaître qu'il avait été aussi fortement bridé que nous l'étions tous par la discipline militaire.

De plus les complexes d'échec de son enfance l'avaient conduit à se défier de lui-même. *Les autres*, à ses yeux avaient du courage, du talent, mais lui (par moments — n'exagérons rien) se jugeait mauvais écrivain, mauvais amant, mauvais soldat. Il avait été blessé trois fois : soit, mais il n'avait pas *exigé* de repartir au front, s'était laissé placer dans l'auxiliaire, il avait donc démérité. Jugement qui dans sa modestie impliquait une forte dose d'orgueil, car il se référait à un Drieu parfait dont il portait en lui l'image idéale. Jugement qui révèle une de ses tendances es plus obstinées : *le besoin de s'accuser*.

Ce qui gêne beaucoup lorsqu'on essaie de restituer la psychologie de Drieu, c'est qu'il donne souvent des raisons de croire que ses romans sont complètement autobiographiques alors qu'ils ne le sont que partiellement. On en trouve une preuve assez troublante dans *Gilles*. Ce roman, fort inégal, décrit dans sa première partie la vie d'un jeune soldat de 1914 qui ressemble beaucoup à Drieu, se marie comme Drieu, a les amis de Drieu, etc. Voilà d'assez valables raisons de dire que cette partie du livre est une confession. Ce n'est pas tout à fait exact. Drieu avait peu d'imagination : il utilisait les circonstances de sa vie, mais cela ne signifie ni qu'il n'inventait *aucun* épisode ni que toutes les pensées de son Gilles étaient exactement les siennes.

Drieu était très pauvre ; la jeune fille riche qu'il a épousée au lendemain de la guerre lui a apporté de grandes facilités matérielles — et, en parfait calender, il ne s'en est pas trouvé gêné. Mais sans voir en lui un exemplaire enfant de chœur (il pouvait être assez gentiment féroce), on ne saurait croire qu'il ait eu, sans désemparer, à l'égard de « Myriam » l'attitude activement âpre et cynique qu'il prête à Gilles. Avide d'argent, Drieu ne l'était pas et ses besoins sont toujours restés modestes. Mais lorsqu'on poussait obstinément de l'argent devant lui, il finissait par céder — pas du tout d'ailleurs dans l'état d'esprit du député de Caran

d'Ache ou des personnages d'Offenbach, mais avec un remords secret qui l'incitait à jeter cet argent par les fenêtres et surtout à le donner.

Le plus curieux, c'est qu'à l'époque même où il manifestait cette passivité en face des offres faites par une épouse aimante et décidée à se libérer, il célébrait dans ses ouvrages l'énergie de sa génération. Il fallait se lancer dans *l'action*, être sportif, viril, « *faire sa prière au dieu des révolutions* » et affirmer « *en temps de paix la souveraine présence de l'âme de la guerre* ». Aucune duplicité consciente dans cette attitude. Plus Drieu se sentait reporté loin de son idéal, plus il fallait qu'il le célébrât.

Ce qui dans *Gilles* est bien de Drieu — et sans aucune restriction, c'est le goût pour les « femmes de plaisir ». Sa nature était celle du savon : il glissait perpétuellement entre les mains qui voulaient le fixer et fuyait chez les prostituées. Oh! certes, il a eu, loin des maisons de rendez-vous, des élans d'amour chaleureux, par exemple pour cette « Dora » évoquée dans Gilles. Mais il était impossible qu'il se donnât tout à fait ou longtemps. Dans un premier mouvement, si la rencontre d'une femme l'exaltait, il pensait à « épouser » — car, à l'avant-garde de ses abandons, il y avait la passion de l'absolu. Puis ce beau feu tombait, il commençait à organiser ses fuites — et retournait chez les filles.

Ces contradictions, ces hésitations, ces exaltations, ces échecs, tout cela faisait naître chez lui une tristesse insinuante qu'il retrouvait dix fois par jour avec sa solitude : Drieu, même lorsqu'il était comblé, n'était pas un homme heureux.

Il vénérait l'amitié mais n'y trouvait pas de confort. Donnant peu — je veux dire de son cœur, car matériellement il était généreux — il n'attendait pas qu'on lui donnât davantage. Aussi échappait-il à ses amis en croyant qu'ils le fuyaient. Il aurait souhaité des communications profondes, ne réussissait pas à les établir, s'en désolait. Se croyant séparé des autres, il se persuadait, quand il commençait d'écrire, que tous les hommes s'étaient soudain mués en fantômes et on le voyait dans ses romans tracer des portraits cruels de ses amis. (Ainsi Jacques Rigaut dans *la Valise vide*.) Tout inconnu, par contre, était pour lui un parfait homme de chair, qu'il lui fallait séduire car il voulait toujours plaire : il déployait aussitôt son charme pour le nouveau venu, mais se dégoûtait vite de jouer ce personnage et le front incliné, songeur, hostile, il retournait à sa florale solitude.

***

On ne peut négliger ces échecs si l'on veut comprendre la vie politique de Drieu. *Mesure de la France*, son premier essai idéologique paraît en 1922. Son temps, Drieu le partageait alors entre les femmes, les amis — et son travail d'essayiste. On vient de voir combien de ses triomphes amoureux et de ses amitiés Drieu croyait devoir tirer des motifs de mélancolie. Aussi le temps passant attacha-t-il d'autant plus

d'importance à ses constructions politiques — devenues sa raison de vivre. Malheureusement après quelques années, il dut constater qu'il n'était pas plus heureux dans ce domaine. Certains critiques pouvaient le louer, il restait sans influence.

C'est alors que commença de se manifester en lui la nostalgie de certaines chaleureuses communications humaines dont il avait, à la guerre, éprouvé la vertu. Drieu au front avait aimé la camaraderie des hommes et le coude à coude des combats. Le plaisir de se dissoudre dans une masse peut étonner chez un calender. Mais il faut accepter cette contradiction.

Elle est liée, du reste, à l'état singulier de cet intellectuel qui amoureux finissait toujours par retomber dans la compagnie des filles. Ne réussissant pas les grandes amours il se repliait vers les sensations primitives et ne réclamait plus que la chaleur des corps. La jalousie même, à laquelle il était enclin procédait d'un mouvement analogue. Il cherchait les raisons d'être jaloux pour s'offrir la joie de fureurs, de souffrances qu'il assimilait aux souffrances physiques.

Ce besoin qu'il éprouvait, lorsqu'il ne réussissait pas à la hauteur de la tête ou du cœur, de redescendre vers les plus obscures perceptions corporelles allait se manifester également en politique. C'est lui qui allait déterminer un jour ce dandy idéologue à tourner les yeux du côté des partis, et à plonger dans l'un d'entre eux. Plus encore que l'espoir d'utiliser une force capable de mettre en œuvre ses idées, Drieu pensait qu'il trouverait là une chaleur humaine et un compagnonnage libérateur.

Son adhésion à un parti ne devait pas être un choix d'intelligence, ce fut un mouvement passionné, qui fait songer à Rolla se jetant dans la débauche. Un parti c'était l'oubli de soi, l'influx vital, la charge d'électricité nécessaire. De ce point de vue la lecture d'une *Femme à sa Fenêtre* reste instructive. Rico, homme du monde et « don juan mélancolique », et Boutros, intellectuel communiste, sont l'un et l'autre Drieu, et ils nous proposent un dialogue qui est le dialogue même de l'auteur. *Un mouvement politique est une drogue*, disent-ils. *Une force passe par celui qui s'y donne* et il est *réconfortant de se donner à ce qu'il y a de plus fort de son temps*. Boutros ajoute d'ailleurs : « *Je me moque de la puissance, du moins personnelle.* » Et cela aussi aurait pu être une confidence de Drieu, bien que Maurice Martin du Gard ait écrit de lui qu'il avait *une faible volonté* et le *désir de puissance*. Mais à ce désir de puissance on a peine à croire. L' « *essentiel nonchaloir* » du calender se fût fort mal accommodé de responsabilités précises.

On ne songe pas à faire ici une analyse complète des idées politiques de Drieu. Il en est de fantasques, il en est de contradictoires, mais on tirerait de *Mesure de la France* (1922), *Genève contre Moscou* (1928), *l'Europe contre les Patries*, *Socialisme Fasciste* (1934) et du journal que Drieu rédigea seul avec Berl : *les Derniers Jours*, des vues pénétrantes

sur l'évolution de l'histoire européenne et la situation de notre pays. On y trouverait même quelques vues prophétiques [1], mais compensées par des prévisions fausses qui compromettent le bilan. Ce qui manqua surtout à Drieu, ce fut le goût de pousser à fond ses études et ses analyses. Il resta toujours trop théoricien. Il n'avait d'ailleurs pas suffisamment approfondi le marxisme et les plans des technocrates américains. Mais surtout il avait le tort de parler toujours du communisme et du fascisme *en soi*. Ce qu'il savait des réalités russes ou italiennes restait superficiel.

Une de ses idées maîtresses était qu'il fallait réconcilier la France et l'Allemagne. La guerre de 1914-1918 n'avait pas eu de sens : « *L'esprit n'était pas engagé dans le débat* ». On devait tuer les vieux nationalismes et faire l'Europe ; à l'orgueil américain, à l'orgueil russe, opposer l'orgueil européen. Le monde serait alors divisé en trois blocs qui pourraient s'équilibrer : Russie, Amérique, Eurafrique (l'Afrique étant elle-même redistribuée entre les puissances occidentales). Pour justifier cette politique, Drieu insistait sur les données démographiques. La France n'était plus comme sous Louis XIV le pays le plus peuplé d'Europe. La fédérer avec les autres pays européens, c'était la sauver. Nos dirigeants en 1919 avaient fait un *songe imbécile* en prétendant maintenir, par des moyens militaires, notre prééminence sur le reste du continent.

En politique intérieure, Drieu fut plus long à fixer son credo. Toutes les écoles politiques lui avaient inspiré successivement de la sympathie. Au temps de ses amitiés dadas, il avait même considéré sans hostilité les communisants. Mais chez eux, non plus que chez les socialistes ou les radicaux, il n'avait trouvé de programme qui lui convînt. Au reste il fallait faire du neuf et le faire soi-même. Les problèmes sociaux le tourmentaient. Il les retourna en tous sens dans ses articles. Parfois il rapprochait le grand capitalisme et le communisme dans une même condamnation : Lénine et Ford ne songeaient qu'à organiser la production et *trafiquer du travail d'autrui*. Parfois il croyait au contraire que d'un capitalisme hardi, généreux et régénéré, viendrait le salut. Il recommandait alors une politique de gauche faite par des hommes de droite. Il voulait fonder une « jeune droite ». Il rêva enfin d'un tiers parti composé de petits bourgeois individualistes (il en était, disait-il), mais dirigé par une élite de « *contemplateurs* » (il en serait) qui réussirait à instituer l'économie dirigée et prendrait en charge l'esprit des masses.

Le malheur voulut que le fascisme italien lui parût se rapprocher de l'idée qu'il se faisait de ce « centre » sauveur. Il démêla mal les excès

1. Voici une des plus curieuses prophéties de Drieu. Elle est extraite de *Socialisme fasciste*, pages 162 et 199. Le texte date de 1934 : « *La guerre éclate dans cinq ans. La France et l'Allemagne se ruent l'une sur l'autre ... Et la Russie? Que la Pologne marche avec ou contre l'Allemagne, la Russie l'envahit. Et voici qui imprimera son caractère capital à la nouvelle grande guerre. Comme amie ou comme ennemie, la Russie envahit la Pologne et tous les pays jeunes slaves qui lui sont limitrophes et les pays baltes. La Russie envahit la Roumanie et la Pologne et l'Esthonie. Et dans tous ces pays, les soviets sont proclamés.* »

et les dangers d'une dictature — il pensait d'ailleurs que les dictatures étaient toujours éphémères — et il crut percevoir dans les mouvements fascistes cette chaleur humaine qu'il cherchait et que les autres hommes, pensait-il, devaient chercher comme lui. Nous ne suivrons pas ici les étapes de son évolution. Il les a décrites lucidement dans une curieuse étude : *Itinéraire*. Le fait est qu'au moment où, las de se confiner dans une idéologie trop mouvante et trop personnelle, il commençait à donner dans ses « *songeries politiques* » une place de prédilection au fascisme, se produisit l'émeute du 6 février.

C'est à ce moment que la volupté du coude à coude, l'ivresse de se fondre dans une masse jouèrent à plein. Au lendemain de la fameuse soirée de « *pétarade* », Drieu avait fait son choix. Décidément il était fasciste. Et même avec enthousiasme. Que serait le fascisme français ? En ces jours fiévreux il ne tenait pas beaucoup à le savoir. Comme le héros d'une pièce assez médiocre, *le Chef*, qu'il fit jouer alors par les Pitoëff, Drieu aurait dit volontiers : « *Maintenant nous ne savons pas ce que nous allons faire, mais nous allons faire quelque chose...* » Et il avait la vision d'une Europe « *renaissant à la vraie vie, d'une Europe pleine de danses, de chants et de prières* ».

Avant de prendre part à cette fête, Drieu, qui oscillait toujours entre littérature et politique, écrivit pourtant une série de nouvelles et un roman *(Beloukia)* — puis soudain, cédant aux invitations du coude à coude, il devint le compagnon de Doriot, donna son adhésion au P.P.F. Étonnante solution pour un méditatif calender. Mais ne l'avait-il pas écrit dans *Blèche ?* il avait besoin des « *assouvissements* » que peut prodiguer le commerce de ces *gros êtres* (les groupes) qui *vivent d'une vie chaleureuse et pleine de sang comme les bêtes*.

Le P.P.F. avait pour lui l'avantage supplémentaire de militer pour le rapprochement franco-allemand, devenu pourtant alors (1936) plus difficile à réaliser que jamais. Il serait curieux de rassembler les jugements de Drieu à cette époque sur la politique nazie ! On y verrait s'opposer sa lucidité critique et son amour de la force. Ce sentiment qui n'est pas éloigné de la fameuse volupté du coude à coude, on l'avait vu poindre déjà dans certains passages de la *Comédie de Charleroi* — et depuis lors Drieu avait fait dire à l'homme politique qui est le protagoniste du *Chef* : « *La politique est un drame passionnel. Vous êtes des gonzesses attendant d'être fécondées.* » Auteur, Drieu se croyait peut-être le chef. Homme il était plutôt du côté des gonzesses.

Aussi pouvait-il à la fois admirer Hitler (comme il admirait Mussolini) et juger sa politique coupable, car elle menait à la guerre. En 1938 Drieu parut pourtant sortir de cette situation équivoque : il donna sa démission du P.P.F. et parut même se détacher de la politique. Mais cette nouvelle oscillation ne devait pas le sauver. Et en se consacrant à la composition d'un nouveau roman, Drieu n'interrompait sa propre tragédie que par un entr'acte.

***

Pendant la « drôle de guerre » Drieu a vécu à l'écart. Au moment de la grande déroute, il songea à gagner l'Angleterre. En fait il resta en France. Les Allemands de l'Ambassade le flattèrent, lui rappelèrent ses rêves européens. N'avait-il pas dit que pour réaliser l'unité européenne, il fallait oublier les vieux nationalismes ? Drieu qui avait toujours témoigné de beaucoup d'aisance dans le maniement des abstractions, mais à qui le sentiment des valeurs réelles fit trop souvent défaut, ne se révolta pas à l'idée de poursuivre sa campagne pour l'Europe, alors que la France était occupée, et l'Europe allemande. Il ne sentit pas ce qu'il y avait de déplaisant, d'odieux même dans l'idée de faire revivre la *N.R.F.* pour soutenir un pareil projet et dans de pareilles conditions. Peut-être se flattait-il d'éluder des directives précises. Ce serait une excuse. Pourtant Pierre Andreu lui-même, presque constamment favorable à Drieu, considère qu'à l'automne 1940 il était un des « chefs de la collaboration ».

Les premiers numéros de cette *N.R.F.* de guerre, où se rencontrèrent, les uns conscients, les autres abusés, Chardonne, Aragon, Eluard, Ramon Fernandez, André Gide... et beaucoup d'autres, contiennent tous des articles de Drieu. Articles qui ont des résonances énergiques, mais restent imprécis et sans franchise. Le nouveau directeur parle de la France qui dit-il, et il l'en loue, n'a jamais été une nation de raison, de Péguy à qui il tente d'arracher les conseils qui lui conviennent, des beautés du sport, etc. Le sens secret de tout cela est : Français, ne vous raidissez pas, construisez un monde nouveau avec l'Allemagne. Mais Drieu hésite à parler clairement. Peut-être craignait-il de heurter ses lecteurs ?

Il devait être beaucoup moins hermétique par la suite, à la *N.R.F.* même, dans *Révolution Nationale* et dans *la Gerbe* où on le vit en proie à une crise d'antisémitisme agressif. Pourtant, il paraît qu'à la fin de 1942, en dépit de ses manifestes collaborateurs, Drieu s'était ressaisi : en mars 1943, il interrompt la publication de la *N.R.F.* ; depuis quelques mois, il sent que l'Allemagne est perdue — il l'a dit à quelques amis — mais puisqu'il a choisi, il juge qu'il doit payer et tient à s'engager de plus en plus nettement. Il ne veut pas qu'on puisse l'accuser d'avoir changé de camp pour suivre la Victoire. Il s'inscrit donc de nouveau au P.P.F. et on le voit s'installer sur l'estrade, dans des réunions nazies, au milieu de personnages en uniformes. A cette époque, il a dit à P. Andreu : « *Il y a tant de gens qui me haïssent, j'ai voulu leur donner une raison bien claire de me haïr et de me tuer.* »

Il continue donc de publier des articles de collaboration et, pour se justifier, affirme que depuis ses poèmes de 1917 il est demeuré « *sauvagement* fidèle » à trois résolutions : aimer l'Europe et la France, associer capitalisme et socialisme, faire renaître des valeurs aristocratiques. En réalité, sentant qu'il a perdu (mais la victoire de ses « amis » ne l'aurait pas moins embarrassé) il se détache de la politique. Dans le roman qu'il

écrivit alors, *l'Homme à Cheval*, roman logé en Bolivie, il reprend quelques thèmes familiers sur la nature du pouvoir, la fédération des peuples — mais d'une main lasse. Le sentiment qui paraît avoir inspiré ce livre, c'est surtout le désir de s'évader dans un monde lointain. A cette époque, il se plonge dans la lecture des livres indiens et leur demande des leçons de détachement.

S'il faut en croire son *Récit Secret*, le goût de la mort était chez lui très ancien. C'est d'après ce texte que nous l'avons montré enfant, adolescent, songeant déjà à se tuer. C'est par ce livre encore que nous connaissons d'autres velléités de suicide : en 1914, après nos premières défaites, en 1923 ou 1924, après une séparation douloureuse, et j'en passe. A la vérité, les intimes de Drieu ont encore du mal à croire qu'il ait eu un appétit suicidaire si constant. Ils pensent que lorsqu'il écrivit *le Récit Secret*, c'est-à-dire à la veille de sa mort, il donna à de lointaines et vagues pensées une importance qu'elles n'avaient pas eue. Le passé prend ainsi bien souvent les couleurs du présent.

Selon toute probabilité c'est seulement lorsque Drieu se sentit engagé dans une impasse, vers 1938 sans doute, qu'il commença de penser sérieusement à la mort. Dans *Gilles*, écrit en 1938-1939, on lit : « *Cette mort qui est le grand intérêt de la vie* », et encore : « *Il n'était capable que d'une seule belle action, se détruire* ».

Les folies qu'il commit sous l'occupation, puis sa décision de rester fidèle à une cause à laquelle il ne croyait plus, tout devait, dans les années qui suivirent, renforcer son dessein d'en finir avec la vie. Il découvrit alors qu'il avait toujours souhaité cette fin. N'avait-il pas aimé la solitude? « *La solitude est le chemin de la mort.* » Et la mort elle-même il se convainquait qu'elle était une autre sorte de vie plus subtile, moins pesante que l'autre — le passage du moi personnel au moi universel, lui soufflaient ses livres indiens.

Pendant l'hiver 1943-1944, si une partie de son moi rêvait du grand repos, une autre prodiguait dans d'inutiles articles les idées les plus surprenantes. Après avoir accepté que les Allemands fassent l'Europe, il laissait comprendre qu'on devait reporter son espoir sur les Russes — dont il célébrait la « *tonalité vitale* ».

Enfin la nouvelle du débarquement anglo-américain parvint à Paris. Drieu qui, à l'automne 1943, avait fait un voyage en Suisse et aurait pu se sauver en restant dans ce pays, comme certains amis l'y engageaient, ne songea pas à quitter la France. On lui offrit de gagner l'Espagne, il se déroba. Il ne voyait partout que l'absurde : dans ses choix, dans sa vie. La pensée de la mort le pressait vivement, aristocratique et tentante parce qu'on pouvait l'appeler dans la solitude. Le 12 août, il tenta d'échapper au sort qui le menaçait et de s'échapper à lui-même en s'empoisonnant. On le transporta à l'hôpital américain (sous un faux nom) : il fut sauvé. Quelques semaines plus tard, il s'ouvrait les veines. Transfusion de sang, on le sauva encore. Sa première femme le cacha

plusieurs mois à la campagne, près de Saint-Germain. Puis il revint à Paris, rue Saint-Ferdinand dans un appartement qu'on lui avait prêté. Ce fut pour apprendre qu'on avait fusillé Brasillach, puis, le 15 mars 1945, qu'un mandat d'amener avait été lancé contre lui. Le soir même il cherchait de nouveau la mort et, cette fois, le gaz et le gardénal aidant, il la trouva.

Suis-je abusé? Il me semble que Drieu est mort de n'avoir jamais pu diminuer la distance qui séparait ses pensées de ses actes. Ce logicien laissait trop souvent tourner sa machine à logique dans le vide. Lui qui raisonnait sur l'économie, a-t-il jamais étudié pratiquement une question économique? Appelant dans un élan lyrique le rapprochement France-Allemagne, a-t-il tenté d'abord d'entrer dans la politique active, pour faire triompher sa foi? Non, il a hésité longuement entre les partis, jusqu'au jour où il s'est engagé dans le plus inconsistant d'entre eux, parce qu'il lui semblait le plus chaleureux, le plus dynamique. On eût dit qu'au bout de la route il désespérait de l'intelligence.

Son œuvre de romancier a souffert, elle aussi, de ce désaccord entre sa pensée et son instinct. Communiquant peu et mal avec autrui, il n'a jamais pu faire vivre qu'un seul personnage, lui-même, engagé dans ses incertitudes. Le talent ne lui manquait pas, son style avait de l'ampleur et de la force; mais ses livres suivaient la même courbe que sa vie; ils commençaient vigoureusement puis se perdaient dans de vains méandres. Peut-être a-t-il été frappé à mort par la première guerre, elle lui avait donné le goût de la grandeur, alors que son caractère ne lui permettait pas d'accomplir un grand destin. Ses élans se transformaient en méditations, puis renaissaient en remords. Ses actes était toujours en retard sur ses pensées, ses projets. Quand il en prenait conscience, il perdait pied et, pour se sauver à ses propres yeux, se lançait dans des entreprises extravagantes. Il arriva qu'un jour il en devint prisonnier. Il choisit alors de se tuer par fatigue et par défi.

EMMANUEL BERL, HERVÉ BAZIN, JEAN ROUNAULT

On retrouve Drieu dans la *Sylvia* de Berl (Gallimard), Drieu et sa *véhémence molle, son long corps, ses yeux glauques cherchant à l'horizon des proies et des récifs dont il ne rapportait qu'une déception supplémentaire.* Mais dans ce pseudo-roman qui est en réalité un remarquable essai d'auto-analyse, Drieu n'est qu'un passant, comme Henri Franck, comme madame de Noailles, comme Proust, évoqué dans une page qu'on n'oubliera plus, j'allais dire comme l'auteur lui-même qui se poursuit, se fuit, se dissout. Berl a rencontré Sylvia, jeune fille, à Évian, en 1913. Il l'a aimée. Il a failli l'épouser. Elle s'est dérobée. Ou peut-être lui-même a-t-il fait le nécessaire pour qu'elle se dérobe. Ils ont vécu loin l'un de l'autre, mais inconsciemment ils restaient liés. Ils se sont retrouvés trente ans plus tard et n'ont prononcé que des mots insignifiants, s'avouant pourtant en

silence qu'ils avaient été l'un pour l'autre, qu'ils étaient encore la vraie vie — une vie, qui sait? qu'ils n'avaient peut être jamais cessé de vivre. Le thème des vies possibles, des vies souterraines est très beau : il eût été possible de le traiter dans une atmosphère Katherine Mansfield et il eût révélé sa profonde poésie.

Mais Berl, analyste scrupuleux, n'a pas songé à nous abuser sur ses sentiments : la pente de son esprit est plutôt philosophique. Ce sont des conclusions plutôt que des états qu'il voudrait fixer. Mais en l'espèce le sujet (notre destin) l'a contraint de s'en tenir aux hypothèses, aux suggestions, toute affirmation étant impossible. Je crois que pour Berl si Roméo et Juliette avaient vécu — et ensemble, leur amour se fût gâté : Sylvia *absente* est le seul amour possible. Et quelques jours de rencontre ont été pour lui, pour elle, des jours de grâce. Ainsi certains échecs apparents seraient des victoires. Il y a dans tout cela un mouvement de repli sur soi-même qui fait songer à Drieu. Mais il l'exerce dans un autre domaine. Il faut lire ce livre admirablement écrit et subtil.

— Le nouveau roman d'Hervé Bazin, *Lève-toi et marche* (Grasset), a la dureté farouche, cinglante de *Vipère au Poing*. L'auteur évoque la vie de Constance Orglaise, jeune fille paralysée à la suite d'un bombardement, jeune fille condamnée par les médecins, qui sait n'avoir que quelques mois à vivre, assiste avec une stupéfiante lucidité aux progrès quotidiens du mal terrible qui la ronge et conserve à l'égard d'autrui et d'elle-même une énergie sauvage et désespérée. Hervé Bazin a été si loin dans l'observation ou la re-création de ce cas que la lecture de son livre devient par moment une véritable épreuve pour le lecteur trop sensible à la peinture de certaines misères physiologiques. Il faut préciser qu'aucune foi religieuse ne soutient cette héroïne ricanante qui à demi vivante veut encore aider les autres et soigne un enfant qu'elle a recueilli. Elle lutte contre un destin horrible, dans un esprit de stoïcisme gouailleur, qui revêt l'aspect d'une protestation contre Dieu. Ce livre terrible et magnifique accuse un trait du caractère de l'auteur : il se déchire en imaginant ses plus cruels tableaux; il semble que ce soit là une manière laïque de se donner la discipline.

— De Jean Rounault à qui l'on doit déjà un curieux ouvrage sur les ouvriers russes, *Mon Ami Vassia*, la maison Plon vient de publier *le Troisième Ciel*, un roman qui fait revivre une étrange aventure paysanne, une « histoire vraie » qui s'est déroulée en Russie en 1945. Enflammés par la prédication d'un forgeron mystique, les travailleurs d'un kolkhoze décident de distribuer leurs maigres biens pour *monter plus aisément au Ciel*. Cette résolution qui prend l'aspect d'une protestation contre la tyrannie des Soviets provoque une rapide riposte. Les débonnaires révoltés sont emprisonnés, torturés, expédiés en Sibérie, où le silence se fera sur eux.

Les paysans que nous peint Rounault ne sont pas éloignés de ceux de Tolstoï : bons, tourmentés, anarchisants et vivant dans l'attente de

quelque grande révélation religieuse. Ainsi l'énorme pression soviétique n'aurait pas changé les masses — ne les aurait pas conquises. Est-on en droit de généraliser ainsi? Je l'ignore, mais maintenant nous savons à quoi nous en tenir sur les convictions de Rounault. Elles sont formelles : qu'il s'agisse d'ouvriers ou de paysans, la masse russe n'est pas communiste. Littérairement *Le Troisième Ciel* fait penser à une enquête ou à un récit historique plus encore qu'à un roman.

ANDRE DHOTEL, JACQUES PERRY... ET BOSWELL

André Dhotel est un des romanciers les plus originaux de notre temps. Il sait créer un climat qu'on ne trouve que dans ses œuvres. Cela tient, je crois, à l'étrange égalité qu'il confère à des personnages et à des incidents que le « sens commun » hiérarchiserait. Elle suggère qu'il est impossible de percevoir la vraie signification d'un fait. Plus Dhotel donne de précisions sur un personnage, plus il apparaît à la fois vrai et incompréhensible. C'est une leçon que nous donne souvent la vie, mais comme c'est une leçon embarrassante, nous refusons généralement cet *obscur* et organisons des explications et des mises en place auxquelles André Dhotel ne souscrit pas. Cette attitude n'a rien de littéraire, Dhotel accepte le mystère, et une atmosphère de songe enveloppe infailliblement ses récits. On les voit s'engager dans des chemins compliqués toujours minutieusement décrits ; puis soudain une vague de drames liquide la situation, tout en laissant subsister les énigmes.

Bernard le Paresseux, le héros de son dernier roman (Gallimard), vit dans une petite ville de province, noyée dans l'attente et le silence. Ce jeune bourgeois, « paresseux » en ce sens qu'il laisse passivement se dérouler son destin (mais dans cet univers fuyant pourrait-on se comporter autrement?), a conçu pour une jeune fille, Estelle, une haine sauvage que rien n'explique — du moins jusqu'à ce que des souvenirs d'enfance réapparus apportent quelque lueur sur l'origine de ce sentiment. Cette haine peut d'ailleurs être considérée comme le manteau d'un amour qui s'ignore. Après avoir glissé parmi des bourgeois, des colporteurs, des antiquaires, des rôdeurs, chargés de retarder ou de favoriser leur union, les deux jeunes gens meurent au milieu d'un torrent dans une première et dernière étreinte. On aimera ce livre sinueux et envoûtant dont le style transparent semble refléter un éternel détachement. Ce ne sera pas pour atténuer cet éloge sincère qu'on posera cependant cette question : l'auteur altérerait-il le climat étrange, poétique qu'il excelle à créer en resserrant la trame de ses romans? On peut, quand on a lu ses nouvelles, d'un dessin si net, se le demander et souhaiter qu'un jour André Dhotel fasse une expérience de ce genre. Comme on voyage.

— Plusieurs critiques ont fait un accueil enthousiaste à *l'Amour de Rien*, de Jacques Perry (Julliard). C'est une massive autobiographie de

cinq cents pages évoquant la vie de X... Cet homme, le narrateur, qui pour nous n'a pas de nom, a quitté Marseille, à dix-sept ans, après avoir tué un mendiant pour des raisons obscures. Venu à Paris il travaille chez un notaire comme saute-ruisseau. Le soir venu, il commence une vie de lecteur infatigable et d'autodidacte passionné. Un bibliophile, puis un écrivain célèbre s'intéressent à lui. Grâce à eux il fait un brusque saut hors de la médiocrité. Une galerie de tableaux qu'il réussit à ouvrir lui permet de gagner une vraie fortune. On le voit traverser aussi une aventure amoureuse assez étrange. Ces expériences commerciales et sentimentales le dégoûtent des hommes, et après avoir écrit sa vie, il se suicide.

L'analyse est attentive, le style élégant et sec, d'un rythme un peu XVIIIe siècle. Mais j'ai bien rarement admis, quant à moi, la vraisemblance des aventures qui nous sont si patiemment contées et il m'a bien fallu aussi, à la longue, m'étonner de n'avoir jamais dans la vie rencontré de personnages qui par leurs réactions rappellent de près ou de loin ceux que décrit M. Perry. Son « écrivain célèbre » m'a paru notamment d'une parfaite irréalité. Comme X... lui-même, il représente l'humain imaginaire, l'habitant des surfaces de Riemann de la psychologie.

— Le premier volume du *Journal de Boswell, Boswell à Londres (Les Papiers de Boswell,* Hachette) vient de paraître. Les lecteurs de *la Revue de Paris* connaissent une partie de cet ouvrage (l'épisode de Louisa) et André Maurois traçant un portrait pénétrant de Boswell a conté ici dans quelles conditions singulières fut retrouvé le manuscrit de cette œuvre si riche et si divertissante, qui évoque à la fois la vie d'un homme et celle d'une ville. La totale sincérité de Boswell, sa rare intelligence si curieusement associée à une touchante naïveté et à un très réel sens de l'humour font du récit de ses expériences amoureuses, littéraires et mondaines un des plus curieux témoignages humains que nous connaissions. On le rangera dorénavant à côté de Samuel Pepys — et pas très loin de J.-J. Rousseau avec lequel nos lecteurs savent, grâce à M. Schinz *(Revue de Paris* du 15 mai et du 1er juin 1933) qu'il eut des rapports d'interviewer obstiné, avant de devenir passagèrement un rival, puisqu'en Angleterre il fut pendant quelques jours l'amant de Thérèse Levasseur.

Un second volume, *Boswell en Hollande*, qui vient de paraître en Amérique contient dans sa dernière partie la correspondance de Boswell et de Belle de Zuylen, la future madame de Charrière. Elle permet de restituer un roman vécu très captivant où le comportement du jeune Écossais apparaît merveilleusement imprévu. Cet inlassable curieux était un douteur qui, comme tous les analystes, finit par ne plus très bien savoir qui il était. Comme il avait certains traits de Stendhal, il en eut aussi de Benjamin Constant et le destin de Belle de Zuylen paraît singulier qui l'affronta aux deux plus grands hésitants du siècle.

MARCEL THIÉBAUT

LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Le 12 juillet, la session parlementaire a été close ; ou plutôt, puisqu'en vertu de la Constitution de 1946 la session est permanente, le Parlement s'est mis en vacances. Jusqu'au 7 octobre le Gouvernement va pouvoir travailler en paix.

A vrai dire, s'il a été harcelé, il n'a point été sérieusement menacé. Depuis la constitution du ministère Pinay quelque chose est tout de même changé, en mieux, dans le fonctionnement du régime. Cela tient d'abord à ce que, pour la première fois depuis longtemps, on se trouve en face d'une politique gouvernementale cohérente ; cela tient ensuite et surtout à ce qu'une majorité s'est enfin dégagée.

Beaucoup, même parmi les modérés, regrettent que les socialistes n'y figurent pas. Sentimentalement on peut partager cette opinion. Pratiquement il faut bien reconnaître que la majorité hétérogène qui associe des libéraux à des tenants du marxisme (si édulcoré fût-il) était condamnée soit à de fréquentes dislocations, soit à l'immobilisme.

Certains nostalgiques — presque tous gaullistes — rêvent de ressusciter cette majorité sous le signe de la Résistance. C'est une vue purement théorique. En face de problèmes concrets — nationalisations, loi Barangé, question tunisienne, armée européenne, etc. — on ne saurait faire longtemps marcher ensemble, quels que soient leurs souvenirs communs, le général de Gaulle, M. de Menthon, M. Albert Bayet et M. Guy Mollet.

Relativement homogène, la majorité Pinay n'en était pas moins fort étroite. Elle s'est vue élargie par le schisme qui s'est produit au sein du groupe parlementaire R.P.F.

On a souvent dit ici que ce schisme était inévitable. Il s'est produit le 6 juillet à l'occasion de la réunion du Conseil national du parti tenue à Saint-Maur. Plutôt que de s'incliner devant les dispositions impéra-

tives imposées par le Conseil de direction dont le général de Gaulle est l'âme, 29 députés, M. Barrachin et le général Billotte en tête, ont préféré faire sécession et se constituer en groupe distinct. Il est possible que ce ne soit là qu'un début ; en tous cas le groupe parlementaire R.P.F. est d'ores et déjà tombé de 115 à 86 membres.

Les dissidents ont naturellement rejoint la majorité Pinay et, le 8 juillet, le projet sur l'échelle mobile, revenu une dernière fois devant l'Assemblée nationale, y a été adopté par 267 voix contre 216, la question de confiance ayant été posée.

Cela ne signifie point que le Gouvernement soit, à la rentrée, assuré d'une existence paisible. La fixation du prix du blé et de celui de la betterave va certainement faire des mécontents. De même les mesures de baisse autoritaire que M. Pinay a été amené à imposer à certaines catégories d'intermédiaires et de détaillants récalcitrants. Enfin, la diplomatie « européenne » de M. Robert Schuman compte toujours, dans les rangs même de la majorité, des adversaires résolus.

Ajouterons-nous que certains des dissidents R.P.F. envisageraient sans déplaisir une crise, ou au moins un remaniement ministériel, qui permettrait de leur attribuer quelques portefeuilles ou demi-portefeuilles? L'aisance provisoire de la Trésorerie consécutive à l'emprunt sera, il faut l'avouer, de nature à permettre à la politique pure de se déchaîner de nouveau sans risque de catastrophe financière immédiate.

Avant de clore cette rapide revue de l'activité politique à la veille des vacances, mentionnons l'élargissement de M. Jacques Duclos par décision de la Chambre des mises en accusation ; l'amorce, devant l'Assemblée nationale, de la discussion du projet d'amnistie présenté par la Commission de la Justice (ce projet comporte la suppression des inéligibilités parlementaires, ce qui explique le peu de hâte apportée à le voter) ; enfin le renouvellement intégral de la représentation métropolitaine à l'Assemblée de l'Union française. Conformément à la Constitution il a été procédé à ce renouvellement par l'Assemblée nationale et par le Conseil de la République selon le système de la représentation proportionnelle des groupes.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

Le Petit Monde de Don Camillo. — Il y avait une fois un « best-seller » qui s'appelait « Le petit monde de Don Camillo ». C'était un livre italien qui racontait les démêlés d'un bon curé de village italien avec son maire communiste. C'était un livre gentil, aimable, inoffensif comme du vin de messe. En tout cas, à cause de ses qualités — et peut-être aussi grâce à ses défauts — il obtint

un succès incroyable en France comme en Italie. Bien entendu, on en a fait un film.

Le film est conforme au livre. Pour une fois, on ne saurait parler de trahison. M. Fernandel incarne le curé dans la version française.

Je ne vous le cacherai pas davantage : il ne faut pas chercher dans ce petit ouvrage des traits de satire profonds et percutants. Les personnages sont de pure convention et ce parti-pris nous vaut d'abord un climat d'une incontestable niaiserie. Mais il faut tout de même nuancer nos impressions, car il y a, dans cette œuvrette, un ton de bonhomie auquel on ne saurait rester tout à fait insensible et une malice semi-paysanne et semi-ecclésiastique d'où on tire quelques drôleries.

Le match présente donc, d'une part, le curé. Brave homme, un peu brutal, un peu simple, un peu violent dans ses réactions, mais possédant tout de même un bon fond de ruse italienne. Avec ses qualités et ses défauts, il force la sympathie de tout le monde, même de ses ennemis. (C'est une des choses qui me font dire que la psychologie de l'histoire est assez élémentaire.) Don Camillo n'est pas sans parenté avec le curé, également fameux naguère, de M. Clément Vautel.

D'autre part, le maire coco. Un dur — en paroles. Sans-Dieu, une moustache prolétarienne, lourd de rancune contre les riches.

Mais ce rude coco a très peur du Diable et même du Bon Dieu. L'idée que son enfant pourrait ne pas être baptisé le rend chèvre. Il croit à la Madone. Au fond, il croit même au curé. Et c'est pourquoi il sera vaincu à la fin de tous les épisodes.

Evidemment, ce personnage n'est pas très convaincant. Je veux bien faire la part de l'italianisme, je ne crois tout de même pas tous les Duclo, tous les Torrezzi, toutes les Vermercci de là-bas faits de nouilles aussi fraîches ni aussi facilement à la merci du plus petit coup de goupillon.

C'est le ton qui sauve le spectacle. Il est gai, bon enfant, libre de toute prétention. L'anecdote comporte, ici et là, quelques moments assez amusants. Mais, il n'y a pas de doute, on trouve toujours des accents infiniment plus justes quand il s'agit de blaguer les amis que les ennemis. Le monde ecclésiastique, qu'il s'agisse du curé un peu rude ou de l'évêque prodigieusement diplomate, est peint avec une certaine pertinence. On s'est même assez bien tiré d'une gageure plutôt hardie : les dialogues de Don Camillo avec Jésus. Jésus prêche la douceur et le pardon des injures et Fernandel trouve le ton qu'il faut pour s'écrier : « Seigneur! Il faut toujours que vous ayez le dernier mot! »

Fernandel est franchement assez bon. Sans retrouver la veine qui l'avait rendu inimitable dans « Angèle », le voici tout de même à cent coudées au-dessus du « comique » appliqué qui ne nous a pas fait rire dans cent pantalonnades affligeantes. Pour cela, merci aux Italiens.

JEAN FAYARD.

André Billy, lauréat des Ambassadeurs. — Il est curieux d'imaginer André Billy quittant sa retraite de Barbizon pour se rendre au Touquet afin d'y être « couronné » durant une soirée de gala. Mais on ne saurait accuser les membres du jury d'avoir prétendu révéler au public un homme qui appartenait à l'histoire littéraire de ce demi-siècle, bien avant d'être élu à l'Académie Goncourt. Puisque l'aréopage des ambassadeurs se propose d'honorer, chaque année, un écrivain qui vient d'ajouter un livre à une œuvre importante déjà, on est heureux de dire qu'André Billy remplissait fort bien ces deux conditions.

Si un échange de discours précédait la prise de possession d'un couvert à la table des Goncourt, l'académicien chargé de recevoir André Billy n'aurait pu manquer de souligner ce qu'il devait à l'enseignement de ses professeurs jésuites de Saint-Quentin. Que Billy ait puisé dans les souvenirs de cette éducation ce qui fait l'originalité à la fois et la valeur durable de romans tels qu'*Introïbo* et *l'Approbaniste*, cela est parfaitement évident. Je me demanderais plutôt si ces maîtres ne l'ont pas affermi dans une disposition qui lui était naturelle. Ne parlons pas de misanthropie, car on ne saurait se montrer plus accueillant que Billy dans son appartement de l'avenue de Tokio ou dans sa maison de « La Chevrette ». Il s'agirait plutôt d'une réserve sceptique envers les fils d'Adam et les filles d'Ève : les beaux discours des uns et les gracieuses ruses des autres n'ont jamais fait perdre à Billy la conscience de leurs limites.

Et puis, dans la vie d'André Billy, plus sentimental qu'il ne l'avoue, il y a eu Apollinaire. Ce que fut son amitié pour « Guillaume », Billy l'a si bien relaté lui-même que j'aurais scrupule à y insister. Me sera-t-il permis de noter seulement que si Apollinaire aida Billy à maintenir les droits de la littérature dans son activité de journaliste, la mort prématurée du poète lui a laissé une sorte d'incurable nostalgie? Ne serait-ce pas en souvenir d'Apollinaire que Billy se fit, en décembre dernier, l'avocat de Julien Gracq?

Ses impressions de mémorialiste embarqué dans une certaine période littéraire, André Billy nous les a livrées en composant la suite de savoureux témoignages qui portent ces titres significatifs : *la Terrasse du Luxembourg*, *le Pont des Saints-Pères*, *le Balcon au Bord de l'Eau*, *les Beaux Jours de Barbizon*. Comme je déplore de ne plus pouvoir en goûter les malices et les réticences avec nos amis communs, Léon Deffoux et Jean Piot! Groupés en tribunal, à la façon de Minos et de ses collègues, on n'aurait sûrement pas manqué cette occasion de forcer Billy à déclarer s'il se sentait bien à l'aise parmi nous et s'il n'aurait pas préféré être le contemporain de Diderot ou de Balzac auxquels il a consacré de magistrales biographies.

Le plus récent de ses ouvrages en ce genre — *Sainte-Beuve, sa Vie et son Temps* — ne ressortit pas à ma juridiction. On ne m'en voudra cependant point d'en citer ici les trois premières phrases : « Je n'ai pas entrepris cette biographie de Sainte-Beuve sans prévention ; je l'ai achevée dans la sympathie. Lentement, jour après jour, page par page, Sainte-Beuve m'a conquis. » Jamais Billy n'avait, je crois, confessé plus nettement que sa méfiance originelle (comme le péché du même nom) envers le bipède aptère ne résistait pas longtemps à un contact vraiment humain.

RENÉ LALOU.

Poupées et automates. — Tandis que, dans Paris caniculaire, le flux des « tractions » et des 4 HP, des vélos Solex et des scooters roule une trépidante humanité où la religieuse motorisée et le capucin claksonneur étonnent moins que la femme-cocher, il fait bon aller chercher refuge contre la mécanisation au royaume des poupées et des automates... Ce royaume s'ouvre, par le porche de la Galerie Charpentier, au voisinage de l'Élysée ; la paix du petit peuple régi par madame Édouard de Galéa est en vérité élyséenne. Automates ? Puissions-nous l'être aussi peu, ou, tout au moins, l'être aussi poétiquement. « *Tout est mécanisme dans les corps ; tout est pensée dans les esprits.* » Cet axiome du saint patron de l'automatisme, de Descartes qui construisit de ses mains une *Francine* (si vivante, s'il faut en croire la légende, que des matelots, l'ayant découverte en une caisse, crurent bon de noyer ce piège du Démon), les précieuses poupées, mises en scène par Drian, Oudot, Nacenta et d'autres artistes, en des décors Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Directoire, Consulat et Second Empire, ont le pouvoir de l'imposer à notre méditation. Comme au coup de baguette du *Temps retrouvé*, un déclic magique semble les avoir fixées, lilliputiennes et proustiennes, dans les atours de leur âge et des meubles d'époque à leur échelle, au départ pour un bal masqué, à la promenade de la Reine, surveillant une improbable partie d'échecs de Jean-Jacques et de Voltaire ou éployant autour de l'Impératrice Eugénie les crinolines d'un célèbre Winterhalter. Il entre infiniment de goût et d'art dans ces assemblages, mais la mécanique en est absente, tout autant (faut-il le regretter ?) que de la merveilleuse poupée Renaissance isolée au centre des vitrines et dont le sourire ravi à Luca della Robbia est pur esprit.

Les authentiques automates font chambre à part, comme il se doit,

dans ce domaine enchanté de Belle-au-bois-dormant. Le ressort de leur vie secrète n'est remonté que d'heure en heure d'une main qui ne favorise que quelques élus : l'astrologue, la claveciniste, les singes musiciens, un Pierrot poète, des clowns acrobates et un rapin 1830 dont les rengorgements, les effets de jabot, les suspens de pinceau devant l'esquisse éternellement inachevée sont d'un impayable romantisme. Tour à tour ces mimes espiègles sortent du rêve pour s'acquitter de leurs somnambuliques singeries avec autant de naturel qu'ils s'y replongent, laissant à d'autres le soin de donner le spectacle de la comédie humaine.

De tout temps et en tout pays — en Grèce où les statues parlantes rendaient des oracles, en Egypte, à Rome, en Perse, aux Indes, en Chine dont un conteur donna naissance, bien des siècles avant Villiers de l'Isle Adam, à l'Andréide — les automates ont hanté l'imagination des poètes et tenté la raison des philosophes. Dans leur longue histoire, retracée en plusieurs ouvrages par un érudit de Neufchatel, Alfred Chapuis, on peut dicerner les trois états qu'Auguste Comte assignait à leurs frères humains : le religieux, le philosophique et le scientifique. Sortis, comme la fausse Yseult dont Tristan marié faisait sa consolation ou comme le Cheval-volant des Mille-et-une nuits, du merveilleux des fables, ils se matérialisèrent dès le Moyen Age, trouvèrent dès le XVe siècle des horlogers pour promener leur ronde de « Jaquemarts » autour du cadran des cathédrales, en attendant de devenir aux mains des Vaucanson, des Jaquet-Droz et des Maillardet de véritables « androïdes ». Ils connurent, au siècle des lumières, la vogue des salons et des bureaux d'esprit quand La Mettrie enseignait que « *le corps est une horloge* ». L'abbé Delille accordait alors sa lyre aux airs du Flûteur de Vaucanson :

L'automate animant l'ivoire harmonieux,
Forme sous ses doigts morts des sons mélodieux.

Cependant le fantastique n'avait pas encore perdu ses droits sur les charmantes marionnettes dont allaient s'inspirer tour à tour Goethe, Wieland, Hoffmann et Henri Heine pour rendre leurs apprentis-sorciers victimes de leurs Mandandane, Zénide, Olympia et autres Coppélia.

C'est à ces belles époques qu'appartiennent les automates de madame de Galéa. Ils en ont la grâce et l'esprit. Aucun des monstrueux robots électro-magnétiques de notre âge, enfantés selon les anticipations d'un Wells ou d'un Karel Capets pour inaugurer (en 1939 à l'exposition de New York) l'ère de la télémécanique et des missiles, ne défigure la féerie de cette collection unique au monde. Laissons à leurs innocents artifices, à leurs musiques de clavecin, à la nuit phosphorescente dont un prestidigitateur noir exorcise pour elles les maléfices, ces têtes légères, dans l'ignorance d'un monde où les humains trop souvent ne savent plus qu'imiter les automates.

MARC CHADOURNE

Les projets pour une entrée de Paris au musée des travaux publics et le palais de l'UNESCO. — Madame René Mayer préside aux destinées du Comité national de la Semaine de la plus belle France, semaine qu'on voudrait voir se renouveler cinquante deux fois par an, mais qui reste dans la plupart des villes la Semaine des Quatre Jeudis. Madame René Mayer a donc organisé, avec le concours de la Reconstruction, des Ponts et Chaussées et de la Direction de l'Architecture de l'Hôtel de Ville, une exposition de plans et de maquettes répondant à cet espoir que nous avons déjà formulé, ici même, d'une entrée de Paris vraiment digne du passé et du présent de notre capitale.

Pour le moment, il n'y a qu'une seule entrée de Paris possible, c'est lorsqu'on vient par l'autoroute, qu'on traverse le bois de Boulogne et qu'on aboutit à la porte Maillot. Toutes les autres passent à travers une banlieue sordide, sans avenues monumentales, avec des voies trop étroites et bordées de maisons hideuses.

Or, on pourrait à peu de frais, et ce projet le prouve, aménager une grande voie qui, après la porte Maillot, traverserait Neuilly, aboutirait au rond-point de la Défense et là, rayonnerait vers Saint-Germain et Poissy.

Les Ponts et Chaussées sont responsables, sur ces cartes, de percées qui semblent très logiques et infiniment souhaitables. La direction de l'Architecture à l'Hôtel de Ville présente un projet d'aménagement de la porte Maillot, très simple, trop simple peut-être, et n'offrant, dans un cadre de verdure, que deux bâtiments nouveaux, ordonnancés, qui caleraient l'entrée de l'avenue de la Grande-Armée.

Pourquoi ne pas en prévoir deux autres, perpendiculaires, qui fermeraient la place sur les côtés? C'est là qu'on pourrait avantageusement placer le bâtiment qui doit loger les services de l'UNESCO.

Des esprits bien intentionnés avaient proposé à M. Torrès Bodet, directeur général de l'UNESCO le terrain qui reste encore disponible, à côté du ministère des P.T.T. et des Assurances sociales, face à l'Ecole militaire. Mais il est absolument inadmissible qu'on élève un grand édifice moderne devant le palais de Gabriel. Il est déjà regrettable que les deux bâtiments existants aient été construits sans plan d'ensemble, sans qu'une ordonnance préalable les aient inspirés.

J'avais proposé, personnellement, à Torrès Bodet, les Grandes Ecuries de Versailles qui auraient convenu à merveille à un organisme de ce genre. Mais il paraît que les crédits ont été votés pour la construction d'un édifice nouveau et non l'aménagement d'un bâtiment ancien.

Mais si ce bâtiment nouveau s'intégrait dans l'ordonnance d'une

place à la porte Maillot, je crois que cette solution satisferait tout le monde.

Les projets présentés par madame René Mayer n'indiquent aucun bâtiment, au rond-point de la Défense où il serait souhaitable, comme je l'ai déjà demandé, qu'on installât une cité des Ministères. Mais si la présentation de maquettes dans ce sens serait peut-être prématurée, il est réconfortant de penser qu'enfin cette idée a été reprise par d'autres et qu'elle sera peut-être réalisée un jour.

GEORGES PILLEMENT

Autour du cent cinquantième anniversaire de Victor Hugo. — La gloire de Victor Hugo n'est pas dépourvue de pompe. Les envieux rapprochent pompe et pompier. Ils ont tort : la gloire de Hugo ne serait pas moins belle sans le cérémonial où l'on tente parfois de l'emprisonner. Parce qu'elle est populaire, la gloire de Hugo s'évade de ses rites. Valéry eut des obsèques officielles : la Cour était là, mais sans la ville. Hugo a pour lui la Cour et la ville. Qui pourrait le nier? Aucun écrivain ne tint dans la vie de notre peuple une place égale à la sienne, aucun n'a su la conserver si longtemps dans son cœur. Le 10 juin, en sortant du Panthéon et d'une cérémonie fort belle — Berlioz, la IXe de Beethoven — noble, un peu froide, les officiels purent constater que la foule était là, derrière les barrières blanches, communiant avec ce poète dont les jeunes dadais de l'avant-garde voudraient nous faire croire qu'il a cessé d'exister. A la Bibliothèque Nationale, entre les tapisseries de la Galerie Mazarine, s'étale une masse énorme de manuscrits — deux cents volumes — qui va de l'*Ode au Duc de Bordeaux* aux vingt-neuf tomes d'écrits posthumes. N'importe quel auteur serait submergé sous ce fatras. Hugo surnage. Il est présent sous chaque texte. En circulant le long des vitrines, l'honnête lecteur ressent d'abord quelque accablement : celui qu'on éprouverait devant Khéops ou Képhren ressuscités. Or, Hugo a construit *seul* sa pyramide. Son labeur passe l'imagination. Chaque minute de sa vie, il l'a donc consacrée à l'écriture? Vous n'y êtes point : il fut député, pair de France, sénateur, chef d'école, de parti, d'église. A quatre-vingts ans, il consacrait à l'amour deux soirées par semaine (voir Henri Guillemin). A-t-il donc mené double vie?

Son écriture n'a pourtant rien d'automatique : l'ectoplasme n'y coule pas de la bouche du medium (il a propagé cette légende à laquelle il ne croyait point). Ses écrits sont des *actes*, des témoignages où tous les sens ont leur part. Le dessin occupe ici une place privilégiée, il annonce la phrase : « *Je n'avais pas encore pris le parti de faire arracher les mâts de* la Durande *par la tempête* », écrit-il sous l'un d'eux. Images et mots sont mêlés comme les matériaux indissociables d'un édifice gigantesque : les lavis des bords du Rhin, tout en ombres violettes, en fantômes, en

burgs ruinés expliquent la naissance de ses *Burgraves* (dont l'échec a inspiré quelques facétieux : les *Barbus graves*, par Paul Zéro, etc.) ; un portrait accompagne la plupart des poèmes dédiés à ses enfants ; Gavroche est vingt fois crayonné ; on reconnaît, en marge du manuscrit des *Travailleurs de la Mer*, la Maison visionnée, Déruchette ; de sombres dessins à l'encre de Chine, qu'on croirait gravés sur bois, faits pour l'eau-forte, évoquent les vieilles villes normandes, la Tour des Rats ou le siège de Paris ; parfois, le poète se contente de tremper un doigt dans l'encrier, et réussit une caricature vengeresse. Surtout, il y a les manuscrits, les « trois écritures » qui vont s'épanouissant jusqu'à la calligraphie royale de « *Jeanne était au pain sec...* ».

Les documents sont moins émouvants, moins abondants aussi. Certes, il y a des éditions rarissimes : poèmes de jeunesse, publications clandestines, le traité d'*Hernani* (cédé à Mame pour 5 000 francs). Mais les illustrations (costumes d'Hernani, de Marion Delorme ; le grand portrait de Chatillon, l'Adèle Hugo de Boulanger ; le buste de David, celui, admirable, de Rodin) sont pauvres. On n'imagine guère le décor intime. Les photographies n'ont rien de familier (depuis l'exil, le poète s'est fait souvent prendre par Charles ou par Vacquerie : mais il était déjà sur un piédestal). Il y a d'émouvantes lettres de Juliette Drouet, mais dès qu'on quitte les manuscrits, on cherche Hugo. Alors on regrette qu'on ait si légèrement détruit son hôtel. Pour les souvenirs d'enfance et de jeunesse, il nous reste encore sa maison de la place des Vosges. Mais son œuvre n'a pas besoin de sa vie pour survivre.

PIERRE DE BOISDEFFRE

Forain. — A l'Opéra.

Forain, Rouault et la misère humaine. — Fils d'un peintre en bâtiment, initié à l'art par les statues de Reims, sa ville natale, adopté par les groupes du Café Guerbois et de la Nouvelle Athènes, ami de Degas et de Manet, Forain, tout jeune, allait trouver dans le journalisme de quoi satisfaire sa nature impulsive et belliqueuse. Chez lui la puissance de la *légende* a précédé celle du dessin : dès ses premières illustrations, le commentaire qui décrit chaque scène vaut par sa condensation, son pouvoir de choc. Il lui faut, pour atteindre son objectif, des instruments rapides, acérés, un matériel de destruction perfectionné.

Bien que la peinture fût la grande occupation de sa vieillesse, la couleur apparaîtra toujours chez lui comme un agrément superflu. Qui veut connaître sa grandeur doit la chercher surtout dans cet œuvre en blanc et noir auquel la Bibliothèque nationale a donné, à raison, le pas sur les toiles.

Ses lithographies comptent parmi les plus dynamiques du XIXe siècle et surpassent incontestablement les dessins qui les ont inspirées. Que nous voilà loin de la maigreur des premières illustrations à la plume ou au pinceau, tributaires encore de Somm ou de Grévin! Degas, qui aurait dit de lui : « *Il peint les deux mains dans mes poches* », l'aide, avec Daumier, à gagner en ampleur. Cela dit, Forain, chroniqueur, restera toujours dans le plan de la comédie bourgeoise, décrira des situations plus que des caractères, témoin d'une époque cynique à laquelle son nom restera définitivement attaché.

Sous quelle influence, vers 1908, son inspiration va-t-elle changer de caractère? Rembrandt l'obsède. Sans abandonner complètement son répertoire favori — femmes nues à leur toilette, modèles, coulisses, cabinets particuliers, scènes d'audience — il tente de s'évader de l'atmosphère naturaliste qu'on respirait jusque-là dans son œuvre. Non seulement le choix des sujets (thèmes bibliques) mais la technique même le montrent aspirant à une noblesse nouvelle. Mais, faute de ressources intérieures et d'un métier suffisant, il a peine à poursuivre un effort en profondeur et s'en tire souvent, comme en peinture, par des subterfuges. Par une évolution parallèle, et l'âge aidant, le gavroche au parler traînant et haché est devenu un « officiel » : cet ancien révolté défend toutes les traditions, ce libertin a retrouvé la foi. Si sincère que soient ces conversions, vêtu de ses nouveaux costumes, il aura toujours l'air un peu déguisé. De tous les jugements portés sur lui, le plus valable reste celui de son ami Pol Neveux, Rémois comme lui : « Forain voit comme Maupassant et pense comme Rivarol. Il ne faut pas dissocier en lui le dessinateur, le peintre, le graveur, du moraliste, du satiriste et du partisan. Il occupera dans l'histoire de l'art une place éminente et bien à lui, intermédiaire entre la littérature et l'art. »

*
* *

Bien que Forain fût une des premières admirations de Rouault, quelle différence entre leurs tempéraments!

Il se confirme, au musée d'Art Moderne, où l'œuvre de ce mystique étrange est rassemblée, que malgré la splendeur des peintures où règne la trinité bleu-vert-rouge des vitraux gothiques et qui brûlent d'un feu sinistre, malgré tout ce qu'ajoutent de pathétique à son large dessin les tons tuméfiés, les lueurs d'ecchymoses, la dominante, dans son art, ce n'est point l'amertume ou la haine, comme chez Forain, mais le sentiment constant de sa déchéance et de sa culpabilité. Nous sommes

conduits en plein cauchemar sur la scène d'un Grand-Guignol où le premier épouvanté c'est l'auteur lui-même, coincé entre terre et ciel, et qui s'est incarné successivement dans des héros, dans des fantômes ou des fantoches à sa ressemblance.

Cette prédominance du noir dans les peintures mêmes explique l'attrait puissant exercé sur Rouault par les magies de l'encre. La suite de cinquante-huit estampes monumentales — chacune a les dimensions d'une toile — qu'il intitula *Miserere*, et dont le poids dépasse vingt et un kilos — vingt et un kilos de souffrances — rassemble tous ces personnages de prédilection, princes, clowns, acrobates, prostituées, baignant dans les mêmes ténèbres, vautrés dans la même fange et sur qui palpitent par moments des lueurs de paix et d'espoir. Mais le Christ lui aussi, barbare, dessiné par oves — omoplates, rotules, ventre — oriental, déchiré d'épines, semble ici moins un dieu qu'un homme, collé à la lie, rivé à la terre.

En gravant ce Chemin de Croix qu'est le *Miserere*, rempli de ses propres chutes, où nous le voyons marcher à tâtons, tout gluant d'une encre qui a la densité du sang, Rouault s'est surpassé et c'est là sans doute qu'il sut exprimer avec le plus de véhémence et, paradoxalement, le plus de couleur, ses craintes, ses remords et ses rêves démesurés, nocturne qui ne voit jamais plus clair que dans les ténèbres!

CLAUDE ROGER-MARX

La fin de la saison lyrique. — La saison lyrique parisienne a pris fin. Les fastueuses représentations des *Indes galantes* ont valu à l'Opéra un gros succès de prestige et d'argent. Par contre, à l'Opéra-Comique, l'année s'est terminée sous le signe des restrictions : les amputations de crédits, subies par la Réunion des Théâtres Lyriques ont imposé la suppression du corps de ballet. On se consolerait de ne plus voir de danses à l'Opéra-Comique si le répertoire devenait plus varié et les représentations plus soignées.

Chaque fois qu'une troupe étrangère vient nous rendre visite, la façon dont elle exécute le répertoire nous montre ce que peuvent la discipline et le travail. L'actif directeur du Théâtre des Champs-Élysées, M. Hervé Dugardin, après avoir reçu les Opéras de Vienne, de Cologne, de Stuttgart, nous a invités à entendre celui de Sarrebrück, et il est évident que si l'on compare à notre Opéra-Comique le théâtre de cette très moyenne ville de province, on peut en tirer bien des leçons.

L'Opéra de Sarrebrück a donné l'*Arabella* de Richard Strauss et *Peer Gynt* de Werner Egk.

Créée à Dresde en 1933 et jamais jouée en France, *Arabella* est plus près, hélas, des opérettes de Johann Strauss que du *Chevalier à la Rose*.

A propos du *Jocelyn* de Lamartine, Musset écrivait drôlement qu'il y avait du génie, du talent, et de la facilité. Dans *Arabella* on trouve infiniment de talent beaucoup de facilité, mais plus grand'chose du génie qui a dicté *Elektra* ou *la Femme sans Ombre*. Une série de quiproquos absurdes, un invraisemblable quadrille d'amoureux falots, une partition où les thèmes slaves s'efforcent de mettre un peu de piment dans la crème fouettée des valses : Hoffmannsthal a manifestement écrit sans joie ce livret. Mais Strauss, qui persécutait déjà en 1916 son poète pour obtenir de lui une sorte de *Congrès s'amuse*, savait bien ce qu'il voulait!

Excellente exécution d'orchestre, sous la direction de M. Philippe Wüst. Distribution vocale assez inégale. J'ai été fort déçu par madame Léonie Rysanek, dont la voix, avec de très belles notes, n'a pas toujours une intonation sûre. La mise en scène a paru désuète. Peut-être y avait-il une intention parodique du style 1860, mais alors il aurait fallu appuyer davantage.

La représentation de *Peer Gynt* était bien supérieure. L'opéra, vivant et coloré dans son style un peu trop composite, que Werner Egk a tiré du drame d'Ibsen, a fourni à M. Reinhardt l'occasion d'une mise en scène de premier ordre, où, comme toujours en Allemagne, les jeux de lumière font tout. Les deux tableaux chez les Trolls, notamment, étaient d'hallucinants cauchemars. Grand acteur et chanteur solide, le baryton Gérard Misske incarnait un athlétique Peer Gynt et mademoiselle Waltraut Krieg prêtait à Solveig la pureté cristalline d'un soprano ravissant.

***

Jusqu'à septembre la musique va émigrer vers les villes des festivals. Aix a donné le signal, l'Autriche et l'Allemagne vont suivre. La radio nous consolera de n'être pas partout à la fois. Malheureusement, la radio est impitoyable à ce qui n'est point parfait et la transmission des *Noces de Figaro* à Aix nous a fait cruellement sentir ce qui manque à ce festival pour rivaliser avec Salzbourg. Et quand supprimera-t-on ces speakers indécents qui meublent de leurs bafouillages les entr'actes et parlent de Mozart comme du Tour de France?

JEAN MISTLER

La réforme de l'orthographe. — Un parti de réformateurs, trouvant sans doute qu'il n'y a pas aujourd'hui suffisamment de désordre dans les esprits, s'est avisé d'y pourvoir en bousculant l'orthographe française. Vieux complot. L'affaire, cette fois-ci, est venue devant le Conseil supérieur de l'Éducation nationale, où l'opposition du bon sens, qui a été très vive, n'a pourtant pas empêché que la conspiration

continue. Si, le Conseil devait suivre la commission de huit ou dix membres qu'il a nommée et qui cherche passionnément à l'entraîner, on peut espérer qu'aucune autorité ne s'en remettra à un avis pour violenter l'usage par voie de décret. N'empêche que le péril existe.

Et pourtant, si la déraison ne s'en mêlait, comme tout rentrerait vite dans l'ordre! Mais la grandiloquence, la demi-science, l'étroitesse de vues concourent à brouiller les idées. Êtes-vous contre la réforme? Cela suffit pour qu'on vous taxe d'ignorance, de conservatisme routinier, d'aversion pour l'esprit démocratique : rien de moins. Hors ces accusations déclamatoires, quels arguments nos réformateurs ont-ils avancés pour justifier leur initiative? Ils veulent, proclament-ils, faire reconnaître cette vérité que l'orthographe n'est pas immuable : c'est ce qu'on appelle enfoncer une porte ouverte. Puis ils invoquent la commodité des écoliers de France et de nos pays d'outre-mer, déclarant qu'une orthographe simplifiée assurerait à la langue française une plus large diffusion. Bien sot qui se bercerait d'un espoir si chimérique! Depuis quand une nation doit-elle ramener sa culture à la mesure de ceux qui n'en ont pas été les artisans? Élever à soi, c'est un devoir; s'abaisser est une trahison et, pour ceux qu'on prétend obliger, une humiliation.

De grands mots, dira-t-on! Car de quoi s'agit-il? De simplifications anodines. Et en effet le projet de réforme est modéré. Mais il impliquerait nécessairement la mise au pilon de tout ce qui existe de livres imprimés selon l'orthographe actuelle. Imagine-t-on ce qu'il en coûterait de temps, de travail et d'argent? Surtout, quelle confusion dans le pays, où forcément, pour on ne sait combien d'années, coexisteraient deux orthographes! Et comme une demi-réforme appellerait d'autres demi-réformes, on ne verrait jamais la fin de l'anarchie.

Qu'au nom de petits avantages occasionnels on ne relègue pas dans le compartiment de l'archaïsme la merveilleuse littérature qui fait notre orgueil. Cela c'est l'essentiel. Mais on peut parler aussi de commodités. On se préoccupe de ceux qui apprennent à écrire : veuillez penser à ceux qui lisent. Voyez les réalités : il n'est aucunement paradoxal de dire que le lecteur a besoin des étrangetés de l'orthographe. Ce sont ces mots à individualité propre, à figure biscornue, qui se reconnaissent au premier coup d'œil et qui parlent immédiatement à l'esprit.

Est-il concevable qu'une poignée de pédagogues se mettent en tête de régenter toute une nation? Le maître souverain, en matière de langue et d'orthographe, c'est l'usage. On ne procède pas contre lui par batteries de décrets. Même l'Académie française n'a pas pouvoir de réformer : sa compétence se borne à constater l'usage. Qu'on ne vienne pas, sous prétexte de simplifier, nous compliquer l'existence à plaisir! Ce n'est pas le vœu de la paresse d'esprit : c'est celui des gens qui travaillent, et qui n'ont pas de temps à gaspiller.

ANDRÉ LEUWEN

LE CONGRÈS DES NOTAIRES DE FRANCE

Fidèles à une tradition vieille déjà de plus d'un demi-siècle, les Notaires de France se sont récemment réunis. Le thème des travaux était cette année : « L'intervention de l'Etat dans les contrats et dans la vie économique ». (Président : Maître Magnillat).

De nombreux rapports ont été présentés, parmi lesquels *Les Ingérences de l'Etat dans le Contrat de Bail*, par Me Vaccharezza, *Les Actes administratifs*, par Me Durand ; *Les Impôts, Instrument du Dirigisme d'Etat*, par Me Guasti ; *L'Equilibre entre la Vie rurale et la Vie urbaine*, par Me Berrurier ; *L'Ingérence de l'Etat dans l'Urbanisme*, par Me Caillol ; *L'Incompatibilité entre le Dirigisme économique et le Notariat*, par Me Renato Mattina, etc.

L'ingérence de l'Etat dans la vie économique est fort ancienne. Mais dans bien des cas elle s'est manifestée depuis cent ans contre le principe du droit révolutionnaire placé au cœur même du code civil, l'article 1134, et qui se résume en quelques mots : *conventions légalement formées : lois de ceux qui les ont faites.*

Nous n'avons pas à rappeler que les premières manifestations d'intervention de l'Etat furent justifiées par les conditions misérables d'existence créées par l'avènement de l'âge industriel, et par le maintien artificiel de certaines situations, maintien réalisé pour défendre ceux que leurs obligations militaires retenaient hors de leur foyer. Mais si le principe est en soi légitime, les conséquences ont été souvent excessives. Me Behin a étudié : « l'intrusion de l'Etat dans les entreprises privées par la superfiscalité ». Superfiscalité qui entraîne, combinée à la dépréciation monétaire, l'affaiblissement des entreprises par diminution de la valeur réelle des stocks, vieillissement de l'outillage (renouvelé seulement tous les vingt-cinq ans en France contre huit ou dix en Angleterre et cinq ans aux Etats-Unis).

Et Me Huré, notaire à Abbeville a complété le rapport de Me Behin en rappelant le nombre croissant de faillites et le danger de l'absorption par intégration étatique de tous les secteurs encore libres.

En étudiant l'Intervention de l'Etat dans l'économie générale par le moyen du crédit, Me Boe, notaire à Béziers, s'est attaché à prouver que le mal engendrant le mal, l'inflation, la défiance des épargnants vis-à-vis du marché financier et des banques, les nationalisations, les mesures fiscales et parafiscales excessives conduisent l'Etat à prendre en charge le crédit défaillant.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Berard, A. Villebœuf, Grau Sala, Malciès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3890-7-52.

Nouveau tirage !

CHAMINE

LA QUERELLE DES GÉNÉRAUX

« ... UNE VENGEANCE DE LA VÉRITÉ ET DE L'HONNEUR »
A. T.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Retenez-le chez votre libraire !

SOUSCRIVEZ

dès maintenant un abonnement et profitez de vos vacances pour lire :

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

"LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE"

●

Chaque semaine vous trouverez : **des conseils motivés de placements, des arbitrages judicieux, une revue des Bourses de Paris, étrangères, et de province, cotes complètes, etc.**

En lisant **L'OPINION** vous éviterez certainement des mécomptes et vous pourrez spéculer utilement (spéculer = prévoir) pour la sauvegarde de votre capital.

●

L'OPINION, ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : un an : **1.200** fr. - 6 mois : **725** fr. - *ESSAI UN MOIS :* **100** fr.

1, rue Saint-Georges, PARIS-9e • C. C. postal : 5110-71 PARIS

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

WILL DURANT
Histoire de la Civilisation
L'AGE DE LA FOI
Histoire de la Civilisation Médiévale
II
La Civilisation Judaïque, **135 à 1300 ap. J.-C.**
L'Age des Ténèbres, **566 à 1095 ap. J.-C.**

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, traduction française de François VAUDOU, licencié ès lettres ..... **750 fr.**
« C'est en humaniste que Will Durant traite l'immense sujet qu'il a choisi. » SCIENTIA.

FONG YEOU - LAN
Professeur de Philosophie chinoise à l'Université Nationale de Ts'Ing-Houa, à Pékin.
PRÉCIS D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE CHINOISE
d'après le texte anglais édité par DERK BODDE
Professeur de chinois à l'Université de Pensylvanie.
Préface de PAUL DEMIÉVILLE
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, traduit par Guillaume DUNSTHEIMER, membre de la Société Asiatique ..... **1.200 fr.**
« Ce livre est le premier où l'on ait tenté de présenter au public occidental un aperçu de l'histoire de la philosophie chinoise à la fois complet, organique et personnel. »
P. DEMIÉVILLE, *Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.*

LA CIVILISATION IRANIENNE
(Perse, Afghanistan, Iran Extérieur)
Préface de HENRI MASSÉ
de l'Institut, Administrateur et Professeur de persan à l'Ecole des langues orientales.
Introduction de RENÉ GROUSSET
de l'Académie française, Conservateur du Musée Cernuschi.

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique* ..... **700 fr.**
« Rarement pays aura présenté pour l'histoire un aussi grand intérêt. »
RENÉ GROUSSET, *de l'Académie française.*

RENÉ THÉVENIN
LES PETITS CARNIVORES D'EUROPE
Belette - Hermine - Putois - Furet - Vison - Loutre - Marte - Fouine
Blaireau - Genette - Mangouste - Chat - Lynx - Renard - Isatis.

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*, avec 55 dessins ..... **800 fr.**
« La vie et les mœurs de ces rôdeurs curieux et secrets. »

RÉIMPRESSIONS :

COLONEL A. BRAGHINE
L'ÉNIGME DE L'ATLANTIDE
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, avec 9 gravures hors texte ..... **800 fr.**
« Un inventaire des découvertes et des solutions acquises relatives au problème de l'Atlantide. »

E. F. GAUTIER
Professeur honoraire à l'Université d'Alger.
LE PASSÉ DE L'AFRIQUE DU NORD
Les Siècles Obscurs

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, avec 41 cartes et gravures ..... **1.200 fr.**
« Il est passionnant de comprendre ce qui s'est passé au Maghreb depuis trois mille ans. »
EMILE GAUTIER.

A. H. KRAPPE
Ancien Maître de conférences à la Columbia University de New-York,
Ancien Professeur à la George Washington University,
Membre de la Folk-Lore Society de Londres.
LA GENÈSE DES MYTHES
Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique* ..... **900 fr.**
« Comment naissent les mythes et à quoi servent-ils. Un livre savant et ingénieux. »

EMIL LUDWIG
TROIS TITANS
Michel-Ange — Rembrandt — Beethoven

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Historique*, avec 8 gravures hors texte ..... **650 fr.**
« Ces trois titans dressent toujours parmi nous la prodigieuse image de leur âme immortelle et merveilleuse. »

Dr JULES REGNAULT (Professeur Magus)
LES CALCULATEURS PRODIGES
L'Art de jongler avec les Chiffres
Illusionnisme et Calcul mental

Un vol. in-8° de la *Bibliothèque Scientifique*. Deuxième édition revue et augmentée de divers procédés du célèbre calculateur prodige Maurice DAGBERT, avec 13 gravures hors texte et de nombreux croquis dans le texte ..... **1.500 fr.**
« Tout dans la vie est sujet au calcul. » NAPOLÉON.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

LISEZ PENDANT LES VACANCES :

LOUIS BROMFIELD

Mr. SMITH

roman

« Mr Smith est de la classe des chefs-d'œuvre. »
LE MONDE

ANDRÉE CHÉDID

LE SOMMEIL DÉLIVRÉ

roman

« Tout imprégné d'amour et d'émotion, de tendresse fraternelle, le SOMMEIL DÉLIVRÉ, avec son poids de chaude poésie, sans faux exotisme, aidera au réveil de toutes les Samya du monde. »
LES LETTRES FRANÇAISES

NANCY HALE

LA BELLE AMBITIEUSE

roman

Le destin d'une grande famille américaine conduite par l'ambition de ses femmes.

WALTER MACKEN

PLUIE DANS LE VENT

roman

« ...des paysages qui vibrent, des hommes qui vivent, un livre qui vaut. »
LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

UN SUCCÈS MONDIAL :

RACHEL CARSON

CETTE MER QUI NOUS ENTOURE